3 1761 05062690 2

Presented to the

LIBRARY *of the*

UNIVERSITY OF TORONTO

from

the estate of

GIORGIO BANDINI

Caïn et Artème

DU MÊME AUTEUR

Dans la Steppe. Récits de la vie des vagabonds, traduction et Préface par S. M. Persky, 4e édition 1 vol. in-16..... **3 50**

MAXIME GORKI

Caïn et Artème

NOUVEAUX RÉCITS DE LA VIE DES VAGABONDS

TRADUCTION DE S. M. PERSKY

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1902

Tous droits réservés

LIBRARY
APR 25 1997
UNIVERSITY OF TORONTO

CAÏN ET ARTÈME

CAÏN ET ARTÈME

Caïn était un petit Juif à l'esprit subtil, à la tête pointue, à la figure jaune et sèche : des touffes de rude poil roux poussaient sur ses pommettes et sur son menton, enchâssant son visage comme un vieux cadre de peluche froissée dont la partie supérieure était formée par la visière d'une casquette sale.

Sous cette visière brillaient de petits yeux gris ornés de sourcils roux aussi, et qui semblaient épilés. Très rarement ces yeux s'arrêtaient longtemps sur le même objet ; ils couraient toujours avec vivacité de côté et d'autre et semaient partout des sourires timides, fureteurs, obséquieux.

On ne pouvait voir ces sourires sans comprendre du coup que le sentiment principal de l'homme qui souriait ainsi, était la peur de tout et de tous, une peur qui, d'une minute à l'autre, se changerait en effroi.

C'est pourquoi tous ceux qui n'étaient pas trop

paresseux pour le faire, augmentaient par des chiquenaudes et de méchantes moqueries ce sentiment toujours vibrant chez le Juif, et auquel participaient, semblait-il, non seulement ses nerfs, mais encore les plis du vêtement de toile à voile qui revêtait son corps osseux des épaules aux talons, et qui tremblait éternellement.

Le nom du Juif était Khaim Aaron Pourvitz, mais on l'appelait Caïn. C'était plus simple que Khaim et plus connu des gens, et puis il y a dans ce nom quelque chose de très blessant. Bien qu'il ne convînt pas à cette stature frêle et craintive, il semblait à tous qu'il dessinait rigoureusement le corps et l'âme du Juif et qu'en même temps c'était une injure pour lui.

Il vivait au milieu de gens meurtris par le sort, auxquels il est toujours agréable d'offenser leur prochain et qui s'entendent à le faire, car c'est leur seul moyen de se venger... C'était facile, avec Caïn : quand on le tournait en ridicule, il se bornait à sourire d'un air coupable, et parfois même il aidait les autres à se moquer de lui, comme s'il eût ainsi payé d'avance à ses tourmenteurs le droit de demeurer parmi eux.

Il vivait de son commerce, naturellement. Il allait dans les rues portant son éventaire sur la poitrine, et criait d'une voix faible et doucereuse :

— Cire ! allumettes ! épingles ! aiguilles ! mercerie ! Articles de tous genres !...

Encore un trait caractéristique : ses oreilles étaient grandes, écarquillées, et bougeaient constamment, comme celles d'un cheval ombrageux.

Il exerçait son métier à Chikhan, le faubourg où s'étaient établis les miséreux et les loqueteux de la ville avec différentes personnalités de rebut.

Chikhan se composait d'une étroite rue, bordée de hautes maisons vieilles et rébarbatives; on y trouvait des refuges de nuit, des cabarets, des boulangeries, des boutiques où se vendaient des comestibles, du vieux fer et divers ustensiles; et qui étaient peuplées de voleurs et de receleurs, de petits revendeurs et de marchandes des quatre-saisons. Il y avait toujours beaucoup d'ombre, grâce aux hautes maisons, et beaucoup de boue et d'ivrognes; en été, une odeur épaisse de pourriture et d'eau-de-vie brûlée y régnait sans cesse. Le soleil n'y regardait que le matin de bonne heure, avec précaution et pas longtemps, comme s'il eût craint de salir ses rayons au contact de cette boue.

La rue, située sur le versant de la colline, près d'une grande rivière, était toujours pleine d'ouvriers du port, de matelots arrivés par les bateaux et de portefaix. Ils venaient là pour s'enivrer et s'amuser à leur manière; et là aussi, dans les coins propices, les voleurs attendaient que leur ivresse fût complète. Sur les trottoirs de la rue, les marchandes plaçaient les pots de terre remplis

de petits pâtés à la viande; il y avait aussi les éventaires des confiseurs et des vendeuses de foie. La foule des travailleurs du port absorbait avidement la nourriture chaude; les ivrognes chantaient d'une voix sauvage et s'injuriaient; les marchands appelaient bruyamment les chalands en vantant leurs produits; des chars roulaient avec fracas, et se frayaient difficilement un passage parmi les groupes de gens qui se bousculaient pour acheter ou vendre, attendre du travail ou guetter une occasion quelconque. Le chaos des sons se massait en un tourbillon dans la rue fangeuse comme une eau croupissante, se brisait contre les murs sales des maisons, qui semblaient littéralement couvertes de plaies, tant le plâtre taché de moisissure s'écaillait en menus morceaux.

Dans cette rue grouillante de saleté, de bruit assourdissant et de discours cyniques, traînaient des enfants, des enfants d'âges divers, mais également sales, affamés et corrompus. Ils couraient là du matin au soir; leur existence dépendait de la bonté des marchandes et de l'habileté de leurs petites mains, et la nuit ils dormaient n'importe où, à l'écart, à l'abri des porches, sous le coffre qui servait de comptoir au pâtissier, dans le renfoncement d'un soupirail. Dès l'aube, ces victimes décharnées du rachitisme et de la scrofulose étaient debout afin de recommencer à voler les morceaux de choix ou de bonne qualité, et de men-

dier ceux qui n'étaient plus vendables. A qui appartenaient ces enfants? A tous... C'était à Chikhan que rôdait Caïn, jour après jour, criant sa marchandise qu'il vendait aux femmes. Elles lui empruntaient vingt copecks pour quelques heures avec l'obligation de lui en rendre vingt-deux et payaient toujours ponctuellement. En général, Caïn traitait beaucoup d'affaires dans la rue : aux ouvriers qui faisaient la noce il achetait leurs chemises, leurs casquettes, leurs bottes et leurs accordéons ; aux femmes, leurs jupes, leurs corsages et leurs pauvres parures; puis il échangeait ces choses ou les revendait avec un bénéfice de dix copecks. Et sans cesse il était en butte aux moqueries et aux coups; parfois on le dévalisait. Il ne se plaignait jamais et se contentait de sourire, de son sourire tragiquement doux.

Parfois, dans un des recoins sombres de Chikhan quelques gars que la faim ou l'ivresse auraient poussés jusqu'à l'assassinat, se jetaient sur le Juif que les coups de poings ou peut-être l'effroi faisaient tomber à terre; et il restait là, tremblant, aux pieds de ses agresseurs, il fouillait convulsivement ses poches et suppliait :

— Messieurs! Mes bons Messieurs! Ne les prenez pas tous, mes copecks... Comment pourrais-je continuer mon commerce ?

Et d'innombrables sourires faisaient grimacer sa figure maigre.

— Allons, cesse de piailler! Donne seulement trente copecks...

Ses bons messieurs comprenaient parfaitement qu'il ne faut pas arracher tout le pis de la vache, quand on veut en tirer du lait.

Ensuite Caïn se levait et s'en allait côte à côte avec eux le long de la rue, plaisantant et souriant : les gars condescendaient aussi à faire la conversation et à se moquer de lui, et cela se passait le plus simplement et le plus franchement du monde. Après un épisode de ce genre, Caïn semblait encore plus maigre, voilà tout.

Il paraissait ne pas vivre en bonne harmonie avec le Consistoire israélite.

On ne le voyait que très rarement accompagné d'un coreligionnaire et on remarquait toujours que celui-ci traitait Caïn avec mépris et hauteur. Le bruit courait même à Chikhan que sur Caïn pesait le « kherem[1] » et un temps les marchandes l'appelèrent « maudit ».

Ce n'était guère probable, bien que Caïn manifestât des signes indubitables d'hérésie : il n'observait pas le sabbat et consommait de la viande non saignée. On l'obsédait de questions, on insistait, on lui ordonnait d'expliquer pourquoi il osait manger des choses défendues par sa religion. Il se faisait tout petit, souriait et se tirait d'affaire par

1. Excommunication.

une plaisanterie, ou s'échappait sans jamais raconter rien sur les croyances et les coutumes des Juifs.

Même les malheureux enfants de la rue le poursuivaient, en lui jetant dans le dos ou bien dans son éventaire des poignées de boue, des pelures de pastèques et d'autres saletés. Il s'efforçait de les arrêter par des paroles caressantes ; mais le plus souvent, il se perdait vite dans la foule, où ils ne le suivaient pas de peur d'être foulés aux pieds.

C'était ainsi que vivait jour après jour Caïn, connu de tous et méprisé de tous : il vendait, il tremblait de peur, il souriait. Et voilà qu'une fois, ce fut la destinée qui lui sourit à son tour.

Chaque coin de l'univers a son despote. A Chikhan, ce rôle était tenu par le bel Artème, un gaillard colossal, au visage d'un ovale parfait sous une forêt de cheveux noirs frisés. Ces cheveux souples retombaient en boucles capricieuses sur son front et venaient toucher les beaux sourcils de velours et les immenses yeux bruns allongés et toujours voilés d'une sorte de buée humide. Il avait le nez droit, d'une correction antique, des lèvres rouges et fraîches, recouvertes par de grandes moustaches noires ; tout son visage, d'un ovale pur et basané, était d'une régularité merveilleuse et d'une beauté simple, et ces yeux comme embrumés s'y adaptaient parfaitement, complétant et expliquant, pour ainsi dire, sa beauté. Avec sa

poitrine large, sa haute stature bien proportionnée, son sourire perpétuel plein d'une insouciance heureuse, il faisait l'effroi des hommes et la joie des femmes de Chikhan. Il passait la plus grande partie de la journée couché n'importe où, dans un endroit bien ensoleillé, et là, massif et paresseux, il avalait le grand air et la lumière du soleil par petites aspirations qui soulevaient sa poitrine puissante d'une manière régulière et forte.

Il avait vingt-cinq ans. Trois ans auparavant, il était arrivé dans la ville avec une compagnie de portefaix venant de Promsino[1]; et le temps de la navigation passé, il y était resté pendant l'hiver, ayant compris qu'il lui était loisible de vivre agréablement sans travailler, grâce à sa force et à sa beauté. Alors de villageois et de portefaix qu'il était, il devint le favori des marchandes de pâtés, des boutiquières et autres habitantes de Chikhan. Ce genre d'occupation lui permettait d'avoir de la nourriture, de l'eau-de-vie et du tabac à profusion; il n'aurait su que souhaiter de plus, et sa vie s'écoulait ainsi.

A cause de lui, les filles s'injuriaient et se battaient, on médisait des femmes mariées devant les époux de celles-ci qui les battaient sans pitié. Artème restait indifférent à tout cela, il se chauffait au soleil, allongé comme un chat, et attendait

1. *Promsino*, village du gouvernement de Smolensk, qui fournit les meilleurs portefaix employés sur la Volga.

que naquît en lui un des peu nombreux désirs qui lui étaient accessibles.

D'habitude, il se couchait sur la colline contre laquelle s'appuyait le faubourg. Droit devant lui, il voyait la rivière ; puis, au delà, les champs qui s'étendaient jusqu'à l'horizon ; çà et là, des taches grises s'étalaient sur le tapis vert et nivelé : c'étaient des villages. Là-bas, dans la verdure, il faisait toujours clair et calme. En tournant la tête à gauche, il voyait d'un bout à l'autre la rue débordant de vie bruyante ; en examinant bien cette masse animée et sombre, il pouvait distinguer les silhouettes de gens connus, il entendait le hurlement affamé de Chikhan et peut-être pensait-il à quelque chose. Autour de lui croissaient sur la colline de hautes herbes épaisses ; des bouleaux rongés de consomption se dressaient solitaires, avec des buissons de sureau déracinés ; c'est là que les va-nu-pieds cuvaient leur vin et jouaient aux cartes, qu'ils raccommodaient leurs nippes ou se reposaient du travail et des rixes.

Artème ne jouissait pas d'une bonne réputation parmi eux. Sûr de sa force invincible, il se conduisait souvent avec insolence ; et ensuite, il gagnait son pain bien trop facilement. Tout cela faisait naître l'envie ; de plus, il ne partageait que très rarement son butin avec quelqu'un d'autre. En général, les sentiments de camaraderie étaient peu développés en lui et il ne tenait pas à la

société des gens. Si l'on arrivait près de lui et que l'on commençât à lui parler, il répondait volontiers, mais n'entamait guère la conversation le premier ; si on lui demandait de l'argent pour boire, il en donnait sans jamais avoir l'idée de régaler ses connaissances. Et parmi celles-ci c'était la coutume de boire et de manger chaque copeck en compagnie.

C'était là, parmi les buissons, qu'apparaissaient les messagers d'amour envoyés à Artème, sous la forme d'une fillette déguenillée et sale de la rue ou d'un garçonnet également dégoûtant. C'étaient de très jeunes gens, de sept à huit, rarement de dix ans ; mais ils étaient toujours pénétrés de la profonde importance de la mission qui leur était confiée ; ils parlaient à demi-voix et leurs laides figures prenaient un air de mystère...

— Oncle Artème, la tante Marie m'a ordonné de te dire que son mari est parti, et qu'il faut que tu loues un bateau pour aller avec elle dans les champs... aujourd'hui...

— Ah ! disait Artème d'une voix paresseuse, et ses beaux yeux troubles souriaient.

— Il faut absolument...

— J'irai... Hé... dis-moi... Comment est-elle faite, cette tante Marie ?

— C'est une marchande, bien sûr ! répondait le messager d'un ton de reproche.

— Une marchande... Ah ! oui ! C'est celle qui est à côté de la boutique de ferraille ?

— Mais non, à côté de la boutique de ferraille, il y a Anissia Nicolaievna... voyons!

— Oui, oui, je le sais bien, petit frère... Je dis cela comme ça! Je plaisante... comme si j'avais oublié.... je la connais très bien cette Marie.

Mais le messager n'en est pas convaincu, il veut exécuter consciencieusement son mandat et explique avec insistance à Artème :

— Marie, c'est la petite rougeaude, à côté du marchand de poisson...

— Hé bien oui, celle qui est à côté du marchand de poisson. Comme tu es drôle... Crois-tu donc que je pouvais confondre? C'est bon, cours dire à Marie que j'y vais. Allons, file!

Alors le messager prend son air le plus persuasif et demande :

— Oncle Artème, donne-moi un copeck!

— Un copeck? Et si je n'en ai pas? dit Artème, enfonçant en même temps ses deux mains dans les poches de ses pantalons. Et toujours il trouve quelque monnaie. Avec un rire joyeux, le messager s'en va grand train annoncer à l'amoureuse marchande de foie que la commission est faite, et en recevoir aussi une récompense. Il connaît la valeur de l'argent et il en a besoin, non seulement parce qu'il a faim, mais parce qu'il fume des cigarettes, boit de l'eau-de-vie et qu'il a, lui aussi, ses petites affaires de cœur. Le jour qui suit une scène de ce genre, Artème est plus que jamais

inaccessible aux impressions de la vie et encore plus beau de sa rare beauté d'animal puissant, mais tranquille.

C'est ainsi que s'écoulait cette existence rassasiée, presque inconsciente, calme malgré la grande quantité de jaloux, de jalouses et d'envieux qu'il faisait, mais calme surtout, parce qu'elle était défendue par la terrible force du poing d'Artème.

Cependant, quelque chose de significatif et de sombre se condensait parfois dans les yeux bruns du beau garçon; les sourcils de velours se rapprochaient durement et une ride profonde coupait son front basané. Il se levait et quittait son gîte pour Chikhan et plus le tumulte se rapprochait, plus ses yeux se cernaient, tandis que ses fines narines frémissaient.

Une veste jaune en drap de paysan s'accroche à l'épaule gauche d'Artème, l'épaule droite est recouverte par la chemise au travers de laquelle on aperçoit la force des bras. Il n'aime pas les bottes et porte toujours des chaussures de tille : les bandes de toile blanche entre-croisées, qui lui servent de bas, marquent en relief les muscles de ses jambes. Il avance lentement comme un gros nuage menaçant.

Dans le faubourg, on connaît ses habitudes, et d'après sa figure on voit ce qu'on peut attendre de lui. Un murmure avertisseur se fait entendre :

— Artème vient !

On s'empresse de déblayer le chemin devant le beau garçon, on recule les éventaires et les marchandises, les fourneaux et les pots de terre pleins de nourriture chaude, on lui adresse des sourires flatteurs, on le salue... et tous le craignent. Il chemine parmi ces signes d'admiration pour sa personne et de crainte devant sa force, il chemine maussade et silencieux et il est d'une beauté sauvage comme celle d'un grand fauve.

Son pied se prend dans un éventaire chargé de tripes, de foies et de poumons et tout cela vole sur la chaussée boueuse. Le marchand désespéré lance une bordée d'injures.

— Et pourquoi restes-tu sur mon chemin? demande Artème avec calme ; mais sa voix est de mauvais augure.

— Est-ce donc ici ton chemin, bœuf? hurle le marchand.

— Et s'il me plaît de passer ici?

Sous les pommettes d'Artème se forment comme des tumeurs, et ses yeux sont pareils à des clous chauffés à blanc. Le vendeur s'en aperçoit et murmure :

— La rue est donc trop étroite pour toi!

Artème s'en va plus loin, lentement. Sa victime entre au cabaret, y demande de l'eau bouillante, lave ses marchandises: et, cinq minutes après, crie de toutes ses forces :

— Du foie! du poumon! du cœur chaud! Mate-

lot! Viens m'étrenner! Je te couperai pour cinq copecks de langue! Tante, achète-moi de ce cou! Qui veut du cœur chaud?... du foie?... du poumon?...

Le bruit sourd des voix monte et descend avec l'odeur lourde chargée de pourriture et d'eau-de-vie, de sueur, de poisson, de goudron et d'oignon.

Les gens arpentent le pavé, gênant la circulation des véhicules et crient, vendent, achètent, rient. Au-dessus d'eux, serpente un bleu ruban de ciel, que ternissent la poussière et la suie soulevées dans l'air de cette rue où les ombres mêmes des maisons paraissent humides et tout imprégnées de boue.

— Mercerie! du fil! des épingles! annonce à haute voix Caïn qui marche derrière Artème, plus terrible encore pour lui que pour d'autres.

— Tartelettes aux poires, achetez et mangez!... nasille bruyamment une petite pâtissière.

— Oignon, oignon vert!... glapit une autre marchande.

— Kvass! Kvass! croasse d'une voix enrouée un petit vieux à la figure rouge, assis à l'ombre de son cuveau.

Et un homme, connu dans la rue sous l'étrange sobriquet du « Fiancé Loqueteux », est en train de vendre à un ouvrier du port une chemise sale, mais solide, qu'il vient d'enlever de son épaule, et lui crie d'un ton convaincu :

— Butor! Où trouveras-tu à acheter un vêtement de gala aussi beau pour 20 copecks? Mais, avec cela, on peut aller demander en mariage une riche commerçante! Une millionnaire... que diable!

Tout à coup, le hurlement général est coupé par la note claire d'une voix d'enfant qui résonne :

— Pour l'amour du Christ, donnez un copeck à un enfant abandonné... qui n'a ni père, ni mère...

Le nom du Christ retentit d'une manière étrange et étrangère à tout, dans cette rue.

— Artème! Viens donc ici! s'écrie d'une voix affable l'habile femme de soldat, Daria Gromova, qui vend des pâtés à la viande. — Où est-ce que tu avais disparu? Pourquoi nous oublies-tu?

— As-tu fait de bonnes affaires? demande tranquillement Artème; et d'un léger coup de pied il renverse la marchandise. Les pâtés, jaunes et glissants, roulent sur les pierres du pavé en dégageant une vapeur chaude et Daria, prête à se battre, crie avec fureur :

— Impudent! Assassin! Pillard! Comment la terre peut-elle te porter? chameau d'Astrakan!

On rit autour d'elle, car tous savent qu'Artème sera pardonné.

Et ainsi il continue toujours son chemin, se heurtant à tout le monde, bousculant les gens et leur marchant sur les pieds. Et devant lui, rapide,

rampe, comme un serpent, le murmure avertisseur :

— Artème vient!

Dans ces deux mots, celui même qui les entend pour la première fois, devine une menace pour lui, et cède la place à Artème en regardant avec crainte et curiosité la puissante stature du beau garçon.

Artème rencontre un va-nu-pieds de sa connaissance. Ils se saluent et Artème empoigne la main de son ami de telle façon que l'autre crie de douleur et l'injurie. Alors Artème lui prend l'épaule entre ses doigts de fer ou invente quelque autre façon de lui faire mal, et, silencieux, il regarde tranquillement l'homme qui suffoque, gémir et crier sous son étreinte tout en marmottant :

— Lâche-moi, bourreau... maudit!

Mais le bourreau est aussi inexorable qu'un juge.

Caïn tombait souvent entre les rudes mains d'Artème, qui jouait avec lui comme un enfant curieux avec un petit scarabée.

Cette conduite particulière et incompréhensible de l'athlete s'appelait à Chikhan : « la sortie d'Artème ». Elle lui créait une foule d'ennemis; mais, malgré leurs efforts, ils ne pouvaient lutter contre sa force miraculeuse.

Ainsi une fois, sept gaillards robustes se réu-

nirent : et, encouragés par toute la rue, ils décidèrent de donner à Artème une leçon qui le calmerait.

Deux d'entre eux payèrent fort cher cette expérience, les autres s'en tirèrent bien. Une autre fois, les boutiquiers, des maris trompés, louèrent un boucher de la ville, célèbre par sa vigueur, et qui était plus d'une fois sorti vainqueur de la lutte avec les hercules du cirque. Le boucher se chargea, moyennant une grosse récompense, de battre Artème jusqu'à ce qu'il fût à demi mort. On leur fit faire connaissance, et Artème qui ne refusait jamais de se battre « pour le plaisir », cassa le bras du boucher sous la clavicule, et d'un coup au-dessous du cœur, le jeta à terre sans connaissance. Ces faits qui soulevèrent encore plus haut le prestige qu'Artème devait à sa force eurent comme conséquence d'augmenter le nombre de ses ennemis.

Il continuait ses « sorties », comme auparavant, attaquant tous et tout sur son passage. Quels sentiments voulait-il exprimer par cela? Peut-être l'homme des champs et des forêts, arraché à son milieu, se vengeait-il ainsi de la ville et de ses manières de vivre? Peut-être sentait-il confusément que cette ville le perdait, qu'elle lui avait inoculé son poison dans l'âme et dans le corps ; il en avait le sentiment, et luttait à sa manière contre la force fatale qui l'asservissait. Ses « sorties » se

terminaient parfois au poste, où les agents de police le traitaient mieux que les autres habitants de Chikhan ; ils s'étonnaient de sa force fabuleuse, s'en amusaient ; car ils savaient que ce n'était pas un voleur, qu'il n'en était pas capable, parce que trop bête. Mais le plus souvent après ses « sorties », Artème allait dans un bouge quelconque, et là, une de ses amoureuses se chargeait de son entretien. Après ces exploits, il restait sombre et capricieux ; dans ses yeux se condensait quelque chose de sauvage, et l'immobilité de sa physionomie le faisait ressembler à un idiot. Alors une boutiquière quelconque, tout encrassée d'huile, une robuste femme de l'âge célébré par Balzac, le soignait avec des airs de propriétaire de cette bête fauve, mais aussi avec un sentiment d'effroi.

— Faut-il demander encore deux verres de bière, Artioucha ? Ou bien une liqueur ? Et tu n'as pas envie de manger quelque chose ? Tu n'es pas bien audacieux aujourd'hui !...

— Fiche-moi la paix ! disait sourdement Artème, et la commère de s'agiter autour de lui pendant quelques minutes, puis de se remettre à abreuver le beau garçon, car elle savait déjà qu'à jeun il était avare de caresses.

Et voici qu'il plut à la destinée, souvent trop ironique, de voir cet homme et Caïn se rencontrer.

* * *

Cela se passa ainsi :

Une fois, après une « sortie » suivie d'un souper abondant, Artème et sa compagne se rendaient d'un pas chancelant chez cette dernière, qui habitait une ruelle étroite et déserte d'un faubourg de la ville. Mais là, on l'attendait. Quelques hommes se jetèrent sur lui et lui firent immédiatement perdre pied. Affaibli par le vin, il se défendait mal; et alors, pendant presque une heure, ces gens se vengèrent sur lui d'innombrables outrages qu'il leur avait fait subir.

La compagne d'Artème avait pris la fuite; la nuit était noire, la place déserte. Les agresseurs avaient tout le loisir voulu pour bien régler leur compte avec Artème, et ils s'y étaient mis sans ménager leurs forces. Lorsqu'ils furent fatigués et s'arrêtèrent, deux corps immobiles gisaient à terre : l'un était celui du bel Artème, l'autre celui d'un homme qu'on appelait « Bouc-Rouge ».

Après s'être demandé ce qu'il fallait faire de ces corps, les gars décidèrent de cacher Artème sous une vieille « beliana[1] » avariée par le brise-

1. *Beliana*, espèce de grande barque d'une construction spéciale. On s'en sert sur la Volga pour le transport des bois et autres marchandises; elle n'est utilisée qu'une seule fois; arrivée à destination on la démonte, et on vend les matériaux qui la composaient.

glace et qui gisait la quille en l'air au bord du fleuve; quant à « Bouc-Rouge », qui gémissait, ils résolurent de l'emmener avec eux.

Pendant qu'ils traînaient Artème jusqu'à la grève, la douleur le fit revenir à lui; mais devinant que le mieux pour lui était de faire le mort, il retint un cri prêt à s'échapper. On le bousculait, on l'accablait d'invectives, et chacun se vantait devant les autres des coups qu'il avait portés à l'athlète. Artème entendait Michka Vaviloff raconter aux camarades qu'il s'était efforcé de donner tout le temps des coups de pied sous l'omoplate gauche d'Artème afin de déchirer son cœur. Et Soukhoplouieff prétendait qu'il l'avait frappé sur le ventre sans se lasser, car, si l'on endommage les intestins d'un homme, la nourriture ne lui profite plus et il perd sa force, quelle que soit la quantité d'aliments qu'il avale. Lomakine déclara aussi qu'il avait sauté par deux fois sur le ventre d'Artème. Il n'y en avait pas un qui ne se fût également distingué d'une façon aussi brillante et qui ne s'en vantât; cela fit le sujet de la conversation jusqu'à ce qu'on fût arrivé à la « beliana », et qu'on eût poussé le corps d'Artème dessous. Aucun de ces discours ne lui échappa et il entendit ses agresseurs décider, à l'unanimité, en s'en allant, que maintenant, lui, Artème, ne s'en relèverait pas.

Il resta seul, dans l'obscurité, sur un monceau

de décombres humides jetés là par les flots de la rivière au moment des crues. C'était une fraîche nuit de mai et cette fraîcheur permettait à Artème de reprendre conscience de temps en temps. Mais lorsqu'il essaya de ramper vers la rivière, il tomba de nouveau évanoui, vaincu par une terrible douleur qui lui pénétrait tout le corps. Il revint à lui, déchiré de souffrance, accablé d'une soif atroce. La rivière semblait se moquer de son impuissance en clapotant sur la grève, là, tout près de lui. Il passa la nuit entière dans cette situation, redoutant de gémir ou de faire un mouvement.

Comme il reprenait connaissance encore une fois, il sentit que quelque chose de bon lui était arrivé et l'avait soulagé. Il put ouvrir un œil avec beaucoup de difficulté, et à grand'peine il remua ses lèvres enflées et déchirées. Le jour devait être là, car au travers des fentes de la barque, les rayons du soleil glissaient et faisaient un brouillard autour d'Artème. Il porta tant bien que mal la main à la figure et sentit qu'elle était recouverte de linges mouillés. Il avait aussi des linges sur la poitrine et sur le ventre. Il était complètement déshabillé et le froid allégeait ses souffrances.

— A boire... dit-il, devinant vaguement qu'il devait y avoir quelqu'un auprès de lui. Une main tremblante s'allongea au-dessus de sa tête et on lui

mit dans la bouche le goulot d'une bouteille. Le flacon dansait dans la main de celui qui le tenait et se heurtait aux dents d'Artème. Après avoir bu, Artème désira savoir qui était là, mais il ne réussit pas à tourner la tête, tant ce mouvement lui causait de nausées. Alors, d'une voix rauque, il commença à parler en bégayant :

— De l'eau-de-vie .. je voudrais en boire un verre... et m'en frictionner la peau... Peut-être ensuite... je pourrai me lever...

— Vous lever? Vous ne pouvez pas vous lever. Vous avez le corps tout bleu et enflé comme un noyé. Quant à l'eau-de-vie, c'est possible... il y a de l'eau-de-vie... j'en ai toute une bouteille.

On parlait doucement, timidement, et très vite. Artème connaissait cette voix, mais ne pouvait se souvenir à quelle femme elle appartenait.

— Donne... dit-il.

Et de nouveau quelqu'un qui, apparemment, fuyait ses regards, lui tendit une bouteille de derrière lui, par-dessus sa tête. Artème, en avalant avec effort l'eau-de-vie, regardait d'un œil le fond noir et humide de la « beliana », tout couvert de champignons.

Lorsqu'il se fut ingurgité plus du quart de la bouteille, il soupira profondément, soulagé, et avec un râle dans la poitrine il dit d'une voix faible et blanche :

— C'est du propre comme ils m'ont arrangé...

Mais attendez... j'en reviendrai... j'en reviendrai.. Et alors... attention !..

On ne lui répondit pas, mais il entendit un léger bruit comme si quelqu'un s'était écarté de lui, puis tout devint silencieux; les flots seuls clapotaient; dans le lointain, on chantait « Doubinouchka[1] », on poussait des « ouf » comme si l'on traînait quelque chose de lourd. Puis le sifflet perçant d'un bateau à vapeur se fit entendre et déchira l'air; alors, quelques secondes après, la sirène se mit à mugir tristement, comme si le bateau eût quitté pour toujours la terre.

Artème attendit longtemps une réponse à ses paroles; mais tout restait silencieux sous la « beliana » dont le fond massif et nourri de pourriture verte se balançait suspendu au-dessus de sa tête, tantôt se relevant, tantôt s'abaissant, comme s'il eût voulu, en une de ces oscillations, retomber sur lui et l'écraser sans merci.

Artème fut pris de pitié pour lui-même. La conscience très nette de son impuissance presque enfantine l'envahit et en même temps il se sentit offensé. Lui, si fort, si beau, on l'avait ainsi estropié, défiguré !... De ses mains faibles il se mit à tâter les bosses et les écorchures sur sa poitrine et sur son visage, puis, saisi de douleur, il commença à blasphémer et à pleurer. Il san-

1. Chanson très populaire parmi les hâleurs de la Volga.

glotait, jurait avec désespoir et pressait légèrement ses paupières pour en faire sortir les larmes qui remplissaient ses yeux; elles roulaient grosses et brûlantes, le long de ses joues, dans ses oreilles, et il sentit que grâce à ses larmes, quelque chose se nettoyait en lui.

— C'est bon... attendez... murmurait-il au milieu de ses gémissements.

Puis, soudain, il entendit tout près de lui des sanglots et des murmures étouffés; c'était comme si on avait voulu le contrefaire.

— Qui est là? demanda-t-il d'une voix menaçante, bien qu'il eût peur sans savoir pourquoi.

On ne répondit pas à sa question.

Alors rassemblant toutes ses forces, Artème se tourna sur le flanc, poussa un hurlement de douleur sauvage, se souleva sur le coude et aperçut dans le brouillard un petit corps recroquevillé en boule sur le bord de la « beliana ». Un homme cachait sa tête sur ses genoux qu'il tenait serrés entre ses longues mains sèches; ses épaules tremblaient. Il sembla à Artème que c'était un petit jeune homme.

— Viens ici, dit-il.

Mais l'autre ne lui obéit pas, il continuait à trembler, comme s'il grelottait de fièvre.

Les yeux d'Artème se troublèrent de douleur et d'effroi en apercevant cet être et il se mit à hurler :

— Viens !

Mais, en réponse, toute une grêle de mots tremblants et précipités se répandit :

— Quel tort vous ai-je fait ? Pourquoi criez-vous contre moi ? Ne vous ai-je pas lavé et abreuvé, ne vous ai-je pas donné de l'eau-de-vie ? N'ai-je pas pleuré quand vous avez pleuré, et n'ai-je pas eu mal quand vous avez gémi ? Oh ! mon Dieu et mon Seigneur ! Même le bien que je fais ne me rapporte que des souffrances ! Quel mal ai-je causé à votre âme ou à votre corps ? Quel dommage puis-je vous occasionner, moi ! moi !...

Après avoir coupé son discours de trois sanglots, l'homme se tut ; il était assis par terre, il se prit la tête dans ses mains et commença à se balancer de droite à gauche.

— Caïn ! C'est donc toi ?

— Oui ! et après ? C'est moi...

— C'est toi ? Allons ! Mais enfin... tu es là ? Aïe ! Viens ici. Allons... Original !

Artème restait tout déconcerté par la surprise et sentait en même temps éclater en lui quelque chose comme de la joie. Il se mit même à rire lorsqu'il vit le Juif ramper timidement vers lui à quatre pattes, tandis que ses petits yeux se mouvaient rapidement dans le ridicule visage qu'Artème connaissait depuis longtemps.

— Viens sans crainte ! Ma parole, je ne te toucherai pas. Il crut nécessaire de rassurer le Juif.

Caïn rampa jusqu'à lui, s'arrêta et se mit à le regarder avec un sourire craintif et suppliant, comme s'il se fût attendu à voir fouler aux pieds son corps ratatiné par la peur.

— Allons!... C'est donc toi! Et tu as fait tout cela! Qui t'a envoyé... Anissia? interrogea Artème, dont la langue se mouvait avec peine.

— Je suis venu de moi-même!

— De toi-même? Tu mens!

— Je ne mens pas, je ne mens pas! chuchota vivement Caïn. Je suis venu tout seul, je vous prie de me croire. Je vous raconterai comment. Écoutez. J'ai appris la chose à Gavrilovka... Je buvais du thé et j'entends dire : On a battu Artème cette nuit et on l'a laissé pour mort. Je ne l'ai pas cru, allez! Ce n'est pas à vous qu'on peut faire une chose pareille. J'ai bien ri. « Oh! pensai-je, sont-ils stupides! Cet homme est comme Samson, et qui de vous peut le vaincre? » Mais des gens venaient toujours et répétaient : « Il a son affaire, il a son affaire! » ils parlaient de vous avec des malédictions et ils riaient... Tous étaient contents... et alors je l'ai cru. Et j'ai appris que vous étiez là. On a déjà passé ici pour vous regarder et on disait que vous étiez mort. Je suis venu et je vous ai vu... vous avez pleuré pendant que j'étais là, debout. Je pensais en vous voyant : « On l'a vaincu, l'homme le plus vigoureux de la terre!...

une pareille force, une telle puissance... » J'ai eu pitié de vous, pardonnez-moi de vous le dire. J'ai pensé qu'il fallait vous laver avec de l'eau... et je l'ai fait... et grâce à cela vous avez commencé à revivre... J'étais heureux, ah! comme j'étais heureux, vous ne me croyez pas, non? Parce que je suis Juif? n'est-ce pas? Mais non, vous me croyez... Je vous dirai pourquoi j'étais content et ce que j'ai pensé... Je vous dirai la vérité... vous ne vous fâcherez pas contre moi?

— Voilà le signe de la croix! que la foudre me tue! jura avec énergie le beau garçon vaincu.

Caïn s'avança plus près de lui et baissa encore la voix :

— Vous savez quelle vie horrible je mène?... Vous le savez, oui? N'ai-je pas, pardonnez-moi, supporté des coups de vous? Ne vous êtes-vous pas moqué du sale Juif? Eh! quoi? C'est vrai! Vous me pardonnerez si je vous dis la vérité, vous l'avez juré. Ne vous fâchez pas! Je dis seulement que vous, comme tous les autres, vous avez poursuivi le Juif. Et pourquoi : le Juif n'est-il pas le fils de votre Dieu, et le même Dieu ne vous a-t-il pas donné une âme à vous et à moi?

Caïn se hâtait, jetant question après question, sans en attendre la réponse; en lui bouillonnaient tout à coup les mots avec lesquels il marquait dans son cœur les offenses et les outrages qu'on lui faisait. Ils ressuscitaient tous en lui et débor-

daient de son cœur en un torrent brûlant. Artème se sentait gêné devant lui!

— Entends-tu, Caïn, dit-il sourdement, laisse tout cela! Je te... que je sois maudit si je te touche maintenant du bout du doigt... et si quelqu'un d'autre s'y risquait, je le mets en morceaux! As-tu compris?

— Ah! ah! s'écria Caïn qui fit claquer sa langue triomphalement. Voilà! Vous avez de grands torts vis-à-vis de moi... pardonnez-moi! Ne vous fâchez pas, parce que vous savez que vous avez tort envers moi! Je sais cependant, oh!... je le sais!... vous êtes moins coupable que les autres!... je le comprends! Tous, ils ne font que cracher sur moi de leur sale salive... vous, vous crachez aussi sur moi, mais vous crachez en même temps sur eux, tous. Vous avez offensé d'autres gens, plus cruellement que moi. J'ai pensé alors : « cet homme est grand et robuste; il m'offense et il me bat, non parce que je suis un Juif, mais parce que je ne suis pas meilleur que les autres et que je vis parmi eux. » Et... je vous ai toujours aimé avec respect et avec crainte. Je vous regardais et je pensais que vous pouviez déchirer la gueule d'un lion et vaincre les Philistins... Vous les battiez... et j'aimais voir comment vous vous y preniez... Et j'ai voulu aussi être fort, moi... mais... je suis comme une puce...

Artème riait d'une voix enrouée.

— C'est juste... Tu es comme une puce!...

Il ne comprenait pas bien ce que Caïn lui disait, mais il lui était agréable de voir près de lui la petite figure du Juif. Et avec le chuchotement excité de Caïn, plusieurs pensées se croisaient lentement dans sa tête :

— Quelle heure est-il maintenant? Environ midi, probablement. Et aucune d'elles n'est venue s'informer de la santé de son chéri. Mais le Juif, lui, est venu... et il m'a aidé et il dit qu'il m'aime, et moi, je l'ai battu, offensé, combien de fois!... Et il loue ma force! Me reviendra-t-elle, cette force?... Mon Dieu, si elle pouvait revenir!...

Artème soupirait lourdement, il s'imaginait voir ses ennemis battus par lui et enflés comme il l'était lui-même. Et eux aussi, gisaient quelque part... Mais ce seront leurs amis, qui viendront les voir, et non le Juif.

Artème regarda Caïn et il lui sembla que ces pensées avaient fait naître une sorte d'amertume dans sa bouche et dans sa gorge.

Il cracha et soupira de nouveau.

Et Caïn parlait toujours, très excité, la face contractée par cette excitation, et tremblant de tout son corps :

— Et quand vous avez pleuré... j'ai pleuré aussi... par pitié pour votre force.

— Et moi, j'ai pensé que quelqu'un se moquait de moi, disait Artème avec un sourire morose.

— J'ai toujours aimé votre force... Et je priais Dieu : « Notre Père éternel dans les cieux et sur la terre. Fais que je sois utile à cet homme! Fais que je puisse lui rendre un service quelconque et que sa vigueur devienne une défense pour moi. Fais que cette force me préserve des vexations continuelles et que mes persécuteurs périssent par cette force. » Ainsi, j'ai prié... longtemps, bien longtemps, demandant à mon Dieu de me faire un défenseur, un protecteur de mon plus grand ennemi, comme il a donné à Mardochée un protecteur dans la personne du tsar, qui a vaincu tous les peuples... Et voilà que vous commenciez à pleurer... et j'ai pleuré aussi... mais subitement vous avez crié et toutes mes prières se sont évanouies.

— Est-ce que je pouvais savoir?... original que tu es! disait Artème souriant d'un air de repentir.

Mais Caïn n'entendait pas ses paroles. Il se balançait, agitait les mains et bredouillait toujours. C'était un chuchotement passionné dans lequel vibraient la joie et l'espérance, l'adoration de la puissance de cet homme estropié, et la crainte, et la tristesse.

— Mon jour est enfin là... et je suis seul près de vous... Tous, ils vous ont abandonné, mais moi, je suis venu. Vous guérirez, Artème, n'est-ce pas? Vous n'avez rien de grave? Et votre force vous reviendra?...

— Je guérirai... n'aie pas peur!... Et toi, à cause de ta bonté, je te soignerai comme un petit enfant.

Peu à peu Artème se sentait mieux; il lui semblait qu'il éprouvait des douleurs moins vives dans la tête, et que ses pensées devenaient plus claires. « Il faut prendre fait et cause pour ce pauvre Caïn, se disait-il. Il est si doux et il s'exprime si franchement. » A cette pensée, Artème souriait soudain; depuis longtemps un vague désir languissait en lui, et maintenant il savait quel était ce désir.

— Mais! j'ai faim! Est-ce que tu pourrais me procurer quelque chose à manger, Caïn?

Caïn sursauta si brusquement qu'il se heurta à une borne. Son visage était complètement transformé, une expression d'énergie et en même temps quelque chose d'enfantin et de naïf s'y reflétait. Artème, ce fabuleux athlète, lui demandait à manger, à lui, Caïn!

— Je vous donnerai tout ce que vous voudrez. C'est déjà prêt, ici, dans le coin. Quand quelqu'un est malade, il faut qu'il mange, je le sais. Oui! Et en venant ici, j'ai dépensé en route tout un rouble pour acheter de la nourriture.

— Nous réglerons nos comptes. Je te rendrai dix roubles. Je peux le faire... l'argent n'est pas à moi. Je n'ai qu'à dire : « donne », et on me donne tant que je veux...

Il riait débonnairement et en entendant ce rire, Caïn rayonnait de bonheur et lui aussi s'égayait.

— Je sais bien! Dites-moi ce que vous désirez. Je ferai tout au monde pour vous, tout!

— C'est bon! Alors commence par me frictionner avec de l'eau-de-vie. Je veux que tu me frictionnes d'abord... ensuite je mangerai. Mais est-ce que tu sauras comment t'y prendre?

— Pourquoi pas? Je m'en tirerai aussi bien que le meilleur docteur!

— Alors, vas-y! tu me frictionneras et ensuite je me lèverai.

— Vous vous lèverez?... Oh! non, je ne crois pas que vous en serez capable.

— Tu ne crois pas? Eh bien, tu verras! Penses-tu que je vais rester couché ici? Quel drôle de corps tu fais! Frictionne-moi donc et ensuite tu iras dans le faubourg, chez la pâtissière Mokewna et tu lui diras que je veux m'installer dans sa remise... qu'elle y mette de la paille. C'est chez elle que je reprendrai le plus vite mes forces. Tu seras bien payé pour ta peine... ne t'inquiète pas de ça.

— Je vous crois, répondit Caïn, versant de l'eau-de-vie sur la poitrine d'Artème, et commençant à le frictionner; je crois en vous plus qu'en moi-même. Oh! je vous connais bien!...

— Oh! oh! frictionne, frictionne! Plus fort!... Encore, encore!... Tu penses que cela fait très

mal!... Mais c'est bon! Encore! Oh! oh! Ici!... Ici!... Et là!... Oh! Oh! rugissait Artème.

— Je ferai tout au monde pour vous; si cela vous plaît je me jetterai à l'eau, disait Caïn continuant ses déclarations d'amitié.

— Bon, bon!... Encore! Maintenant, l'épaule!... Plus fort! Eh! les diables maudits!... Comme ils m'ont arrangé!... et comme toujours c'est la faute d'une femme. S'il n'y avait pas de femme, je n'aurais pas bu, et quand je suis sobre personne n'ose m'attaquer...

Caïn, qui était entré dans son rôle de domestique, déclara :

— Les femmes! c'est le péché du monde. — Nous autres Juifs, nous avons même une prière matinale que voici : « Sois béni, notre Dieu éternel, Tsar de l'Univers, de ce que tu ne m'as pas créé femme... »

— Hé, hé!... C'est vrai? s'exclama Artème. Et vous faites cette prière?... Vous êtes des gens bien curieux! Enfin, qu'est-ce que c'est, la femme! Elle est bête, c'est vrai, cependant on ne peut vivre sans elle... Mais qu'on prie Dieu ainsi... Ça, c'est trop fort, c'est blessant pour elle. Crois-tu qu'elle n'a pas de sentiments, la femme?

Immobile, énorme, Artème, que les enflures rendaient encore plus volumineux, restait étendu à terre, et près de lui, Caïn, petit et frêle, suffoquant sous l'effort, lui frottait les côtes, la poitrine,

le ventre ; et l'odeur de l'eau-de-vie le faisait tousser. Des gens passaient continuellement le long de la rivière, on entendait des conversations et des bruits de pas. La « beliana » dominait la gorge sablonneuse élevée d'une sagène[1] environ. Une bande étroite de sable, couverte de petits morceaux de bois et de gravois, la séparait du fleuve. L'endroit était désert en général, mais, ce jour-là, la « beliana » semblait présenter aux passants un intérêt tout particulier. Caïn et Artème voyaient des gens s'approcher d'elle continuellement, s'asseoir sur le fond, en frappant les rebords du pied. Cela mettait Caïn mal à l'aise. Il cessa de parler, et se traînant silencieusement près d'Artème, il sourit, craintif et piteux :

— Entendez-vous ?...

— J'entends, dit l'athlète avec un rire content. Je comprends ; ils voudraient se rendre compte, voir si je serai de nouveau rétabli bientôt ; aussi bien, ils ont besoin de le savoir afin de préparer leurs côtes... Ah ! ah ! les diables ! C'est une humiliation pour eux, évidemment, que je n'aie pas crevé !... Leur petit travail n'a servi à rien.

— Et savez-vous quoi... lui chuchota Caïn à l'oreille, avec un air d'épouvante et d'avertissement sur sa figure. Savez-vous quoi ? Je vais

1. Sagène, 2 1/2 mètres.

m'en aller, et vous resterez seul et alors ils viendront vers vous et... et...

Artème ouvrit la bouche et laissa s'échapper de sa poitrine une vraie salve de rires enroués :

— Ah ! toi, pauvre vermisseau ! Alors tu te figures qu'ils ont peur de toi, hein ? De toi !

— Ah ! mais, je puis servir de témoin !

— Ils te donneront une taloche, ah ! ah ! ah ! Et alors tu pourras témoigner... dans l'autre monde...

Le rire d'Artème chassait la peur de Caïn. Le Juif sentait dans sa poitrine étroite et déprimée une sécurité complète et joyeuse. Maintenant, sa vie à lui, Caïn, prendrait une autre tournure, maintenant il avait une main puissante, qui éloignerait pour toujours les coups et l'injustice des gens qui, jusqu'ici, l'avaient torturé impunément.

Un mois environ s'était écoulé.

Un jour, vers midi, heure à laquelle la vie se condense et bouillonne et prend à Chikhan un caractère tendu, alors que les marchands de nourriture sont entourés d'une foule d'ouvriers arrivant du port et des débarcadères avec le ventre creux et un besoin impérieux de manger, alors que toute la rue est remplie de l'odeur chaude

répandue par la viande gâtée et cuite, à cette heure-là, quelqu'un s'écria à demi-voix :

— Artème arrive.

Quelques déguenillés qui rôdaient inoccupés dans la rue, attendant la première occasion venue pour tirer profit de n'importe quoi, disparurent vivement on ne sait où. Les habitants de Chikhan commencèrent à jeter les yeux de côté et d'autre avec inquiétude et curiosité, dans la direction d'où était parti l'avertissement.

Artème était attendu depuis longtemps avec un vif intérêt. On discutait passionnément la façon dont il ferait sa rentrée en scène.

Comme auparavant, Artème tenait le milieu de la chaussée, s'avançant de sa démarche habituelle et lente d'homme rassasié qui se promène. Il n'y avait rien de nouveau dans son extérieur. Comme toujours, sa veste s'accrochait à son épaule ; il portait sa casquette sur l'oreille, et ses boucles noires se répandaient sur son front comme autrefois. Il avait passé le pouce de sa main droite dans sa ceinture, la main gauche était profondément enfoncée dans la poche de son pantalon, et il bombait sa poitrine athlétique. Seulement, sa belle figure semblait avoir pris une expression intelligente, comme il arrive toujours après une maladie. Il allait, répondant aux salutations et aux compliments par de nonchalants signes de tête.

Toute la rue l'accompagnait de ses regards et

d'un faible murmure d'étonnement et de ravissement devant cette force indestructible que rien n'avait pu terrasser. Il y avait beaucoup de gens dans le faubourg qui parlaient avec animosité de son rétablissement : ils couvraient d'injures méprisantes ceux qui n'avaient pas su défoncer les poumons d'Artème et lui casser les côtes. Car il est impossible qu'il existe un homme qu'on ne puisse estropier jusqu'à ce que la mort s'ensuive... Et d'autres bâtissaient avec plaisir des hypothèses sur la manière dont l'athlète ferait justice du « Bouc-Rouge » et de sa bande. Mais plus la force est grande, plus elle est ensorcelante, et la majorité s'inclinait devant le prestige de la force d'Artème.

Cependant, Artème entrait déjà dans la « Gavrilovka », le club de Chikhan.

Lorsque sa haute et puissante stature apparut sur le seuil du cabaret, il n'y avait que peu de monde dans la longue chambre basse à voûte de briques. A la vue d'Artème, deux ou trois exclamations retentirent, une agitation embarrassée se manifesta, et quelqu'un se réfugia précipitamment dans un coin éloigné de la cave humide, enfumée par le mauvais tabac, et tout imprégnée de saleté et de moisissure.

Sans avoir l'air de remarquer personne, Artème fit lentement des yeux le tour du cabaret et répondit par une question aux compliments flatteurs de l'aubergiste, Savka Kliébnikoff.

— Caïn n'est pas venu?

— Il arrivera bientôt... Il vient d'habitude à cette heure-ci.

Artème s'approcha d'une table près d'une des fenêtres aux grillages de fer, demanda du thé, et, ses énormes mains posées sur la table, se mit à examiner le public d'un air indifférent.

Il y avait là dix hommes, tous des va-nu-pieds; ils s'étaient rassemblés en un tas autour de deux tables, et de là observaient Artème. Cependant, lorsque leurs yeux rencontraient ceux de l'athlète, ils souriaient d'un sourire contraint et chercheur de bonnes grâces; évidemment ils étaient désireux de lier conversation avec Artème, mais celui-ci les regardait d'un air sombre et rébarbatif. Et tous se taisaient, ne se décidant pas à lui parler. Khliébnikoff, occupé au comptoir, chantonnait dans sa moustache, et ses prunelles de renard furetaient alentour.

Par la fenêtre, le bruit alourdissant de la rue pénétrait; des injures violentes retentissaient, des jurons, les exclamations des marchands. Près de là, des bouteilles tombaient avec fracas et se brisaient sur le pavé. Artème commençait à s'ennuyer, assis dans cette cave mal aérée...

— Eh bien, vous autres, les loups, fit-il tout à coup d'une voix lente et haute, pourquoi êtes-vous devenus si doux? Vous vous contentez de rouler les yeux et de vous taire?...

— Nous parlerions volontiers, Altesse terrible! fit le Fiancé-Loqueteux, se levant et s'approchant d'Artème.

C'était un homme maigre, vêtu d'une blouse de toile à voile, et de pantalons de soldat : il avait le crâne chauve, la barbe pointue, et de petits yeux rouges, qui clignotaient malicieusement...

— Tu as été malade, d'après ce qu'on raconte? demanda-t-il en s'asseyant vis-à-vis d'Artème.

— Eh bien?

— Rien... On ne t'a pas vu depuis longtemps... Et quand on demandait : où est Artème, on répondait : il a daigné tomber malade.

— Ah!... Eh bien?

— Encore?... Allons plus loin. Où avais-tu mal?

— Comment, tu ne sais pas?

— Est-ce donc moi qui t'ai guéri?

— Tu ne fais que mentir tout le temps, chien... dit Artème en riant. Et pourquoi mens-tu, tu sais bien la vérité?

— Je la sais!... répondit le Fiancé en riant aussi.

— Alors, pourquoi mens-tu?

— Parce que c'est plus sage...

— Plus sage! Ah! bout de chandelle que tu es...

— Oui... si je t'avais dit la vérité... tu te serais peut-être fâché...

— Je me moque de toi...

— Je t'en remercie! Et tu ne m'offres pas de l'eau-de-vie pour fêter ta guérison?

— Demandes-en...

Le Fiancé-Loqueteux commanda une demi-bouteille et s'anima.

— Tu te coules la vie douce, Artème! Tu as toujours de l'argent.

— Bien, quoi?

— Rien... Ce sont les femmes qui te tirent d'embarras.,. les maudites...

— Et toi, elles ne te regardent même pas.

— Que faire? Nous n'avons pas les pieds qu'il faut pour marcher dans ton chemin... soupira le Fiancé.

— C'est parce que la femme aime les hommes sains. Qu'est-ce que tu es? Moi, je suis un homme propre, voilà.

C'est sur ce ton-là qu'Artème conversait toujours avec les va-nu-pieds. Sa voix sourde, indifférente et paresseuse, donnait une force et un poids particuliers à ses paroles, qui étaient toujours rudes et blessantes. Peut-être sentait-il que ces gens étaient plus mauvais que lui en bien des choses, mais en tout et toujours, plus intelligents que lui.

Caïn arrivait, sa boîte de marchandises sur la poitrine, un costume d'indienne jaune jeté sur le bras gauche. Oppressé par le sentiment de

crainte qui lui était habituel, il restait sur le seuil, allongeait le cou et examinait l'intérieur du cabaret avec un sourire inquiet ; mais en apercevant Artème, son visage rayonna de joie. Artème le regarda et lui adressa des lèvres un large sourire.

— Viens vers moi, cria-t-il à Caïn ; et s'adressant au Fiancé, il lui ordonna d'un air moqueur :

— Et toi, va-t'en. Laisse la place à un honnête homme.

La vilaine figure hérissée et rousse du Fiancé un instant se pétrifia d'étonnement et de dépit ; il se leva lentement, regarda ses camarades, non moins étonnés que lui, puis Caïn, qui s'approchait sans bruit et avec précaution de la table ; et tout à coup il cracha sur le plancher avec colère :

— Pouah !

Après quoi il alla toujours lent et silencieux vers sa table, où un murmure sourd s'éleva immédiatement et dans lequel retentissaient clairement des notes de fureur et de sarcasmes. Caïn souriait toujours d'un air éperdu, ému et joyeux, il jetait des coups d'œil du côté du Fiancé et de sa compagnie.

Alors Artème lui dit :

— Eh bien, marchand, nous allons prendre le thé ensemble, veux-tu ? Il faut acheter du pâté, as-tu envie de manger du pâté ? Pourquoi regardes-tu là-bas ? Crache sur eux et n'aie pas peur... Attends ! tu vas voir si je ne leur dis pas leur affaire...

Il se leva, jeta d'un mouvement d'épaule sa veste à terre et s'approcha de la table des mécontents. Élancé et puissant, la poitrine bombée, les épaules prêtes à la lutte, il s'enorgueillissait dans la plénitude de sa force, il se tenait devant eux une raillerie aux lèvres; et eux, attentifs en des poses vigilantes, se taisaient, prêts à s'enfuir loin de lui.

– Eh bien, dit Artème, que réclamez-vous?

Il aurait voulu dire quelque chose d'effroyablement fort, mais il ne trouva pas et s'arrêta.

— Parle donc, dit le Fiancé-Loqueteux, avec une grimace et un geste de la main. Sinon, tu feras mieux de nous laisser la paix et de t'en aller n'importe où, toi, massue du bon Dieu.

— Tais-toi, commanda Artème en fronçant les sourcils. Tu es fâché, l'envie te ronge, parce que je suis l'ami du Juif et que je t'ai chassé... Je vous le dis à tous, il est meilleur que vous, ce Juif-là. Parce qu'il y a de la bonté pour les hommes en lui... et qu'il n'y en a pas en vous. Il a toujours été un martyr... et maintenant, je le prends sous ma protection... et si n'importe qui de votre espèce l'offense, attention! Je vous le dis, je ne le battrai pas, mais je lui tirerai son sang, goutte par goutte.

Ses yeux brillaient sauvagement, les veines de son cou se gonflaient et ses narines frémissaient.

— Qu'on ait pu avoir raison de moi pendant que j'étais ivre, cela m'est bien égal ! On n'a pas diminué ma vigueur, on a seulement endurci mon cœur un peu plus. Sachez-le, je défendrai Caïn, et si quelqu'un se permet de lui dire un mot blessant, il sera rossé de façon à ne jamais s'en relever, tout simplement. Qu'on se le dise.

Il poussa un soupir du fond de sa poitrine, comme s'il eût rejeté loin de lui un fardeau pesant et, leur tournant le dos, il s'en alla.

— Bien dit ! s'exclama à demi-voix le Fiancé-Loqueteux, et il fit une grimace triste en voyant Artème s'installer en face de Caïn.

Caïn, assis à la table, tout pâle d'émotion, ne quittait pas Artème de ses yeux élargis, pleins d'un sentiment indicible.

— As-tu entendu ? lui demanda sévèrement Artème. Voilà... sache que, si quelqu'un t'offense, tu n'as qu'à accourir vers moi et à me le dire. Je viendrai et lui casserai les os.

Le Juif murmura quelque chose ; il priait Dieu ou remerciait l'homme. Le Fiancé-Loqueteux et sa bande chuchotèrent entre eux, puis l'un après l'autre ils sortirent du cabaret. Le Fiancé, en passant devant la table d'Artème se mit à fredonner :

Si j'avais de l'argent,
Autant que d'esprit,
Je pourrais gaiement
Boire sans répit...

et, regardant Artème dans les yeux, il termina soudain la chanson par des paroles de son invention avec une contorsion, tandis qu'il marquait la mesure du pied.

— J'aurais acheté tous les imbéciles
Pour les noyer dans la mer Noire
Voilà!

Il prit vivement la porte et disparut.

Artème se mit à jurer et regarda autour de lui. Dans la cave à demi obscure, enfumée et mal odorante, il n'était resté que trois personnes : lui, Caïn en face de lui, et Savka au comptoir.

Les prunelles de renard de Savka croisèrent le lourd regard d'Artème, et sa longue figure prit l'expression de la plus douce pitié.

— Tu as agi d'une façon admirable et excellente, Artème Michaïlovitch ! dit-il en caressant sa barbe. Tout à fait selon les préceptes de l'Évangile... Comme dans la fable du Bon Samaritain... Caïn était couvert de plaies et de pus. Et tu ne t'es pas détourné de lui...

Artème n'écoutait pas ces paroles, mais leur écho. Cet écho, répercuté par le plafond voûté du cabaret, planait dans l'air puant, et, ainsi épaissi, pénétrait dans les oreilles. Artème se taisait et secouait doucement la tête, comme s'il eût désiré chasser ce bruit loin de lui. Et les mots planaient toujours, s'introduisaient jusqu'à son tympan et l'énervaient. Il faisait lourd et sombre.

Un poids étrange écrasait le cœur d'Artème.

Il regardait obstinément Caïn, qui se brûlait et soufflait sur sa soucoupe. Le Juif, la tête baissée, buvait son thé avec avidité, et la soucoupe tremblait dans ses mains. Parfois, Artème surprenait glissant sur son visage le regard fuyant de Caïn, et l'athlète, sous ce regard, devenait encore plus triste. Une sourde sensation de mécontement, dû à une cause inconnue, grandissait dans sa poitrine ; ses yeux s'assombrissaient de plus en plus et il regardait sauvagement autour de lui. Dans sa tête tournaient comme une meule des pensées sans paroles. Auparavant elles ne l'avaient pas inquiété, mais elles lui étaient venues pendant sa maladie... Et il ne pouvait plus s'en débarrasser.

Les fenêtres étaient comme celles d'une prison, garnies d'un grillage de fer et laissaient pénétrer le bruit assourdissant de la rue. La voûte s'arrondissait, suspendue au-dessus des têtes, masse de pierres humide et lourde, visqueuse de saleté ; le sol était pavé de briques boueuses... Et ce petit homme effaré, tout en guenilles... Il est assis, tremble et se tait... Et dans les villages les foins sont mûrs pour la fenaison. Déjà, au delà de la rivière, dans les champs en face de la ville, l'herbe monte jusqu'à la ceinture, et lorsque le vent souffle parfois de là, il apporte des odeurs si tentantes... comme s'il avait lui-même une faux et qu'il fût descendu dans la prairie.

— Pourquoi ne dis-tu jamais rien, Caïn? demanda Artème d'un air mécontent. As-tu toujours peur de moi? Eh! tu es un drôle d'homme!

Caïn leva la tête, la hocha d'une façon étrange, et sa figure était piteuse et confuse.

— Et que dois-je dire? quelle langue pourrais-je vous parler!... Est-ce avec celle-ci? et le Juif sortit le bout de sa langue et la désigna à Artème. Avec celle-ci, la même qui me sert pour parler avec tout le monde? N'aurais-je pas honte de vous parler avec cette langue? Vous pensez que je ne comprends pas que cela vous gêne d'être assis à côté de moi? Que suis-je et qu'êtes-vous? Pensez à tout cela, Artème, grande âme, vous qui êtes pareil à Judas Macchabée! que feriez-vous si vous saviez pourquoi Dieu vous a créé? Ah! personne ne connaît les grands secrets du Créateur, et personne ne peut deviner pourquoi la vie lui a été donnée. Vous ne savez pas combien de jours et de nuits de mon existence j'ai pensé : à quoi bon la vie pour moi? A quoi bon mon âme et mon esprit? Quel cas les hommes font-ils de moi? Je suis comme un crachoir pour leur salive empoisonnée. Et les hommes que sont-ils pour moi?... Des canailles qui me blessent l'âme et le corps de toutes les manières... Pourquoi suis-je sur la terre? Et pourquoi est-ce que je ne connais que le malheur... et pourquoi n'y a-t-il pas un seul rayon de soleil pour moi?

Il prononçait ces paroles d'un ton passionné, à demi-voix, et, comme toujours dans les minutes où son âme qui avait trop souffert s'excitait, toute sa figure tremblait.

Artème ne comprenait pas ses discours, mais il écoutait et il voyait que Caïn se plaignait de quelque chose. Artème en ressentait encore plus d'ennui, cela lui causait presque une douleur physique.

— Eh bien, voilà ! Tu recommences de nouveau tes histoires ! et il branla la tête de dépit. Tu sais bien que je t'ai dit que je prendrais ta défense.

Caïn eut un rire amer et discret.

— Comment ! pourrez-vous intercéder pour moi en la présence de mon Dieu ! C'est lui qui me poursuit ainsi !

— Ça, c'est bien sûr ! Je ne puis pas aller contre Dieu, acquiesça ingénument Artème ; et d'un ton de pitié il conseilla au Juif : Prends patience... il n'y a rien à faire contre Dieu !

Caïn regarda son protecteur et sourit... c'était à son tour d'avoir pitié. Ainsi le fort avait d'abord plaint le faible, puis l'esprit avait plaint la force, et entre les deux interlocuteurs un souffle s'était répandu qui les avait un peu rapprochés.

— Tu es donc marié ? demanda Artème.

— Oh ! j'ai une grande famille, trop grande pour mes faibles forces...

— Vraiment ! fit l'athlète. Il lui était difficile de se représenter la femme qui pouvait aimer le

Juif ; et il le regarda avec une curiosité nouvelle, si maladif et petit, si sale et timide.

— J'ai eu cinq enfants, maintenant il m'en reste quatre. Ma petite Khaïa toussait, toussait toujours, puis elle est morte. Mon Dieu !... Mon Maître !... Et ma femme est aussi malade... Elle tousse tout le temps.

— Tu as bien des soucis, dit Artème ; et il se mit à songer.

Caïn, la tête baissée, rêvait aussi de son côté.

Par la porte du cabaret entraient des marchands de toutes sortes, fripiers et autres, et ils se dirigeaient vers le comptoir où ils conversaient à demi-voix avec Savka. Celui-ci leur racontait mystérieusement quelque chose, en jetant des coups d'œil du côté d'Artème et de Caïn, et les interlocuteurs de Savka les considéraient aussi d'un air étonné et moqueur. Caïn avait déjà remarqué ces regards et il avait tressailli. Artème, lui, se voyait de nouveau dans les champs avec une faux entre les mains. La faux siffle et l'herbe se couche sur le sol avec un doux murmure...

— Allez-vous-en, Artème, ou si vous préférez rester, c'est moi qui m'en irai. Il y a des gens qui sont venus, chuchota Caïn ; ils rient et ils se moquent de vous à cause de moi...

— Qui est-ce qui rit ? brailla Artème, éveillé de ses rêves, en jetant autour de lui des regards farouches...

Mais chacun, dans le cabaret, semblait sérieux et absorbé par ses affaires. Artème ne rencontra pas un seul regard. Et fronçant durement les sourcils, il dit au Juif :

— Tu mens toujours... tu te plains en vain... Mais, prends garde, ce n'est pas un jeu. Plains-toi, lorsqu'on t'a offensé. Ou peut-être est-ce que tu me dis ça pour m'éprouver ?

Caïn sourit d'un maladif sourire et ne répondit pas.

Ils restèrent silencieux quelques minutes. Puis Caïn se leva, et suspendant sa boîte à son cou il se prépara à s'en aller. Artème lui tendit la main.

— Tu t'en vas ?... Hé bien, va, tâche de vendre... Moi je reste encore ici...

De ses deux mains minuscules Caïn secoua l'énorme patte de son défenseur et s'en alla d'un pas rapide.

Arrivé dans la rue, il avisa un coin où il se plaça pour observer ce qui se passait alentour. Il pouvait voir l'entrée du cabaret et n'eut pas besoin d'attendre longtemps. Bientôt Artème apparut sur le seuil de la porte. Ses sourcils étaient froncés et il avait la figure de quelqu'un qui redoute de voir apparaître quelque chose de désagréable.

Il examina longuement les groupes de gens et les passants, puis sa figure reprit son expression habituelle d'indifférence paresseuse et il s'en

alla au travers de la foule, là où le faubourg s'appuie à la colline : il se rendait apparemment à son gîte favori.

Caïn l'accompagna d'un regard triste, et se couvrant la figure de ses mains, il appuya le front contre la porte de fer de l'entrepôt où il s'était réfugié.

* * *

La violente menace d'Artème avait produit son effet, on avait eu peur et on avait cessé de tourmenter le Juif.

Caïn voyait clairement qu'il y avait moins d'épines dans les souffrances parmi lesquelles il marchait vers la tombe. Les gens semblaient avoir oublié son existence. Comme auparavant, il se faufilait parmi eux, en criant ses marchandises, mais on ne lui marchait plus sur les pieds avec intention, comme auparavant, on évitait de lui donner des coups dans ses maigres hanches, on ne crachait plus dans son éventaire... Mais auparavant aussi, quand on le regardait, ce n'était pas de cet air hostile et froid qu'on prenait avec lui maintenant.

Attentif à tout ce qui le concernait, il remarqua ces nouvelles attitudes, il les remarqua et se demanda ce qu'elles signifiaient et de quoi elles le menaçaient? Il pensa beaucoup à ces choses et ne

put comprendre pourquoi on le traitait ainsi... Et il se souvint qu'autrefois, bien que ce fût rare, on lui parlait amicalement, on s'informait à l'occasion de la marche de ses affaires... et quelquefois même on plaisantait avec lui et sans méchanceté.

... Caïn devint pensif. Car il en est invariablement ainsi : l'homme a toujours un penchant à retrouver dans le passé la moindre parcelle de bonheur, que jusqu'alors il n'avait pas même aperçue.

Il devint donc pensif ; il écoutait d'une oreille attentive et observait d'un œil vigilant. Un jour il eut vent d'une nouvelle chanson composée par le Fiancé-Loqueteux, le troubadour de la rue. Cet homme gagnait son pain grâce à la musique et au chant ; huit cuillères à soupe en bois lui tenaient lieu d'instrument, il les faisait tourner entre ses doigts, les entre-choquait ou encore s'en servait pour exécuter des roulements sur son ventre ou sur ses joues gonflées : il obtenait ainsi un accompagnement suffisant au récitatif des couplets qu'il composait lui-même. Si cette musique était peu agréable, elle exigeait par contre de l'exécutant une habileté de prestidigitateur ; et l'habileté sous toutes ses formes était tenue en haute estime par les habitants de Chikhan.

Une fois, Caïn se heurta justement contre un groupe de gens au milieu desquels le Fiancé armé de ses cuillères pérorait avec vivacité :

— Honorables Messieurs ! prisonniers d'avenir ! Je vais vous servir une nouvelle chanson, qui sort du four, elle est toute chaude, toute bouillante ! Ça coûte un copeck par tête ; mais pour ceux qui n'ont qu'un museau, c'est plus cher ! Je commence :

— Quand le soleil s'introduit par la fenêtre
Les gens en sont réjouis.
Mais si c'est moi, qui m'introduis...

— Nous la connaissons, celle-là ! s'exclama un sceptique dans la foule.

— Sans doute que vous l'avez déjà entendue ! Mais je ne donne pas le pâté gratis avant le pain, moi ! annonça le Fiancé en frappant les cuillères les unes contre les autres ; et il continua à chanter :

La vie m'est amère
J'ai mal réussi !...
On a pendu mon père
On a pendu mon frère,
Mais la corde s'est rompue
Quand mon tour est venu !...

— C'est dommage ! fit-on dans le public.

Chacun jeta un copeck au Fiancé, car on savait que c'était un homme consciencieux et que, s'il promettait une nouvelle chanson, c'est qu'il la donnerait certainement.

— Je commence, tonnerre de bois !

Et les cuillères s'entre-choquèrent avec éclat :

Un jour le taureau rencontra l'araignée.
Et l'imbécile et le Juif
Firent un pacte d'amitié.
Le taureau sur sa queue emporta l'araignée,
Et voici que le Juif vend l'imbécile aux femmes.
Ohé ! mes tantes !...

— Halte-là ! J'ai l'honneur de saluer M. Caïn. Avez-vous daigné, honorable négociant, écouter ma chanson ?... Elle n'est pas pour vos oreilles... passez votre chemin !...

Caïn sourit à l'artiste et s'en alla en soupirant, le cœur gonflé par un pressentiment.

Il était heureux depuis qu'Artème le protégeait ; mais en même temps il avait peur de quelque chose. Chaque matin il descendait dans le faubourg, sûr que personne n'oserait lui prendre ses copecks. Ses yeux devenaient un peu plus clairs et tranquilles. Il voyait Artème chaque jour, mais quand l'athlète ne l'interpellait pas, il ne s'approchait pas de lui.

Artème l'appelait rarement ; et lorsqu'il le faisait, il lui demandait toujours :

— Eh bien, ça va ?

— Oh ! merci, ça va... Je suis vivant, grâce à vous, répondait Caïn, les yeux étincelants de joie.

— On ne te fait pas de mal ?

— Est-ce qu'ils oseraient, sachant que vous l'avez défendu ?

— C'est bien !... Mais, s'il t'arrive la moindre chose, dis-le-moi !

— Je vous le dirai.

— Bien !...

— Et, de ses yeux sévères, Artème considérait la petite personne du juif et le congédiait :

— Va... occupe-toi de ton commerce.

Et Caïn quittait d'un pas rapide son défenseur, saisissant au vol les regards railleurs et méchants du public, ces regards qui l'effrayaient toujours.

Un mois s'écoula ainsi.

Et voici qu'une fois dans la soirée, comme Caïn se préparait à retourner chez lui, il rencontra Artème. Le beau garçon l'appela d'un signe de tête. Caïn s'approcha vite et il s'aperçut qu'Artème était sombre et morose comme un nuage d'automne.

— Tu as fini ta journée ?... demanda-t-il.

— Oui, j'allais rentrer chez moi.

— Attends... allons un peu... j'ai quelque chose à te dire... prononça Artème d'une voix sourde.

Immense et lourd, il se mit à marcher en avant, tandis que Caïn le suivait.

Ils abandonnèrent la rue et prirent le chemin qui longeait le fleuve, et où Artème trouva bientôt une place favorable dans le ravin, tout près de l'eau.

— Assieds-toi, dit-il à Caïn.

L'autre s'assit, et, craintif, jeta un regard de côté à son défenseur. Artème se baissa, et, lente-

ment, il commença à rouler une cigarette, tandis que Caïn examinait le ciel, la forêt des mâts sur la rive opposée, les vagues tranquilles qui semblaient coagulées dans le silence de la soirée; et il faisait mille suppositions sur ce qu'Artème allait lui dire.

— Eh bien, demanda Artème, ça va?...

— Oh! ça va bien... je ne crains rien maintenant...

— C'est en règle!

— Je vous remercie!

— Attends!... dit Artème.

Et il se tut longtemps, fumant sa cigarette et respirant fortement, pendant que le Juif, envahi par un pressentiment, plein d'angoisse et de crainte, attendait son discours.

— Oui!... Alors, on ne te fait plus de mal?...

— Oh! ils ont peur de vous!... Ils sont tous comme les chiens et vous... vous êtes comme un lion. Et moi, maintenant...

— Attends!...

— Quoi?... Qu'avez-vous à me dire?... demanda enfin Caïn d'une voix tremblante.

— Ce que j'ai à te dire?... C'est difficile à expliquer...

— Qu'est-ce que c'est donc?...

— Ah!... vois-tu... parlons franchement. Tout d'une fois... et ce sera fini!...

— Quoi?...

— Je dois te dire que ça ne marche pas... Je ne puis plus...

— Quoi?... qu'est-ce que c'est que vous ne pouvez plus?...

— Je ne puis plus!... ça me dégoûte... Ce n'est pas une occupation pour moi... dit Artème en soupirant.

— Mais quoi?... Quelle occupation ?...

— Tout cela!... Toi, et tout le reste... Je ne veux plus te connaître... parce que... ça ne me va plus.

Le corps de Caïn se contracta, comme si quelqu'un l'avait frappé.

— Et si on t'offense, ne viens pas te plaindre à moi... je ne peux plus t'aider... je ne suis plus ton défenseur. As-tu compris? Je ne puis plus...

Caïn gardait un silence de mort.

Artème ayant prononcé ces paroles soupira librement, comme si un grand poids lui était tombé du cœur; et il continua avec plus de clarté et de concision :

— Je suis prêt à te payer pour le service que tu m'as rendu. Combien veux-tu?... Dis-le-moi, je te donnerai ce que tu me demanderas. Mais je n'ai plus pitié de toi... C'est un sentiment que je n'éprouve pas, je m'efforçais tout le temps d'y arriver, mais je ne réussissais qu'à faire semblant. Je pensais, « il me fait pitié », mais je me trompais moi-même. Je n'ai plus de pitié...

— Est-ce parce que je suis... un juif?... demanda doucement Caïn. Artème lui jeta un regard de côté, et simplement, prononça un de ces mots qui partent du cœur :

— Quoi?... Juif?... Mais nous sommes tous juifs devant Dieu.

— Alors pourquoi?...

— Parce que je ne puis plus!... Comprends-tu, je n'éprouve aucune pitié pour toi... ni pour personne... Il faut que tu comprennes ça... à un autre je ne me serais pas donné la peine d'expliquer, je lui aurais flanqué un coup sur la tête... et il aurait compris... Mais à toi...

— Qui se lèvera pour me défendre contre les méchants?... Qui me délivrera de mes ennemis?... demanda tristement et doucement le Juif, citant les paroles du psalmiste.

— Pour moi, cela m'est impossible... répondit Artème en secouant négativement la tête. Je n'ai plus pitié de toi. Et, pour te récompenser de ce que tu as fait pour moi, je veux te donner de l'argent.

— Oh! Dieu tout-puissant!... Oh! Éternel! Dieu de vengeance! rayonne, lève-toi, juge de la terre!... implorait Caïn se pelotonnant sur lui-même.

Le tiède soir d'été était paisible. L'eau du fleuve réfléchissait les rayons du couchant triste et doux. Du ravin une ombre tomba sur Artème et Caïn.

— Réfléchis un peu, recommença Artème, d'une voix mélancolique et persuasive, quel problème ai-je maintenant devant moi?... Tu ne comprends pas!... mais il faut que je me venge!... Ils m'ont battu, sans merci, cruellement. Te rappelles-tu?...

Il s'agitait, grinçant les dents ; puis il se coucha sur le dos, dans le sable, étendit les pieds vers la rivière et joignit ses mains derrière la tête.

— Je les connais tous, maintenant.

— Tous?... demanda Caïn d'un air abattu.

— Tous!... Et je vais commencer à leur régler leur compte... Et toi, tu m'empêches d'agir, tu me gênes.

— Comment est-ce que cela se fait?...

— Ce n'est pas précisément que tu me gênes, mais j'ai une animosité contre tous les hommes. Suis-je pire qu'eux?... Voilà... Et toi... tu es superflu dans tout cela. As-tu compris?...

— Non! répondit Caïn avec douceur, et il secoua la tête.

— Tu ne comprends pas?... Tu es vraiment drôle. Faut-il qu'on ait pitié de toi, oui ou non?... Eh bien, moi, je ne puis maintenant avoir pitié de personne. Il n'y a pas en moi de sentiment de ce genre. Combien de fois faudra-t-il te le répéter.

Et frappant sur l'épaule du Juif, il ajouta :

— Il n'y a absolument pas de pitié en moi! As-tu enfin compris?

Un long silence suivit. Autour des interlocu-

teurs, dans l'air chaud et parfumé, planait le murmure des vagues qui rejaillissaient. C'étaient comme des soupirs et des gémissements venant du lointain du fleuve, sombre et endormi.

— Que vais-je devenir maintenant?... demanda enfin Caïn ; mais il ne reçut pas de réponse, parce que Artème commençait à sommeiller, ou peut-être, pensait-il à quelque chose. — Comment pourrais-je vivre sans vous?... ajouta le Juif d'une voix plus haute. Artème lui répondit les yeux tournés vers le ciel :

— C'est à toi de décider ce que tu as à faire!..

— Mon Dieu, mon Dieu!...

— On ne peut pas donner de conseil aux gens sur la manière dont ils doivent vivre, répondit paresseusement Artème.

Alors, ayant dit enfin tout ce qu'il avait à dire, il devint tranquille et plein de sérénité.

— Je savais que ça finirait comme ça... je le savais déjà, quand je suis venu à votre secours, quand vous étiez presque mort, le corps tout enflé par les blessures... je savais que vous ne pourriez pas rester longtemps mon défenseur, dit Caïn.

Et il jeta à Artème un regard suppliant ; mais celui-ci avait les yeux fermés.

— Peut-être, faites-vous cela parce qu'ils se moquent de vous?... demanda Caïn avec précaution et presque en chuchotant.

— Eux?.. Qu'est-ce que cela me fait?... Artème

sourit et ouvrit les yeux. Si je voulais, je t'aurais mis sur mes épaules et je t'aurais promené ainsi dans la rue. Qu'ils rient tant qu'ils voudront. Mais tout ça ne mène à rien. Il faut toujours agir d'après la vérité... telle qu'on la sent dans son âme. Et moi, mon frère, je te le dis franchement... cela me dégoûte, que tu sois ainsi!... Oui!... c'est la vérité!...

— Hélas!... voilà donc la vérité!... Alors... il faut que je m'en aille, maintenant!...

— Oui, va-t'en, pendant qu'il fait encore jour... On ne te touchera pas pour le moment. Personne n'a entendu notre conversation.

— Oui! Et vous ne direz rien à personne?... demanda Caïn.

— Bien entendu!... Mais toi, ne t'approche pas trop souvent de moi!

— Bien!... répondit le Juif d'un air morne.

— A mon avis, tu ferais mieux de t'en aller tout à fait d'ici, de continuer ton commerce ailleurs, dit Artème d'une voix indifférente. Parce qu'ici la vie est dure, et on cherche toujours à se nuire les uns aux autres.

— Mais, où irais-je?...

— C'est ton affaire.

— Adieu, Artème.

— Adieu, petit frère!

Et toujours couché, il lui tendit sa grande main et serra fortement les doigts décharnés du Juif.

— Adieu, ne te fâche pas.

— Je ne me fâche pas, soupira le Juif d'une voix étranglée par un sanglot.

— Parfaitement!... Ce sera beaucoup mieux ainsi; en réfléchissant, tu finiras par me donner raison. Tu n'es pas mon égal, tu ne peux pas être mon camarade. Faudrait-il que je vive pour toi?... Voyons!...

— Adieu!

— Porte-toi bien.

Caïn s'en alla le long de la rive, baissant la tête, le dos tout courbé.

Le bel Artème le suivit des yeux, et quelques secondes après il s'étendit de nouveau dans la même attitude qu'auparavant, la face tournée vers le ciel, que l'approche de la nuit faisait déjà sombre.

Des sons étranges naissaient et s'évanouissaient dans l'air.

Le fleuve clapotait, monotone, sur la rive. Après avoir fait une cinquantaine de pas environ, Caïn revint en arrière, s'approcha de la puissante masse formée par le corps d'Artème, toujours étendu à terre, et, s'arrêtant devant lui, demanda d'une voix basse et respectueuse :

— Peut-être, avez-vous changé d'avis?

Artème gardait le silence.

— Artème?... appela Caïn, et il attendit longtemps une réponse,

— Artème? C'est peut-être pour rire que vous

m'avez dit tout cela? répéta le Juif d'une voix tremblante et les larmes aux yeux. Rappelez-vous, Artème, cette nuit... quand je suis venu vous soigner!... Personne ne s'inquiétait de vous alors, mais moi... je suis venu...

Un faible ronflement de l'homme endormi lui répondit.

Caïn resta encore longtemps devant l'athlète, considérant fixement son visage tranquille de joli garçon aux traits adoucis par le sommeil. La poitrine robuste s'élevait et s'abaissait en un rythme régulier, et la moustache noire que la respiration soulevait découvrait les belles dents solides de l'homme. Il avait l'air de sourire.

Avec un profond soupir, le Juif inclina la tête encore davantage et se dirigea de nouveau vers la rive du fleuve. Tout tremblant de peur devant la vie, il marchait avec précaution; dans les endroits découverts éclairés par la lune, il modérait ses pas, se glissant au contraire furtivement quand il avait à traverser les places sombres.

Et il était semblable à une souris craintive retournant à son trou au milieu d'innombrables dangers qui la menacent de tous côtés.

La nuit était déjà venue, la grève s'étalait déserte et silencieuse.

UN ÉTRANGE COMPAGNON

UN ÉTRANGE COMPAGNON

... Dans l'obscurité, je me heurtai aux clôtures qui entouraient les maisons du village, je me mis à patauger vaillamment au milieu d'une mare de boue, passant d'une fenêtre à l'autre et frappant doucement du doigt aux vitres :

— Un passant peut-il coucher ici? demandais-je :

Pour toute réponse, on m'envoyait chez les voisins, au poste, au diable! D'une fenêtre, on me menaça de lancer les chiens sur moi ; d'une autre, silencieux, mais éloquent, émergea un énorme poing.

— Va-t'en, va-t'en, pendant que tu es encore entier, me cria une femme. Mon mari est à la maison.

Je la compris : elle ne recevait évidemment les passants qui demandaient un gîte qu'en l'absence de son mari... Tout en regrettant qu'il en fût ainsi, je me dirigeai vers la fenêtre suivante.

— Bonnes gens! un passant peut-il passer la nuit ici?

On me répondit aimablement :

— Que Dieu t'accompagne, va avec Lui... plus loin!

Une pluie fine et froide tombait et, sur la terre boueuse, croissait l'obscurité. Parfois un coup de vent arrivait on ne sait d'où; il soufflait doucement dans les branches des arbres, faisait frissonner le chaume mouillé des toits, et les sons mélancoliques qu'il éveillait troublaient comme une funèbre musique de gémissements et de soupirs le sombre silence de la nuit.

En entendant ce triste prélude de l'austère poème qui s'appelle l'automne , les gens, dans les maisons bien closes, étaient probablement de mauvaise humeur, et c'est pourquoi ils ne m'accueillaient pas pour la couchée. Je luttai longtemps contre ce mauvais vouloir; mais ils se défendirent avec obstination et m'enlevèrent à la fin tout espoir de coucher sous un toit.

Je quittai donc le village pour les champs, pensant y trouver peut-être une meule de foin ou de paille... bien que le hasard seul pût me la montrer dans cette obscurité épaisse et lourde...

Je vis alors à trois pas devant moi se dresser quelque chose de grand et de plus sombre encore que l'obscurité elle-même : je devinai une grange.

Les granges ne sont pas construites à même le sol, elles reposent sur des pilotis ou sur des pierres. Entre le plancher et la terre, l'espace est suffisant pour qu'un honnête homme puisse facilement y trouver place : il n'a qu'à se mettre à plat ventre et à ramper.

Le sort voulait évidemment que je couchasse, cette nuit-là, non seulement sous un toit, mais encore sous un plancher. Tout content, je me glissai sur la terre sèche, tâtant le sol de la poitrine et des hanches, cherchant une place à peu près confortable. Tout à coup retentit, dans les ténèbres, une voix calme :

— Plus à gauche, honorable ! disait-elle.

Ce n'était pas terrifiant, mais si imprévu !

— Qui est là ? demandai-je,

— Un homme... avec un gourdin...

— Et moi aussi j'ai un gourdin.

— Et des allumettes, en avez-vous ?

— Oui, j'ai des allumettes...

— Voilà qui est bien.

Je ne voyais rien de très avantageux à cela, du pain et du tabac eussent mieux fait mon affaire que des allumettes.

— Eh ! quoi ! interrogea la voix invisible, on ne vous a pas laissé entrer dans une maison du village pour y coucher ?

— Non... répondis-je.

— Ni moi non plus...

C'était clair... si toutefois il avait vraiment tâché de se faire accueillir. Mais il pouvait aussi bien être venu là sans avoir rien demandé au village, simplement pour y attendre le moment favorable à l'exécution d'un dessein peut-être risqué, exigeant absolument le voile de la nuit.

Évidemment, tout travail est agréable à Dieu, néanmoins je résolus de serrer fortement mon gourdin dans la main.

— Ils n'ont pas voulu me recevoir, les diables! répéta la voix. Quelles bûches! On vous laisse entrer quand il fait beau, mais par un temps pareil... on vous ferme les portes au nez!

— Et où allez-vous? demandai-je.

— A... Nicolaïeff. Et vous?

Je le lui dis.

— Nous suivons la même route, alors. Hé bien, frottez une allumette, je veux fumer.

Les allumettes étaient devenues humides: longtemps je les frottai impatiemment contre la planche qui se trouvait au-dessus de ma tête. A la fin, une petite lumière crépita et une figure pâle, encadrée d'une épaisse barbe noire, surgit dans l'obscurité.

De grands yeux intelligents me regardaient avec ironie; puis des dents blanches brillèrent sous les moustaches, et l'homme me dit :

— Voulez-vous fumer?

L'allumette s'était consumée. J'en frottai une

autre, et nous nous regardâmes encore à la lumière qu'elle projeta; après quoi mon compagnon de gîte déclara avec assurance :

— Je crois que nous ne nous gênerons pas mutuellement... prenez une cigarette.

Il en avait une entre les dents, et pendant qu'il fumait, elle éclairait son visage d'une faible clarté rougeâtre. Autour des yeux et sur son front des rides profondes et fines se dessinaient. A la lueur de l'allumette, j'avais remarqué qu'il était vêtu des débris d'un vieux paletot ouaté; une ficelle lui tenait lieu de ceinture, et il avait aux pieds des souliers faits d'un seul morceau de cuir, des « porcheni », comme on les appelle sur les bords de Don.

— Vous êtes pèlerin? demandai-je.

— Oui, je voyage. Et vous?

— Moi aussi.

Il fit un mouvement et quelque chose de métallique tinta : une théière ou une petite marmite, probablement un de ces accessoires indispensables au pèlerin en voyage. Il n'y avait cependant, dans sa voix, nulle trace de cette décence, de cette onction hypocrite qui décèle toujours les gens de cette sorte. Jusqu'à présent ses récits n'avaient été coupés ni de pieux soupirs, ni de citations des « Écritures ». Somme toute, il ne ressemblait pas à cette espèce de vagabonds qui hantent les « lieux saints », variété pernicieuse de ces innombrables nomades de la Russie — pire

que toute autre, parce qu'elle infeste la campagne en y répandant les mensonges et les superstitions dont les paysans sont toujours avides.

En outre, il allait à Nicolaieff, où il n'y a ni « choses saintes » ni reliques...

— Et d'où venez-vous? demandai-je.

— D'Astracan.

A Astracan, il n'y a pas de reliques non plus; je lui demandai encore :

— Ainsi vous allez d'une mer à l'autre, mais pas dans les lieux saints.

— Ah! j'y passe également. Pourquoi n'y pas entrer? J'y vais avec plaisir... on n'y est pas trop mal nourri... surtout si l'on sait se faire bien voir des moines... Ils nous aiment beaucoup, nous autres, nous apportons de la diversion dans leur vie. Et vous, que pensez-vous de tout cela?

Je lui exposai mon opinion :

— Oui, des endroits bons pour boire et manger! Et d'où venez-vous? Aha..... Un joli bout de chemin. Frottez donc une allumette, nous fumerons encore. Quand on fume, il semble qu'on a plus chaud...

Il faisait réellement froid, grâce à nos habits mouillés, et au vent qui s'engouffrait impudemment sous les planches.

— Vous mangeriez peut-être? J'ai du pain, des pommes de terre et deux corneilles rôties... En voulez-vous?

— De la corneille? demandai-je avec curiosité.

— Vous en faites fi? Vous avez tort...

Il me tendit un énorme morceau de pain.

— Je n'en ai jamais goûté, de la corneille.

— Hé bien, essayez. Elles sont délicieuses, en automne. Et puis, il est bien plus agréable de manger de la corneille, prise à la ligne, de sa propre main, que le pain ou la graisse que ton prochain te jette par la fenêtre de sa maison... de cette maison que tu as toujours envie d'incendier, dès que tu as accepté l'aumône.

Il disait cela d'un air raisonnable; raisonnable et intéressant. Cette coutume de manger des corneilles était nouvelle pour moi, mais ne m'étonnait pas. Je savais qu'en hiver, à Odessa, les voleurs de grands chemins, mangent des souris et qu'à Rostoff on consomme des escargots. Qu'y avait-il là d'incroyable? Les Parisiens assiégés mangeaient, avec plaisir, n'importe quelle saleté, et il y a des gens qui sont pendant toute leur vie comme dans une ville assiégée.

— Et comment attrapez-vous les corneilles? demandai-je.

— Pas avec la bouche, bien sûr. On peut les tuer si l'on se sert d'un bâton ou d'une pierre; mais le plus sûr c'est de les pêcher à la ligne. On attache à l'extrémité d'une longue ficelle, un morceau de graisse, de viande ou une croûte de pain. La corneille l'attrape, l'avale... elle est prise.

Ensuite on lui tord le cou, on la plume, on la nettoie et, après l'avoir embrochée sur un bâton, on la fait griller sur le foyer.

— Il ferait bon être assis maintenant près du feu! soupirai-je.

L'air devenait de plus en plus glacé. Il semblait que le vent lui-même grelottait de froid; il frôlait les murs du bâtiment avec un gémissement maladif et tremblant. Parfois arrivait, avec lui, le hurlement des chiens, le cri des coqs, les sons d'une cloche tintant lugubrement comme un toscin à l'église du village. Les gouttes de pluie tombaient lourdement à travers le plancher de la grange, sur la terre mouillée.

— C'est ennuyeux de rester couché sans bavarder! dit mon compagnon de gîte.

— Il fait trop froid pour entamer une conversation, remarquai-je.

— Mettez-vous donc la langue sous l'aisselle, ça la réchauffera.

— Merci du conseil...

— Hé bien, partirons-nous ensemble? Nous avons le même chemin à faire!...

— Partons ensemble!

— Faisons connaissance, alors! Moi, par exemple, je me nomme Pavel Ignatieff Promtoff, de la noblesse...

Je me nommai aussi.

— Eh bien, voilà qui est en règle! Maintenant,

je vous demanderai une chose : comment êtes-vous tombé dans cette façon de vivre? Un petit faible pour l'eau-de-vie, hein?

— La vie m'ennuyait.

— C'est possible... Connaissez-vous l'institution qui s'appelle : « casier judiciaire » ?

— Je la connais.

— Votre nom y est-il imprimé?

A cette époque, je n'avais encore été imprimé nulle part; je le lui déclarai.

— Et moi non plus, je ne suis pas imprimé.

— Mais vous espérez l'être?

— Tout est dans la main de Dieu!

— Vous avez l'air d'un homme gai?

— Et pourquoi me faire du souci?

— Tout le monde ne dirait pas cela en se trouvant dans votre position, dis-je, car je doutais de la sincérité de ses paroles.

— Ma situation est humide et peu confortable, mais elle changera avec l'aurore. Le soleil se lèvera, car il se lève toujours, n'est-ce pas? Alors nous sortirons d'ici, et nous prendrons le thé, nous mangerons, nous nous réchaufferons... Est-ce donc si mal?

— C'est bien, acquiesçai-je.

— Là! vous voyez! Chaque chose mauvaise a ses bons côtés

— Et chaque chose bonne, ses mauvais.

— Amen! clama Promtoff, d'une voix de diacre.

Ma parole, je commençais à trouver du plaisir dans sa compagnie ! Je regrettais de ne pas pouvoir distinguer son visage, qui devait être très expressif, à en juger d'après la richesse des intonations de la voix. Nous causâmes longtemps de choses indifférentes, cachant derrière leur banalité un mutuel désir de nous connaître d'une façon plus intime; j'admirai l'habileté avec laquelle il m'obligeait à me confesser, tandis qu'il ne me disait rien de lui-même.

Pendant que nous conversions paisiblement, la pluie avait cessé et l'obscurité se fondait insensiblement; déjà c'était l'aube, une bande rosée brillait d'un doux éclat à l'orient. Avec l'aurore arrivait la fraîcheur du matin, agréable et réconfortante pour un homme vêtu d'habits chauds et secs.

— Ne trouverons-nous pas quelque chose ici, pour notre feu ?.... des copeaux secs? demanda Promtoff.

Nous nous mîmes à chercher, en rampant sur le sol, mais sans rien trouver.

Il se décida alors à arracher une planche mal fixée dont nous fîmes des copeaux.

Promtoff proposa ensuite de percer un trou dans le plancher de la grange, afin de se procurer des grains de seigle ; cuits dans de l'eau, ils constituent un bon aliment. Je protestai ; car au lieu des deux ou trois litres dont nous avions besoin,

ce moyen ferait couler du grenier plusieurs quintaux de seigle.

— Et qu'est-ce que cela peut bien nous faire ? demanda Promtoff.

— Il faut respecter la propriété d'autrui, d'après ce que j'ai entendu dire...

— Cela, mon petit père, c'est indispensable, quand on est soi-même propriétaire.

Je me tus, pensant à part moi que les idées de cet homme sur la question de la propriété devaient être fort élastiques, et que l'agrément d'être en relation avec lui pouvait ne pas être sans mélange.

Le soleil parut bientôt, joyeux et vif. Des lambeaux de ciel bleu se montraient entre des nuages déchirés qui glissaient vers le Nord, lents et fatigués. Partout scintillaient des gouttes d'eau. Promtoff et moi, nous glissâmes de dessous les planches pour nous rendre, en longeant un champ de blé fauché, vers un ruban d'arbres, vert et tortueux, assez éloigné de nous.

— Là-bas, il y a une rivière, dit Promtoff.

Je le regardai et je pensai qu'il devait avoir une quarantaine d'années.

La vie n'avait pas dû lui être facile. Les yeux sombres et profondément enfoncés étincelaient, pleins de calme et d'assurance, et lorsqu'il clignait un peu, son visage prenait une expression dure et rusée. Sa démarche ferme et mesurée, son havre-

sac de cuir habilement fixé sur le dos, toute sa personne parlait d'une vie errante; il y avait en lui du loup et du renard.

— Voici ce que nous allons faire, dit-il : au delà de la rivière, à six verstes environ, il y a le village de Mangelia; de là, nous irons directement à Novaia-Pragua. Aux environs de ce bourg vivent des stundistes, des baptistes et autres petits paysans rêveurs. Ils vous nourrissent très bien, si l'on sait inventer quelque chose qui flatte leurs vues particulières. Mais attention! ne cite pas un seul mot des Saintes Écritures. Rien ne leur est plus familier.

Nous choisîmes un emplacement non loin d'un groupe de peupliers noirs; ramassant des pierres — il y en avait beaucoup au bord d'une rivière dont la pluie avait rendu les eaux boueuses — nous en fîmes une sorte de foyer, et bientôt la flamme pétilla dans l'air frais du matin.

A deux verstes de nous, sur la hauteur, l'aurore faisait reluire les toits de chaume d'un village. Les murs des maisonnettes se détachaient en blanc sur les pyramides pointues des peupliers, dont le feuillage, teinté des couleurs de l'automne, resplendissait dans les rayons du soleil matinal. La fumée grise qui montait des cheminées, estompait ici et là ces nuances orangées et purpurines et faisait des taches d'ombre sur le ciel clair.

— Je veux me baigner, déclara Promtoff. C'est

indispensable après une pareille nuit blanche. Je vous conseille d'en faire autant. Et pendant que nous nous rafraîchirons, le thé va bouillir. Vous savez, il faut veiller à ce que votre corps soit toujours propre et dispos.

Tout en parlant, il se déshabillait. Il y avait de la race dans ce corps bien proportionné, aux muscles vigoureux et parfaitement développés. Et les guenilles sales qu'il venait de quitter me semblèrent encore plus dégoûtantes et plus abominables qu'elles ne m'avaient paru jusqu'alors. Transis et bleus de froid, après ce bain glacé, nous nous hâtâmes de remettre nos vêtements qui s'étaient chauffés près du foyer. Puis, nous nous assîmes auprès du feu pour prendre le thé.

Promtoff avait un gobelet de fer; il y versa du thé bouillant et me l'offrit d'abord. Mais le diable, qui est toujours prêt à se moquer des hommes, me pinça à l'une des fausses cordes du cœur, et je déclarai magnanimement :

— Merci! Buvez d'abord, j'attendrai!

J'avais dit ceci dans la ferme assurance que Promtoff voudrait absolument rivaliser de politesse et de générosité avec moi, et j'étais prêt à céder à ses instances courtoises pour me faire boire le premier. Mais il dit simplement :

— Bon...

Et il porta le gobelet à ses lèvres.

Je me détournai et me mis à regarder fixement

la steppe déserte, désirant convaincre Promtoff que je ne voyais pas l'expression sarcastique de ses yeux foncés. Il avalait son thé, mâchait son pain en faisant claquer ses lèvres avec bruit, tout cela avec une lenteur martyrisante. Je grelottais de tous mes membres, et j'étais prêt à me verser le thé brûlant de la théière dans le creux de la main.

— Hé ! Hé ! ricana Promtoff, ce n'est pas avantageux de faire des embarras.

— Hélas! soupirai-je.

— Très bien! Vous avez compris, maintenant! Pourquoi céder à un autre, ce qui t'est commode ou agréable? On a beau dire que tous les hommes sont frères, personne n'a essayé cependant de le prouver au moyen du système métrique.

— Vous ne voulez pas me faire croire que vous pensez ce que vous venez de dire?

— Et pourquoi dirais-je autre chose que ce que je viens de dire.

— Vous savez, l'homme aime à se montrer toujours un peu meilleur qu'il n'est.

— Je ne comprends pas comment j'ai pu vous inspirer une pareille confiance! dit ce loup en haussant les épaules... Est-ce parce que je vous ai donné du thé et du pain? Eh bien, je n'ai pas fait cela par sentiment fraternel, mais par curiosité. Je vois un homme qui n'est pas à sa place, et j'ai envie de savoir comment et pourquoi il a été poussé hors la vie...

— Et moi aussi j'ai ce désir... Dites-moi qui vous êtes? Ce que vous faites?

Il me regarda d'un air scrutateur, se tut et reprit :

— L'homme sait-il jamais exactement ce qu'il est?... Il faut lui demander pour qui il se prend...

— Dites-moi alors pour qui vous vous prenez.

— Je pense que je suis un homme pour lequel la vie est trop étroite. La vie est étroite, et moi — je suis large. Peut-être n'est-ce pas vrai. Mais il y a sur la terre une variété spéciale de gens qui descendent probablement du Juif errant. Leur particularité consiste en ce qu'ils sont incapables de trouver nulle part sur la terre un endroit où ils puissent se fixer. Une démangeaison inquiète, un désir de nouveauté habite en eux; les plus faibles d'entre eux ne peuvent jamais se choisir des pantalons qui soient selon leur goût, cela les rend toujours malheureux et mécontents; quant aux plus forts, rien ne les satisfait, ni l'argent, ni les femmes, ni les honneurs... On n'aime pas ces gens-là, dans le monde, ils sont audacieux et intraitables. La plupart des hommes sont comme des gros sous, de la monnaie courante, et il n'y a d'autre différence entre eux que l'année de la frappe. L'un est usé, l'autre plus neuf, mais ils ont la même valeur; la matière dont ils sont faits est pareille, ils se ressemblent jusque dans les plus petits détails. Mais moi! je ne suis pas

un gros sou... peut-être même... suis-je encore moins qu'un sou... Voilà tout.

Il disait tout cela avec un sourire sceptique et il me semblait qu'il ne prenait pas lui-même ses paroles au sérieux. Mais il excitait en moi une curiosité avide et je résolus de le suivre jusqu'à ce que j'eusse appris qui il était. Évidemment, c'était ce qu'on appelle un « homme intelligent ». Il y en a beaucoup de ce genre, parmi les vagabonds, mais ce sont des âmes mortes. Ils ont perdu tout respect d'eux-mêmes, toute conscience de leur état moral; ils vont s'enfonçant chaque jour un peu plus profondément dans la boue; ensuite, ils s'y dissolvent et diparaissent.

Mais il y avait chez Promtoff quelque chose de ferme, de stoïque. Il ne se plaignait pas de l'existence comme font les autres.

— Eh bien, quoi? allons! proposa-t-il.

— Allons!

Nous nous levâmes, réchauffés par le thé et le soleil, et nous suivîmes le cours de la rivière.

— Et comment vous procurez-vous de la nourriture? demandai-je à Promtoff. Vous travaillez?

— Travailler? Non, je n'aime pas cela...

— Mais, alors, comment?

— Ah... voilà... vous verrez.

Il se tut. Après quelques pas, il se mit à siffler entre ses dents une gaie chanson. Ses yeux scrutaient la steppe d'un regard vigilant et assuré et il

marchait à grandes enjambées fermes, comme un homme qui va droit à son but.

Je l'examinai, et le désir de savoir à qui j'avais affaire brûla encore plus fort en moi.

La steppe, déserte et calme, nous entourait ; au-dessus de nous le soleil caressant du midi resplendissait, nous aspirions à pleines bouffées l'air pur et réconfortant et nous allions vers le lointain, là, où les lambeaux de nuages s'amassaient en un chaos magnifique de formes et de couleurs.

Lorsque nous arrivâmes dans la grande rue du village, un petit chien se jeta dans nos jambes et se mit à tourner autour de nous en aboyant bruyamment. Dès que nous le regardions, il faisait un bond de côté, comme une balle, en piaillant de peur, puis il se jetait de nouveau contre nous, en aboyant plus fort. Quelques congénères apparurent à leur tour, mais sans montrer le même zèle; ils aboyèrent une ou deux fois, puis se cachèrent ensuite, je ne sais où. Leur indifférence semblait exciter encore plus le petit chien roux.

— Voyez-vous quelle mauvaise nature? dit Promtoff, en désignant de la tête le zélé animal. Il ment. Il sait fort bien qu'il n'y a pas lieu d'aboyer ; de plus il n'est pas méchant; il est poltron ; mais il désire gagner les faveurs de son maître. C'est là un trait purement humain... et c'est indubitablement l'homme qui le lui a communiqué. Les

gens gâtent les bêtes. Le temps viendra bientôt où les bêtes seront aussi lâches et hyprocrites que vous et moi...

— Je vous remercie ! dis-je

— Il n'y a pas de quoi ! C'est le moment d'entrer en scène...

Sa physionomie mobile revêtit une expression lugubre, son regard devint stupide, son dos se voûta, il se fit aussi petit que possible et ses guenilles se hérissèrent sur lui, comme des nageoires.

— Il faut s'adresser au prochain et lui demander du pain, dit-il pour m'expliquer sa transformation ; et il se mit à inspecter les fenêtres des chaumières.

Sous la croisée de l'une d'elles se tenait une femme qui nourrissait son enfant.

Promtoff la salua et lui dit d'un air de prière :

— Bonne femme ! donnez du pain à des pèlerins !

— Je n'en ai pas, répondit la femme, en nous lançant un regard méfiant.

— Que ta poitrine se dessèche ! fille de chien ! lui souhaita durement mon compagnon.

La femme poussa des cris comme si elle eût été mordue, et se jeta sur nous :

— Ah ! vous...

Promtoff, sans bouger de sa place, la regardait fixement de ses yeux noirs où il y avait une ex-

pression sauvage de mauvais augure. La femme pâlit, frissonna, entra vivement dans la chaumière en marmottant quelque chose.

— Allons! proposai-je à Promtoff...

— Attendons d'abord qu'elle nous apporte du pain.

— Elle va nous envoyer son mari avec sa fourche...

— Vous n'y comprenez rien, dit ce loup avec un sourire sceptique.

Il avait raison; la femme apparut de nouveau tenant dans ses mains la moitié d'un pain rond et un énorme morceau de graisse. Elle salua profondément Promtoff et lui dit d'une voix suppliante :

— Je vous en prie, prenez, homme de Dieu, ne vous fâchez pas!

— Que Dieu te préserve du mauvais œil, des sorciers et de la fièvre intermittente! lui souhaita Promtoff d'un ton suggestif.

Et nous partîmes...

— Écoutez! dis-je, lorsque nous fûmes déjà loin de la chaumière... Quelle manière étrange... pour ne pas dire plus... vous avez de demander!

— C'est la meilleure ; si on sait bien viser une femme des yeux, elle vous prend pour un sorcier, elle s'effraie, et vous donnera non seulement du pain, mais tout le manger qu'elle a préparé pour son mari. Pourquoi mendier et m'abaisser devant

elle, alors que je puis commander? J'ai toujours pensé qu'il valait mieux arracher que solliciter... mais, évidemment, s'il n'y a pas moyen d'arracher, il faut bien mendier.

— Et il ne vous est pas arrivé qu'au lieu de pain on vous donnât...

— Un coup de poing? Non. On n'aurait pas osé. Moi, petit père, j'ai un papier magique... il me suffit de le montrer au paysan... pour qu'il soit mon esclave... Voulez-vous que je vous le fasse voir?

Je tenais entre les mains ce papier chiffonné et sale : c'était un permis de passage, « pour aller d'Astracan à Nicolaïeff, donné à Pavel Ignatieff Promtoff, expulsé par voie administrative de Pétersbourg ». Sur le papier se trouvaient le sceau de la direction de police d'Astracan et les signatures correspondantes ; tout était en ordre.

— Je ne comprends pas ! dis-je, en retournant ce document à son propriétaire. Par quelles circonstances venez-vous d'Astrakan, puisque vous êtes renvoyé de Pétersbourg?

Il se mit à rire et toute sa personne exprima la conscience de sa supériorité sur moi.

— Mais c'est bien simple ! Pensez donc, on me renvoie de Pétersbourg, et en me renvoyant, on me laisse libre de choisir, à part quelques exceptions, un lieu de séjour. Je désigne la ville de Koursk, par exemple. J'arrive à Koursk et je

vais à la police: « J'ai l'honneur de me présenter, etc., etc. »... La police de Koursk ne peut pas me recevoir aimablement, elle a des soucis... plus qu'elle n'en veut. Elle suppose qu'elle a devant elle un filou et un filou adroit, puisqu'on n'avait pu se débarrasser de lui ni par la force, ni en vertu d'un article de loi, mais qu'on avait été obligé de recourir à des moyens administratifs pour l'expulser de Pétersbourg. Et elle est toujours heureuse, la police, de m'expédier quelque part, quand ce serait au fond d'un précipice. En voyant son embarras, je viens à son aide, par humanité pure. Je dis : « Comme c'est moi qui ai décidé le lieu de mon séjour, ne désireriez-vous pas que je fasse un nouveau choix? » Ils sont ravis de se défaire de moi. Je leur dis que je suis prêt à quitter le district où ils veillent à l'inviolabilité des personnes et de la propriété, mais qu'il faut me donner un viatique pour ma complaisance. Ils offrent cinq roubles, dix roubles, plus ou moins, cela dépend de l'humeur et du caractère... mais ils donnent toujours avec plaisir. Il vaut mieux perdre cinq roubles que d'acquérir en ma personne un élément de trouble superflu, n'est-ce pas?

— Peut-être! dis-je.

— Mais non, certainement! Et ils me munissent d'un papier, qui ne ressemble pas du tout à un passeport. C'est dans la différence entre ce papier et un passeport que consiste ma force magique.

Sur ce document, il y a : « renvoyé ad-mi-nis-tra-ti-ve-ment de Pé-ters-bourg. » Je le montre au staroste [1], qui, d'habitude, est bête comme une bûche, et il n'y comprend absolument rien. Il en a peur, il y voit des cachets. Je lui dis : « En vertu de ce papier, tu dois me procurer un refuge pour la nuit. » Il me le procure. « Tu dois me nourrir. » Il me nourrit. Il ne peut pas faire autrement, parce qu'il est écrit sur le papier « de Pétersbourg, administrativement ». Le diable sait ce que cet « administrativement » veut dire? Peut-être que cela signifie « envoyé secrètement » pour se renseigner sur les différentes industries villageoises, la fabrication de la fausse monnaie, la distillation clandestine, la vente de boissons interdites? Ou encore sur la façon plus ou moins zélée dont on fréquente l'église orthodoxe? Ou peut-être sur quelque chose qui concerne la terre? Qui comprendra ce que signifie cet « administrativement de Pétersbourg? » Peut-être suis-je quelqu'un de déguisé? Le paysan est bête... qu'est-ce qu'il comprend?

— Oui, il ne comprend pas grand'chose, remarquai-je.

— Et c'est très heureux! déclara Promtoff d'un ton vif et convaincu. C'est justement comme cela qu'il doit être, et c'est ainsi seulement, qu'il est

1. Staroste : chef d'une communauté.

aussi indispensable à tous que l'air. Car, le moujik, qu'est-ce que c'est?

Le moujik, c'est pour les hommes une substance alimentaire, c'est-à-dire un animal comestible. Par exemple, moi! Mon existence sur la terre serait-elle possible sans le moujik? Le soleil, l'air, l'eau et le moujik sont indispensables à l'existence de l'homme.

— Et la terre?

— Si le moujik existe, la terre sera aussi! Il suffit de lui commander: « hé! toi, crée de la terre! » Et la terre sera. Il ne peut pas désobéir...

Il aimait à discourir, ce joyeux aigrefin! Nous avions quitté le village depuis longtemps, et passé devant bien des fermes, et de nouveau surgissait devant nous un hameau enfoui dans le feuillage rouillé de l'automne. Promtoff bavardait — joyeux comme un serin — et je l'écoutais en pensant au moujik et à la nouvelle forme de parasite qui rongeait sa prospérité imaginaire de paysan.

Quand donnera-t-on au moujik quelque chose de bon, pour compenser tout le mal qu'on lui a fait si généreusement? Voici, à mes côtés chemine un produit de la vie citadine, un vagabond cynique et intelligent qui vit aux dépens de ce moujik; un loup, convaincu, sûr de sa force bestiale.

— Écoutez! dis-je, en me souvenant tout à

coup de cette circonstance. Nous nous sommes rencontrés dans des conditions qui m'obligent à douter fortement de l'effet de votre papier... comment expliquez-vous cela?

— Hé, hé, sourit Promtoff. C'est très simple... j'avais déjà passé par cet endroit... et vous savez... il n'est pas toujours agréable de se rappeler au souvenir des gens...

Sa franchise me plut. La franchise est toujours une bonne qualité, et il est très regrettable qu'elle ne se rencontre que rarement parmi les gens rangés. Et je prêtais une oreille attentive au bavardage désinvolte de mon compagnon, en essayant de déterminer s'il était vraiment tel qu'il se peignait...

— Voici un village devant nous... désirez-vous que je vous montre la puissance de mon papier? proposa Promtoff.

Je renonçai à cette expérience, et lui demandai de me raconter plutôt pourquoi on le lui avait conféré.

— Oh! cela, vous savez, c'est une lon-on-gue histoire! dit-il en agitant la main. Mais je vous la raconterai une fois ou l'autre. En attendant, reposons-nous et mangeons. Nous sommes suffisamment pourvus de vivres, par conséquent, nous n'avons pas besoin d'aller au village déranger notre prochain.

Un peu à l'écart du chemin, nous nous assîmes

à terre et nous nous mîmes à manger. Puis, rendus paresseux par les chauds rayons du soleil et le souffle léger du vent de la steppe, nous nous étendîmes pour dormir. A notre réveil, le soleil, énorme et pourpre, était déjà à l'horizon, et les ombres du crépuscule méridional s'allongeaient sur la plaine.

— Voilà, vous voyez, déclara Promtoff, il est agréable au sort que nous passions la nuit dans ce petit hameau.

— Allons-y pendant qu'il fait jour... proposai-je.

— N'ayez pas peur ! nous passerons cette nuit-ci sous un toit.

Il avait raison ; à la première chaumière où nous heurtâmes en demandant un gîte, on nous fit entrer hospitalièrement.

Le propriétaire de la chaumière, une sorte de géant très doux, arrivait des champs où il avait labouré ; sa femme préparait le souper. Quatre petits enfants sales entassés dans un coin de la chaumière nous jetaient des regards curieux et craintifs. La robuste femme allait et venait, silencieuse et vive, de la cuisine à l'entrée de la maison, d'où elle rapportait tantôt du pain, tantôt du lait. L'homme, assis en face de nous sur un banc, se frottait les mains avec une expression concentrée, et nous jetait des regards interrogateurs. Il nous posa bientôt la question habituelle :

— Où allez-vous ?

— Nous allons, bonhomme, « d'une mer à l'autre, jusqu'à la ville de Kieff », répondit vivement Promtoff, citant les paroles d'une antique berceuse.

— Qu'est-ce qu'il y a donc à Kieff? demanda l'homme après avoir réfléchi.

— Et les saintes reliques?

L'homme regarda Promtoff et cracha, sans rien dire.

Après une pause, il reprit :

— Et d'où venez-vous?

— Moi, de Pétersbourg, et lui, de Moscou répondit Promtoff.

— D'où? demanda le khokol en levant les sourcils[1] ? Et qu'est-ce que c'est que Pétersbourg? les gens disent que c'est construit sur la mer, et qu'elle l'inondera un jour...

La porte s'ouvrit et deux khokols apparurent.

— Nous sommes venus chez toi, Mikhael déclara l'un deux.

— Que voulez-vous de moi?

— Nous avons une affaire... Qu'est-ce que c'est que ces gens?

— Ceux-ci? demanda le propriétaire en nous désignant de la tête.

— Eh, oui!

L'homme se tut, réfléchit, et, se détournant lentement, déclara :

1. Khokol : sobriquet donné aux petits Russiens.

— Est-ce que je sais ?

Peut-être êtes-vous des pèlerins ? nous demanda-t-on.

— Oui, répondit Promtoff.

Et un long silence suivit, pendant lequel les trois khokols nous regardèrent avec obstination, méfiance et curiosité... Enfin tous se mirent à table et commencèrent à manger avec appétit.

— Et peut-être que l'un de vous sait lire et écrire? demanda un des khokols, s'adressant à Promtoff.

— Tous deux, répondit-il laconiquement.

— Alors vous savez peut-être ce qu'il faudrait faire à un homme, qui a des démangeaisons et des douleurs si fortes dans l'épine dorsale, qu'il ne peut pas dormir pendant la nuit?

— Nous le savons! déclara Promtoff.

— Et quoi?

Promtoff mâcha longtemps son pain, essuya ensuite ses mains à ses guenilles, puis regarda le plafond d'un air pensif, et, enfin, il déclara d'une voix décidée et même dure :

— Il faut arracher des orties, ordonner à la femme du malade de lui en frotter l'épine dorsale, et puis ensuite enduire le dos avec de l'huile de chènevis salée... c'est tout !..

— Qu'est-ce que cela fera? demanda le khokol.

— Cela ne fera rien du tout! dit Promtoff en haussant les épaules.

— Rien?

— Rien du tout!

— Ah! mais cela soulage!

— Cela soulage.

— J'essaierai... merci.

— Bonne santé! souhaita Promtoff avec un sérieux parfait.

Un long silence suivit; on n'entendait que le bruit des mâchoires et les enfants qui chuchotaient entre eux,

— Écoutez, vous, commença le propriétaire de la chaumière, puisque c'est ainsi... ne pourriez-vous pas... me dire, peut-être avez-vous saisi avec le bout de votre oreille, à Pétersbourg ou à Moscou... cela à propos de la Sibérie... si l'on peut y émigrer... oui, ou non?... Un des vôtres — a-t-il menti ou bien dit-il vrai, le diable le sait — prétendait que c'était tout à fait impossible.

— Impossible! affirma hardiment Promtoff.

Les khokols s'entre-regardèrent, et le propriétaire murmura dans sa moustache :

— Que les crapauds leur entrent dans le ventre!

— On ne peut pas! déclara de nouveau Promtoff, et tout à coup son visage devint comme inspiré. Et, si on ne peut pas, c'est qu'il est inutile d'aller en Sibérie, puisqu'il y a partout de la terre autant qu'on en veut.

— Oui, c'est vrai, il y a partout assez de terre pour

les défunts... mais il en manque pour les vivants, déclara tristement un des khokols.

— On a décidé, à Pétersbourg, continua solennellement Promtoff, qu'on donnerait toute la terre, celle des paysans et celle des propriétaires, à la couronne.

Les khokols, les yeux écarquillés, lui lancèrent des regards sauvages; ils se taisaient. Promtoff les considéra d'un air sévère et poursuivit :

— On la donnera à la couronne, comme je vous l'ai dit; et savez-vous pourquoi on le fera ?...

Le silence prenait un caractère tendu, et les pauvres khokols semblaient, à chaque minute, sur le point d'éclater d'étonnement et du désir d'en savoir plus long.

Je les regardais et retenais à grand'peine l'irritation que me causait Promtoff en se moquant ainsi de ces pauvres gens. Mais dévoiler ses mensonges impudents, c'était l'exposer à être roué de coups. Et je me taisais, écrasé par ce stupide dilemme.

— Parlez donc, bonhomme! demanda doucement et timidement un des khokols, suffoquant presque.

— On la donnera à la couronne, afin de partager régulièrement la terre entre tous les paysans. Il a été reconnu, là-bas, — Promtoff indiqua vaguement une direction, — que le vrai maître de la terre est le paysan, et voilà, l'ordre a été donné

de ne pas laisser partir les gens en Sibérie, mais d'attendre le partage.

L'un des khokols laissa échapper un morceau de pain qu'il tenait à la main.

Tous, ils regardaient les lèvres de Promtoff avec des yeux avides et se taisaient, stupéfaits de cette merveilleuse nouvelle. Après quelques minutes, quatre exclamations retentirent simultanément :

— Sainte Vierge! soupira hystériquement la femme.

— Et peut-être que vous mentez?

— Qu'est-ce que vous dites donc là, braves gens!

— En voilà, une histoire stupéfiante! s'exclama d'un ton convaincu celui des khokols qui avait mal à l'épine dorsale.

— C'est seulement un bruit, dis-je, peut-être que tout cela n'est qu'un racontar.

Promtoff me regarda avec un étonnement sincère et dit chaleureusement :

— Comment, un bruit? Comment, un racontar?

Et de ses lèvres, le mensonge le plus effronté tomba comme une mélodie, comme une musique très douce pour tous les auditeurs, excepté pour moi! Il savait inventer des choses divertissantes! Les khokols, qui désiraient le croire, avaient l'air prêts à lui sauter dans la bouche, tellement leur curiosité était grande; mais il m'était dur d'écouter ces mensonges inspirés, qui pouvaient, par la

suite, amener un grand malheur sur la tête de ces gens débonnaires.

Je sortis de la chaumière et m'étendis sur le sol, dans la cour, songeant au moyen de dévoiler le jeu perfide de mon compagnon. Sa voix tinta longtemps dans mes oreilles, puis je m'endormis...

Je fus réveillé à l'aurore par Promtoff :

— Levez-vous, partons! dit-il.

A côté de lui se tenait le propriétaire de la chaumière, tout ensommeillé, et la besace de Promtoff était gonflée en tous sens. Nous prîmes congé de l'hôte et partîmes. Promtoff était gai, il chantait, sifflait et me regardait ironiquement de côté. Je pensais au discours que je voulais lui adresser, et me taisais, marchant à grands pas à sa droite.

— Eh bien, pourquoi ne me faites-vous pas de reproches? demanda-t-il tout à coup.

— Vous reconnaissez donc que vous les méritez? dis-je sèchement.

— Évidemment... Je vous comprends et je sais que vous allez me sermonner?... Je vous dirai comment vous vous y prendrez. Voulez-vous ?... Mais laissez cela, ça vaut mieux. Qu'y a-t-il de mal à ce que les paysans rêvent un peu? Ils n'en deviendront pas plus intelligents. Et moi j'y gagne. Regardez, ils ont rempli ma besace à la faire sauter.

— Oui, mais vous pouvez être cause qu'ils reçoivent une bastonnade!

— Ce n'est pas probable... Et si même c'était le cas! Qu'est-ce que le dos d'autrui peut me faire? Je prie Dieu de me conserver le mien en son entier. Évidemment, ce n'est pas moral, mais, je le répète, qu'est-ce que cela me fait, que ce soit moral ou non? Vous en convenez, cela ne me regarde pas!

« Que faire? pensais-je... le loup a raison. »

— Supposons qu'ils aient à souffrir à cause de moi, malgré tout le ciel restera bleu, et la mer salée...

— Mais est-il possible que vous n'en ayez pas pitié?

— Personne ne me plaint... Je roule dans les champs et tous ceux vers qui le vent me jette, me repoussent du pied...

Il était sérieux; une rage concentrée contractait ses traits, un désir de vengeance étincelait dans ses yeux.

— J'agis toujours ainsi et parfois plus mal encore. Dans le gouvernement de Saratoff, j'ai recommandé à un paysan qui souffrait du ventre, de boire une infusion d'huile d'olive et de blattes... parce qu'il était avare. Combien ai-je fait de choses méchantes et risibles pendant tous mes voyages? Combien de malsaines rêveries et de superstitions imbéciles ai-je introduites dans les conceptions

morales du paysan? Et en général, je ne me gène pas... Pourquoi ? En vertu de quelles lois, je vous le demande? Il n'y a pas d'autres lois que celles qui sont en moi! Ceci est mon opinion et Jean Bouche d'Or la confirme quelque part, je ne ne rappelle plus où.

— Tout de même, ce dont vous vous vantez...

— Est mal, évidemment à votre point de vue... Mais, voyez-vous, je ne suis pas amateur de points de vue décents, et je suppose que si l'on me frappe avec une verge, je dois répondre, non pas par de bonnes paroles, mais avec un gourdin.

En l'écoutant, je pensais qu'il serait sage de ma part de me rappeler le premier psaume du roi David et de quitter la voie de ce pécheur. Mais j'avais envie de connaître son histoire.

Je passai encore trois jours avec lui, et pendant ces trois jours, je pus me convaincre de beaucoup de choses que je soupçonnais déjà. C'est ainsi que je vis clairement de quelle manière Promtoff se trouvait en possession de différentes vieilleries inutiles, telles que chandelier de cuivre, moulin à café, morceaux de dentelles, colliers. Je compris que j'exposais ma peau et qu'il pouvait même m'échoir en partage de tomber aussi bas que cela arrive en général aux collectionneurs du genre de Promtoff. Il fallait me séparer de lui... Mais son histoire!...

Et voilà qu'un jour, alors qu'un vent féroce nous faisait trébucher et que nous nous étions

réfugiés dans une meule de paille afin de nous préserver du froid, Promtoff me fit le récit de sa vie...

*
* *

« — Eh bien... je vais vous raconter... Faites-en bon usage et que ce récit vous instruise... Je commence par mon papa. Mon papa était un homme sévère et pieux. Jouissant d'une pension entière depuis la soixantaine, il s'était transporté dans une petite ville de province où il avait acheté une maison. Et ma mère était une femme au cœur excellent, mais d'un sang ardent... ce qui fait que mon dit papa n'est peut-être pas mon père. Il n'avait aucune affection pour moi ; pour chaque peccadille il me faisait mettre à genoux dans un coin et me fouettait avec une courroie. Ma mère m'aimait et je m'accordais bien avec elle. A chaque petit billet qu'elle envoyait, par mon intermédiaire, à l'ami de son cœur — et elle avait toujours des amis de cœur — je recevais la rétribution qui m'était due et encore quelque chose pour ma discrétion. Selon le désir de papa j'entrai au gymnase. J'en fus bientôt exclu, parce que j'avais fait une confusion entre les professeurs ; j'aurais dû prendre les leçons avec le maître et je les prenais avec la femme de chambre de l'inspecteur. L'inspecteur en fut offensé et me chassa. J'arrivai chez mon père et je lui racontai que, par suite d'un malentendu

entre l'inspecteur et moi, j'étais exclu du temple de la science. Mais ledit inspecteur avait déjà écrit à mon père pour lui exposer toute l'affaire : seulement, il ne mentionnait vraisemblablement pas qu'il m'avait trouvé sur les lieux du délit, c'est-à-dire chez la fille, où lui-même était arrivé pendant la nuit en robe de chambre et qu'en entrant il avait murmuré d'une voix douce : « Ma colombe !... » Cela d'ailleurs c'était son affaire.

En me voyant, mon père commença à m'injurier avec des mots peu convenables, et maman aussi : on me gronda et on décida de m'expédier à Pskoff, où mon père avait un frère. Là, je constatai que mon oncle était féroce et bête, mais que les cousines étaient gentilles; par conséquent, il y avait moyen d'y vivre. Mais il arriva que là non plus, je n'étais pas à ma place ; au bout de trois mois, l'oncle me renvoya, m'accusant de me livrer à la débauche et d'avoir une mauvaise influence sur ses filles. On m'invectiva et on m'expédia cette fois à la campagne dans le gouvernement de Riazan, chez une tante. Celle-ci était une femme gaie et charmante; il y avait toujours une foule de jeunes gens chez elle. Mais à cette époque, tous étaient atteints de la stupide manie de lire des livres défendus. Je fis de même. La police eut vent que je possédais des livres prohibés et que je les prêtais aux autres.

On m'arrêta, on me fit un procès, et je fus mis en prison. J'y restai près de quatre mois. Ma mère m'informa par écrit que je l'avais tuée, et mon père me communiqua que je le couvrais de honte... mes parents étaient très ennuyeux.

Savez-vous, s'il était permis à l'homme de choisir ses parents, ce serait bien plus commode que le procédé actuel, n'est-ce pas? Eh bien, on me laissa sortir de la prison et je partis pour Nijni-Novgorod où j'avais une sœur mariée; ma sœur se trouva chargée de famille, elle était mère de nombreux enfants, ce qui la rendait furieuse. Que devenir? La foire me sauva, je me fis choriste. J'avais une jolie voix, un extérieur agréable, on me « nomma » soliste. Je chantais... Vous pensez qu'alors je m'adonnais à l'ivrognerie, comme c'est l'usage pour les « artistes » dans mon genre? Vous vous trompez. Je ne bois presque jamais d'eau-de-vie, et maintenant encore, sauf de rares exceptions, je n'en use que comme réconfortant. Je n'ai jamais été ivrogne... du reste, je ne m'enivrais que s'il y avait de bons vins... du champagne, par exemple. Donnez-moi du marsala en abondance, je me griserai sûrement, car je l'aime autant que les femmes. J'aime la femme jusqu'à la folie... et peut-être que je la hais... je ressens toujours le désir invincible de lui faire une vilenie quelconque, une de celles

vous savez, qui ne me cause ni mal, ni dégradation réelle, mais dont le souvenir reste toute la vie. Oui... Pourquoi je suis si méchant pour les femmes? Je n'en sais rien et je ne puis pas me l'expliquer... Elles ont toujours été bienveillantes envers moi, car j'étais beau et hardi... Mais comme elles sont menteuses, méchantes et fausses au fond de leur cœur... J'aime les faire pleurer; on regarde, on écoute et on pense : Ah! Ah! c'est très bien, cette femme souffre parce que tôt ou tard elle te fera souffrir, toi aussi.

Donc voilà, je chantais et cela marchait assez bien, je menais joyeuse vie... Arrive un jour chez moi un homme au menton bleu qui me demande : « Vous n'avez pas envie de monter sur les planches? » J'avais joué dans des comédies, à la maison. « Voulez-vous prendre des rôles de vaudeville, à raison de vingt-cinq roubles par mois? » « Je veux bien. » Alors, nous partîmes pour Perm. Je devins acteur et chanteur. Mon extérieur de jeune homme brun et passionné et mon passé de criminel politique, faisaient que toutes les dames raffolaient de moi. On me donna les rôles de second amoureux. On me dit : « Essayez les héros. » Je débutai dans le Max, des « feux follets », et réussis; je le sentis moi-même. Je jouai là pendant toute une saison. On organisa pour l'été une joyeuse tournée à Viatka, à Oufa et dans la ville d'Elabourg même. Puis nous retournâmes à Perm, pour passer l'hiver.

Et pendant cet hiver-là, je commençai à ressentir de la haine et du dégoût pour les gens. Vous savez, j'arrivais sur la scène, et lorsque des centaines d'imbéciles et de fripons me transperçaient de leurs regards, un frisson de poltronnerie et de servilité me courait sous la peau et me démangeait comme si je me fusse assis sur une fourmilière. Ils me regardaient comme leur jouet, comme un objet qu'ils avaient acheté pour s'en servir un soir. Ils sont libres de vous juger et de vous encourager. Et ils vous suivent des yeux pour voir si vous montrez suffisamment de zèle à faire des grimaces devant eux. Et s'ils vous trouvent assez d'ardeur, ils braient comme des ânes attachés, ils braient et vous les écoutez, et vous vous sentez heureux de leurs louanges... Vous oubliez un moment que vous êtes leur propriété... mais après, vous vous en souvenez et vous vous donneriez volontiers des gifles pour avoir pris plaisir à leurs applaudissements...

Ce public me répugnait tant, que j'en avais comme des convulsions, et j'avais souvent envie, quand j'étais en scène, de lui cracher au visage et de l'insulter avec les mots les plus vils. Parfois, je sentais que ses yeux me piquaient le corps comme des aiguilles, et, qu'avec l'assurance d'un propriétaire, ce public comptait sur moi pour le chatouiller agréablement... J'avais le sentiment de ce qu'il attendait de moi et je pensais qu'il

ferait bon d'avoir dans la main un couteau assez long pour pouvoir couper d'un seul coup les nez de tous les spectateurs du premier rang... Que le diable les emporte tous !...

Mais je crois que je tombe dans le lyrisme... Donc, je jouais, je haïssais le public et voulais m'enfuir loin de lui. Je fus aidé en cela par la femme de monsieur le procureur de la cour. Elle ne me plut pas, et cela ne lui plut pas. Elle fit agir son époux... on m'expulsa de la ville, et je me trouvai à Saransk.

Un coup de vent m'avait balayé des bords de la Kama, comme un grain de poussière. Ah ! tout est semblable à un rêve dans cette maudite vie.

J'arrivai donc dans la ville de Saransk, et j'avais avec moi la femme d'un jeune Permien de la classe marchande. C'était une personne décidée qui aimait beaucoup mon art. Donc nous vivions là ensemble. Nous n'avions pas d'argent, et pas de relations. Je trouvais le temps long, elle aussi. Par ennui, elle en vint à me dire que je ne l'aimais pas. D'abord je supportai ses reproches, puis je finis par en avoir assez. Je lui dis : « Eh bien, va-t'en à tous les diables. » Ah ! c'est ainsi ? dit-elle. Alors elle prit un revolver, le braqua sur moi... et m'envoya une balle juste dans l'épaule gauche ; si elle avait visé un peu plus bas, je serais depuis longtemps déjà en paradis. Je tombai naturellement. Elle s'épouvanta, et, d'effroi,

sauta dans un puits, où elle fut si mouillée qu'elle en mourut.

On me fit entrer à l'hôpital. Naturellement des dames accoururent; il n'y a pas besoin de les nourrir de pain; pourvu qu'elles puissent tourner autour d'une affaire d'amour, cela leur suffit. Elles tournèrent donc autour de moi, tant que je ne fus pas guéri, puis, lorsque je me levai, elles me firent nommer « secrétaire de police ». Eh quoi! il est plus commode d'être attaché à la police que d'être sous sa surveillance. Et je vécus là un mois, deux, trois même...

Ce fut à cette époque que j'éprouvais, pour la première fois de ma vie, une attaque de cet ennui lourd qui déprime l'âme. C'est la maladie la plus horrible entre toutes celles qui abattent l'homme. Tout, alentour, cesse d'être intéressant, et on a envie de quelque chose de nouveau. On se jette à droite, à gauche; on cherche, on cherche, on croit trouver et on voit bientôt que ce n'est pas du tout ce qu'on désirait... On se sent l'esclave de quelque chose de sombre, on a l'impression d'être garrotté intérieurement, on est incapable de vivre en paix avec soi-même... et cette paix est plus indispensable que tout le reste pour l'homme! Vilain état! C'est lui qui me conduisit au mariage. Pour un homme de mon caractère, un tel acte n'est possible que sous l'empire de l'ennui ou de l'ivresse.

Ma femme était la fille d'un pope : elle vivait seule avec sa mère ; le père étant mort, elle jouissait d'une liberté complète. Elle avait une petite maison, on peut dire même une grande maison, et aussi de l'argent. C'était une jeune fille jolie, intelligente, de caractère gai ; mais elle aimait beaucoup à lire, ce qui avait un mauvais effet sur moi et sur elle. Constamment elle puisait dans ses lectures différentes règles de conduite ; elle en attrapait une au hasard et me l'apportait aussitôt. Et moi, dès mes premières années, je n'ai jamais pu supporter qu'on me fasse de la morale ! D'abord je me moquai de ma femme, puis j'eus des nausées en l'entendant pérorer... Je la voyais se pavaner, parée des différentes théories qu'elle trouvait dans les livres, et ce que la femme tire des livres lui sied comme l'habit du maître sur les épaules du laquais. Nous commençâmes à nous quereller... C'est à ce moment que je fis la connaissance d'un pope. Il y avait là un certain pope débauché, guitariste et chanteur, qui dansait admirablement bien nos danses nationales et était passé maître en l'art de boire. Je le considérais comme l'homme le meilleur des environs, car c'était un gai compagnon ; ma femme se mit à m'injurier à cause de lui et voulait toujours m'entraîner dans son cercle à elle, composé d'érudits et de pharisiens. Tous les soirs arrivaient dans sa maison des gens sérieux, la « crème de la ville »

comme elle les appelait... pour moi, ils avaient le sérieux de gens qu'on aurait étranglés. Moi-même j'aimais à lire, à cette époque ; mais jamais ce que j'ai lu ne m'a dérangé dans ma façon de vivre, et je ne comprends pas pourquoi il devrait en être ainsi.

Ma femme, et les autres avec elle, dès qu'ils lisaient un livre quelconque, tombaient dans un tel émoi qu'on aurait dit qu'ils avaient cent échardes les piquant sous la peau. Moi, voici ma façon de penser : « Un livre ? Bien ! Il est intéressant ? Encore mieux. Mais chaque livre a été écrit par un homme, qui ne peut pas sauter plus haut que sa tête... Tous les livres sont composés dans le même but : tous veulent démontrer que ce qui est bien est bien, et que ce qui est mal, est mal. Et le profit sera le même, qu'on en lise cent, ou qu'on en lise mille. » Ma femme avalait ces livres par dizaines ; aussi je commençais à lui dire ouvertement que je serais beaucoup plus heureux si j'avais épousé le pope. C'est le pope seul qui m'a sauvé de l'ennui ; sans lui, j'aurais abandonné ma femme. Souvent, dès que les pharisiens arrivaient chez elle, j'allais le trouver. C'est ainsi que je vécus pendant une année et demie. Grâce à l'ennui qui me rongeait, je me mis à officier à l'église avec le pope. Tantôt je lisais les « Actes des Apôtres », tantôt je chantais, debout dans le chœur.

J'ai supporté bien des choses à cette époque, et

il me sera beaucoup pardonné au Jugement dernier, à cause de cette patience. Mais voilà qu'arriva chez mon pope, sa nièce, qu'il avait appelée parce qu'il était veuf et que les porcs l'avaient mangé... c'est-à-dire, qu'ils ne l'avaient pas tout à fait dévoré, mais ils avaient gâté son extérieur.

Je vais vous expliquer comment cela était arrivé : un jour qu'il était gris, il était tombé dans la cour, et s'y était endormi, et les porcs qui se trouvaient là lui avaient entamé l'oreille, la joue et le cou. C'est un fait bien connu, que les porcs mangent n'importe quelle saleté. Le pope tomba malade de cet accident et fit venir sa nièce, afin qu'elle le soignât; je fis aussitôt la cour à cette jeune fille. Nous nous mîmes à l'œuvre avec beaucoup de zèle, elle et moi, et nous eûmes un vrai succès. Ma femme ayant appris de quelle œuvre il était question, m'injuria, naturellement. Que devais-je faire ? Je commençai aussi à gronder. Elle me dit alors : « Sors de ma maison. » Je réfléchis longtemps, et enfin je m'en allai tranquillement; je m'éloignai même de la ville. C'est ainsi que j'ai brisé les liens de cette union; si ma dite épouse vit encore, elle doit certainement penser que je lui ai fait le plaisir de quitter ce monde. Je n'ai jamais éprouvé le moindre désir de la revoir... Je présume qu'elle a pris son parti de cet abandon. Qu'elle vive en paix! Car elle m'a bien ennuyé en son temps...

Libre de nouveau, j'allai à Pensa. Je m'adresse

à la police, pas de place pour moi; je demande à droite, à gauche, rien nulle part! De guerre lasse, je m'engageai comme chantre dans une église. Mais j'y retrouvai ce public stupide, et de nouveau j'éprouvai pour lui ce dégoût qui m'avait fait quitter mon ancienne profession. Le gain était misérable, la position manquait d'indépendance. Une marchande me tira de cette mauvaise passe. C'était une grosse femme pieuse, dont la vie était très triste. Et elle se prit d'affection pour moi, à cause de mes connaissances en matière religieuse. Je commençai alors à aller la voir chez elle, et j'y trouvai une table abondante. Son mari était enfermé dans un asile d'aliénés, et elle dirigeait, seule, une grande minoterie. Quand je fus au courant de ces choses, j'insinuai avec précaution : « Tu as bien du travail, Séklétea Kirillovna! » — « Oui, dit-elle. — « Prends-moi comme aide ? » — « Tu me tromperas, » dit-elle. Et elle me prit quand même, naturellement. « Je vivais très bien, avec ma meunière; mais la ville était insupportable; pas de théâtre, pas d'hôtel confortable, pas de gens intéressants... Je commençais à m'ennuyer, bien entendu. Et quand l'ennui m'eut pris, j'écrivis à mon oncle que les cinq années qui avaient passé depuis mon départ de Pétersbourg m'avaient rendu plus raisonnable. Je lui demandais pardon de toutes mes fautes passées et promettais de ne plus recommencer. Puis je m'informais si je pouvais

aller me fixer à Pétersbourg. Mon oncle me répondit qu'en prenant quelques précautions je ne courais aucun risque. Alors... je me séparai de ma marchande.

Savez-vous quoi, c'était une femme bête, grosse, robuste et laide. J'ai eu des maîtresses qui étaient de très belles femmes, élégantes et intelligentes... Oui... Mais je les ai toujours mal quittées ; ou bien, je les renvoyais avec mépris et méchanceté, ou bien elles me faisaient des vilenies. Et cette Seklétéa m'inspira du respect par sa simplicité. Je lui dis : « Adieu ! » — « Adieu, répondit-elle, adieu, mon chéri ! Que Dieu te rende heureux. » — « Tu ne regrettes pas de me voir partir ? » — « Comment ne pas regretter un si beau garçon, si intelligent ? Je ne t'aurais jamais laissé partir ; mais il le faut... je te comprends tu es un oiseau libre ; envole-toi, à la garde de Dieu ! » Et elle pleura amèrement. « Pardonne, lui demandai-je, pardonne-moi, Seklétéa » ! — « Que dis-tu, reprit-elle, je dois te remercier, et non pas te pardonner. » — « Pourquoi me remercier ? » — « Pourquoi ? Mais parce que tu es un honnête homme... tu aurais facilement pu me réduire à la mendicité ; j'étais à ta merci ; qui t'empêchait de me dévaliser comme tu l'entendais ? Pas moi, et tu le savais bien. Et tu t'en vas, en tout bien, tout honneur... et je sais combien tu as amassé chez moi pendant ce temps, quatre mille roubles environ. A ta place un autre

aurait non seulement mangé le gruau, mais encore pris l'écuelle. » Oui... oui... voilà ce qu'elle m'a dit. Ah! la chère femme!...

Plein de respect pour elle, je l'embrassai tendrement, et lui dis adieu. J'arrivai à Pétersbourg, le cœur léger, et les cinq mille roubles dans ma poche. (Seklétéa n'avait pas bien compté.) Je vécus en grand seigneur, je fréquentai les théâtres, je me fis des relations ; parfois je jouais la comédie, pour me distraire ; mais je jouais surtout aux cartes.

Le jeu de cartes, c'est un passe-temps des plus délectables ; on est assis à une table et, dans l'espace d'une nuit, on meurt et on ressuscite dix fois. S'il est pénible de savoir que la prochaine minute peut vous enlever votre dernier rouble, et que vous vous trouverez sur le pavé, pauvre, obligé de voler ou de vous brûler la cervelle, il est des plus agréables aussi de savoir que votre voisin ou votre partenaire, ressent à l'égard de son dernier rouble absolument les mêmes impressions que celles qui vous ont troublé l'instant auparavant. Voir de laids visages, rouges ou pâles d'émotion, tremblant d'effroi à l'idée d'une perte d'argent, haletant à la perspective d'un gain, les regarder ces visages, et prendre l'une après l'autre les cartes qu'ils contemplent... ah! cela fouette divinement les nerfs et le sang!... Il semble qu'en s'emparant d'une carte on arrache au joueur

une parcelle de chair brûlante, avec des nerfs et du sang... C'est savoureux au possible. Ce perpétuel jeu de bascule, c'est ce qu'il y a de meilleur dans la vie... et cette pensée a été exprimée par un de nos poètes :

« Il y a de la jouissance dans le combat
Et au bord du précipice obscur!... »

Oui, il y a une grande jouissance à cela... et en général, on n'a vraiment l'impression de vivre que lorsqu'on risque quelque chose. Plus il y a de risques, plus il y a de vie. Savez-vous ce que c'est que d'avoir faim? Il m'est arrivé à moi de ne pas manger pendant quarante-huit heures de suite... Et lorsque l'estomac commence à se ronger lui-même, lorsqu'on a l'impression que les viscères se dessèchent, alors on se sent prêt à tuer un homme ou même un enfant, pour un morceau de pain.... on est prêt à tout — il y a une poésie spéciale dans cette disposition au crime... c'est une sensation très particulière, et, après l'avoir éprouvée, on s'estime davantage soi-même.

Continuons cependant notre récit accidenté; il se traîne déjà comme une procession funèbre, dans laquelle j'occuperais la place du défunt. Pouah! quelle stupide comparaison m'est venue à l'idée. Et pourtant, elle est juste... ce qui ne la rend du reste pas plus intelligente... Il y a

quelque part chez un écrivain une expression très juste et vraie : « C'est bête comme un fait. » C'est bête ? Eh bien, c'est égal. Qu'ai-je donc à faire avec la différence entre ce qui est bête et ce qui est intelligent ?

Donc, je vivais à Pétersbourg. C'est une bonne ville, mais elle deviendrait deux fois meilleure si l'on noyait la moitié de ses habitants dans la sale mer qui gronde autour d'elle. Je vivais et je m'adonnais aux actes divers qu'il sied à l'homme d'accomplir. Je plus à une dame et elle voulut bien m'entretenir...

Vous n'avez jamais été entretenu par des femmes ? Essayez, c'est intéressant — car vous êtes en même temps le sujet de votre dame et son souverain. On vous a acheté comme un jouet, mais c'est vous qui jouez avec votre acheteuse. Cette acheteuse se trouve à votre merci et dans une position très ridicule, car vous pouvez toujours remplir vis-à-vis d'elle le rôle du soulier qui veut devenir chapeau et qui exige qu'on le porte sur la tête. C'est ainsi que je vécus pendant deux, trois années. Tout allait bien, c'est-à-dire joyeusement, quand survint une aventure d'opérette. Un jour arriva chez moi un certain homme, très aimable, mais qui s'occupait d'une vilaine affaire politique, affaire pour laquelle il fut du reste sévèrement pincé en son temps. Il vint donc et me dit : « Procure-moi un passeport ! » — Pour

qui? — « Voilà, dit-il, pour une jeune fille, brune, d'une vingtaine d'années, de taille moyenne, rien de particulier pour le reste. » — « Pourquoi? » — « Parce qu'il existe une jeune fille semblable et qu'elle ne doit plus exister, je veux la marier sous un faux nom. » Que faire? C'était sans doute une petite plaisanterie et ma maîtresse avait justement une femme de chambre dont le signalement correspondait à celui qu'on m'avait donné.

Je pris son passeport et je le remis à ce charlatan... Bien... Je n'entendis plus parler de cette affaire pendant un long temps.

Tout à coup, se présentent deux gendarmes qui me disent : « Venez. » Je vais. Un personnage à cheveux gris, à la physionomie rébarbative me demande : « Vous avez procuré un passeport à Mlle une telle? » — « C'est vrai, Votre Excellence, seulement je ne sais pas si c'est pour cette demoiselle-là. » Et réellement, mon ami avait oublié de me nommer la demoiselle en question. L'homme rébarbatif ne me croit pas. — « Comment, dit-il, vous ne la connaissez pas et vous lui avez procuré un passeport? » — « Je ne le lui ai pas procuré... » — « Et à qui? » — « A mon ami un tel. » — « Ah, dit-il, il est dans nos mains alors. Je vous remercie du renseignement. » Et il donna immédiatement l'ordre d'arrêter mon ami, et de m'enfermer, en attendant, dans un lieu hospitalier. Deux jours plus tard, on nous confronta, mon

ami et moi. Il confirma naturellement mes paroles... On me demanda où je désirais aller en quittant Pétersbourg. — « Puis-je aller à Tsarkoe-Selo? » — « Non, plus loin. » — « Et à Roussa? » — « Encore plus loin. » Ils proposèrent Toula. Va pour Toula! que m'importait? Ils me dirent encore : « Nous ne vous empêchons pas d'aller plus loin, si vous le désirez, mais que d'ici à trois ans on ne vous voie plus à Pétersbourg. Vos papiers resteront entre nos mains; voici en échange un permis de passage valable jusqu'à Toula. Prenez-le et tâchez de vider les lieux dans les vingt-quatre heures. » Eh quoi! pensai-je. Il faut obéir à ses supérieurs... comment faire autrement?

Alors, voilà, je vendis tout ce que je possédais à ma logeuse pour un prix dérisoire et j'allai chez ma maîtresse. Elle avait défendu de me recevoir, la chienne! Je me rendis chez deux ou trois connaissances qui m'accueillirent comme un pestiféré. Je me moquai d'eux tous et je cherchai quelque maison de plaisir afin d'y passer les dernières heures que je devais vivre à Pétersbourg. J'en sortis vers six heures du matin sans un sou dans ma poche, j'avais tout perdu en jouant aux cartes! Un fonctionnaire m'avait nettoyé si proprement, que son talent m'avait rempli d'attendrissement; il me plumait sans aucune vergogne! oui... Alors, que devais-je faire? J'allai à la gare du chemin

de fer de Moscou. Sans savoir pourquoi, je rôdai un peu alentour. Il y avait un train en partance pour Moscou. J'entrai dans un wagon et je m'assis. A la deuxième station, on me fit sortir triomphalement du train. On voulut dresser procès-verbal; on me demanda qui j'étais; je montrai mon permis de passage et ces bonnes gens me laissèrent tranquille. « Allez plus loin, » me dit-on. J'allai. Je parcourus dix verstes environ, j'étais fatigué et affamé. Je vis une guérite et un garde-voie. Je lui dis : « Ami, donne-moi un morceau de pain. » Il me considéra un instant, puis me donna non seulement du pain, mais encore une grande tasse de lait. Je passai la nuit chez lui, pour la première fois, à la façon des vagabonds, en plein air, sur le foin, dans le champ derrière sa guérite. Quand je m'éveillai, le lendemain matin, le soleil brillait déjà : l'air était vif comme du champagne, ce n'était que verdure et chants d'oiseaux. Je pris encore du pain chez le garde-voie et me remis en route.

Vous devez comprendre cela : il y a quelque chose d'absorbant, d'irrésistible dans le vagabondage. C'est une volupté de se sentir affranchi de tous les devoirs, de toutes les petites ficelles qui garrottent votre existence quand vous la passez parmi vos semblables, de tous les détails minuscules qui se collent en si grand nombre sur votre vie, et qui en font, au lieu de la joie qu'elle de-

vrait être, un fardeau ennuyeux, une charge insupportable. Et pourquoi ? pour des devoirs dans le genre de celui qui vous oblige à vous habiller convenablement, à parler convenablement, à faire tout comme il est dans l'usage de le faire, et non pas comme vous en avez envie. Lorsqu'on rencontre une connaissance, il faut lui dire : « Portez-vous bien », comme c'est la coutume et non pas : « Crève », comme on en a parfois le désir.

En général — à dire vrai — que sont ces relations solennellement stupides entre gens honorables? Une triste comédie. Et même une vile comédie, parce que personne ne dira à un autre, en sa présence : « Vous êtes un imbécile ou un fripon... » et si cela arrive, ce n'est que dans une attaque de cette sincérité, que l'on appelle « colère ».

Et dans la condition de vagabond, on vit en dehors de toutes ces bagatelles... Le fait qu'on a renoncé sans regret à quelques facilités de la vie et que l'on peut vivre sans elles, vous relève à vos propres yeux d'une façon agréable. On devient plus indulgent envers soi-même. Je n'ai guère été sévère pour ma propre personne, et les dents de ma conscience ne m'ont jamais fait grand mal, je ne me suis pas non plus amusé à égratigner mon cœur avec les griffes de mon esprit. Moi, voyez-vous, je me suis approprié de bonne heure et sans m'en apercevoir, pour ainsi dire, la philosophie la plus

sage et la plus simple : « De quelque manière que tu t'y prennes pour vivre, il faut mourir quand même. » Donc pourquoi te quereller avec toi-même, pourquoi te laisser tirailler à gauche, alors que ta nature t'entraîne de toutes ses forces à droite? Et je ne peux pas supporter les gens qui se déchirent en deux... Pourquoi le font-ils? Il m'est arrivé de parler avec des insensés de cette espèce. Je leur demandais : « Que chantes-tu, mon frère? Pourquoi fais-tu du scandale, mon ami? » — « Je m'efforce de me perfectionner », me répondaient-ils. » — « Et pourquoi cela?... » — « Comment, pourquoi cela?... Parce que c'est dans le perfectionnement de l'homme que réside le sens de la vie. » Eh bien, je ne comprends pas ; dans le perfectionnement de l'arbre, il y a une raison évidente, il est perfectionné afin de pouvoir servir à quelque chose; on l'emploie pour faire des brancards, des cercueils ou d'autres objets utiles à l'homme. Alors, c'est bon! tu te perfectionnes, c'est ton affaire; mais, dis-moi, pourquoi m'obsèdes-tu et pourquoi veux-tu me convertir à ta foi? On me répond : « Parce que tu es une bête et que tu ne cherches pas le sens de la vie. » Mais je l'ai trouvé, puisque je suis une bête et que la conscience de mon imbécillité ne m'accable pas. « Tu mens, disent ces fous. Puisque tu as conscience de ton état, tu dois te corriger. » — Comment, me corriger? Mais je vis en paix avec moi-même,

la raison et les sentiments sont chez moi une seule et même chose et la parole et l'action sont en pleine harmonie. » — « Cela, disent-ils, c'est de la bassesse et du cynisme. » Et c'est ainsi qu'ils jugent tous. Je sens qu'ils mentent et qu'ils sont idiots, je sens cela et je ne peux pas ne pas les mépriser. Car — je connais les hommes — si l'on déclarait demain, honnête, pur et bon, tout ce qui est aujourd'hui vil, sale et méchant — tous ces mufles-là seraient parfaitement honnêtes, purs et bons dès demain, sans faire aucun effort sur eux-mêmes. Il leur suffirait d'une seule chose : détruire cette poltronnerie qui est en eux. C'est comme cela.

C'est aller un peu loin, dites-vous? ce n'est rien. cela passera. Si c'est mordant, c'est vrai aussi. Moi, voyez-vous, je dis ainsi: sers Dieu ou le diable ; mais non pas Dieu et le diable. Un vrai lâche vaut toujours mieux qu'un faux honnête homme. Il y a une couleur blanche et il y a une couleur noire ; et si on les mélange, il y aura une couleur sale. Toute ma vie, je n'ai rencontré que de faux honnêtes gens, de ceux, voyez-vous, chez lesquels l'honnêteté est faite de petits morceaux dissemblables, que ces individus auraient ramassée sous les fenêtres, comme des mendiants. C'est une honnêteté de bric-à-brac, mal rapetassée, avec des trous... et il y a encore une autre honnêteté, pédante, celle que l'homme a prise dans les livres et qui lui sert, comme ses meilleurs habits, pour

les jours de parade. Et, en général, tout ce qui est bon chez la majorité des gens honnêtes, n'est pas naturel : ils ne le gardent pas en eux, mais chez eux, pour en faire montre, pour se pavaner les uns devant les autres. J'ai rencontré des gens qui étaient bons de nature... Mais ceux-là se trouvent rarement, et presque exclusivement parmi les gens simples, hors les murs de la ville... On sent immédiatement qu'ils sont bons! Et on voit qu'ils sont nés bons... oui !

Du reste, que le diable les emporte tous — les bons et les mauvais.

Je me rends compte que je vous narre les faits de ma vie d'une manière superficielle et en abrégé, et qu'il vous est difficile de comprendre le « pourquoi » et le « comment »... mais ça, c'est mon affaire. Et le principal, ce ne sont pas les faits, mais les dispositions. Les faits, ce sont des ordures et des décombres. Je puis rassembler beaucoup de faits, si je veux... je puis prendre ce couteau et vous l'enfoncer dans la gorge et voilà un fait criminel ! Et si je me perce de ce couteau, ce sera aussi un fait ; en général, on peut accomplir les actions les plus variées, si la disposition de l'esprit le permet. Tout réside dans cette disposition : c'est elle qui engendre les faits, qui crée les idées... et les idéals. Et savez-vous ce que c'est que l'idéal ? Hé, c'est simplement la béquille qu'on a inventée à l'époque où l'homme est devenu un mauvais ani-

mal et où il s'est mis à marcher sur ses pattes de derrière seulement. Un jour, ayant levé la tête plus haut que la terre grise, il aperçut le ciel bleu et fut aveuglé par la magnificence de cette clarté... Alors, il se dit dans sa bêtise : je l'atteindrai. Et depuis ce temps-là il se traîne avec cette béquille, grâce à laquelle il a pu se tenir debout sur ses pieds de derrière jusqu'à maintenant.

N'allez pas croire que je veux aussi grimper au ciel — jamais je n'ai ressenti un désir de ce genre... — si j'ai dit cela, c'était pour faire un bon mot...

Tout de même, mon histoire s'est de nouveau embrouillée. Cela ne fait rien. C'est seulement dans les romans, que le fil des événements se déroule régulièrement ; mais notre vie est une bobine autrement compliquée. En outre, les romans, ça rapporte de l'argent, et moi, je me donne de la peine gratis... Le diable sait pourquoi !

Voilà.... ce vagabondage m'allait, d'autant plus que je découvris bientôt les moyens de me nourrir. Une fois que je m'étais mis en route je vois au loin se dessiner une maison seigneuriale et trois personnes de bonne apparence, un homme et deux dames qui s'avançaient à ma rencontre, entre des champs de blé desséchés. L'homme avait déjà des poils gris dans sa barbe, il portait des lunettes et avait une très belle tête ; les dames avaient un air glacial, mais noble aussi. Je pris une expression de martyr, et en les croisant, je

leur demandai la permission d'entrer dans la maison et d'y passer la nuit. Ils me l'accordèrent et se regardèrent entre eux avec un air qui disait beaucoup de choses. Je les saluai poliment, remerciai et partis sans me presser. Alors ils firent demi-tour et me rattrapèrent. Ils commencèrent à me parler, à me demander qui j'étais et d'où je venais. C'étaient des gens très humains ; leur manière de penser était libérale, et ils me soufflaient eux-mêmes les réponses à faire, de sorte qu'en arrivant à la maison j'avais déjà débité le diable sait combien de mensonges. Soi-disant je m'occupais d'étudier le peuple et de l'instruire ; mon âme était l'esclave de diverses idées, etc., etc. Ma parole, tout cela était arrivé simplement parce qu'ils l'avaient voulu eux-mêmes ; je m'étais contenté de ne pas les empêcher de me prendre pour ce qu'ils me prenaient. Lorsque j'eus considéré combien le rôle que je devais jouer devant eux était difficile, je me sentis légèrement inquiet. Mais je compris, après le souper, qu'il y avait un intérêt à le jouer, car ils mangeaient divinement bien. Ils mangeaient avec sentiment, comme mangent les gens instruits. Ensuite, on me prépara une chambre, l'homme me donna des pantalons. De toutes manière on se conduisit envers moi avec beaucoup d'humanité. Et pour les récompenser, je n'eus qu'à laisser flotter les rênes de mon imagination.

Sainte Vierge ! comme je les ai trompés ! Qu'est-ce que Khlestakoff[1] comparé à moi ? Un idiot ! Je mentais, sans jamais perdre conscience de mon mensonge, et je me délectais de ma fausseté. Je leur en ai tellement conté que la mer Noire elle-même aurait rougi si elle avait pu m'entendre. Ces bonnes gens m'écoutaient avec plaisir, ils m'écoutaient et me soignaient comme si j'eusse été leur propre enfant malade. Et en revanche, j'inventais. C'est alors que les livres que j'avais lus jadis et les discussions qu'avaient entre eux les pharisiens de ma femme, me furent utiles !

Savoir mentir, c'est une jouissance d'un ordre supérieur, c'est moi qui vous le dis. Si tu mens et que tu vois qu'on te croit, tu te sens t'élever au-dessus des gens, et ce sentiment est d'une volupté rare. S'emparer de l'attention des hommes et penser par devers soi : imbéciles que vous êtes ! Avec cela, qu'il est toujours agréable d'abuser son prochain. D'ailleurs, ledit homme est ravi d'écouter un mensonge, un joli mensonge qui flatte ses manies. Peut-être tout mensonge est-il bon, ou bien au contraire, tout ce qui est bon est-il un mensonge ? Je doute qu'il y ait au monde des choses plus dignes d'attention que les diverses imaginations des hommes, les rêves, les illusions

1. Klestakoff : Un des personnages principaux dans la célèbre comédie de Gogol, *le Reviseur*, type du menteur hypnotisé par ses propres mensonges, au point de finir par y croire lui-même.

et tout ce qui s'ensuit. Prenons, par exemple, l'amour. J'ai toujours aimé chez les femmes ce qu'il n'y avait jamais eu en elles et ce dont je les gratifiais habituellement moi-même. Il arrive qu'on rencontre une petite femme fraîche et on se figure immédiatement qu'elle doit vous presser dans ses bras de telle façon et vous embrasser de telle autre. Déshabillée, elle doit être comme ceci, quand elle pleure, comme cela, et quand elle est joyeuse, encore autrement. Ensuite, on se convainc peu à peu soi-même, qu'il y a de tout cela en elle, et c'est justement ce qu'on désirait... Et bien entendu, quand on apprend à la mieux connaître et qu'on la voit telle qu'elle est en réalité... on s'assied solennellement dans la mare. Mais cela n'a pas d'importance, il ne faut pas devenir l'ennemi du feu, simplement parce qu'il vous brûle quelquefois, il faut se souvenir qu'il chauffe toujours, n'est-ce pas? C'est pour cette cause qu'il ne faut pas qualifier le mensonge de pernicieux, ni en médire de toutes façons, et lui préférer la vérité — car on ne sait pas très bien ce qu'elle est, cette vérité; personne n'a encore vu son passeport — et peut-être que, lorsqu'elle présentera ses papiers, elle se trouvera être le diable sait quoi!

Toujours est-il que, semblable à Socrate, je fais de la philosophie au lieu de m'occuper d'affaires...

Je mentis donc à ces braves gens jusqu'à ce que mon imagination fût épuisée; et lorsque je me

reconnus en danger de devenir un ennui pour eux, je partis, après avoir passé trois semaines dans leur maison. Je partis, bien pourvu pour la route, et je dirigeai mes pas vers la station de chemin de fer la plus proche, afin de me rendre de là à Moscou. Je fis le trajet entre Moscou et Toula en chemin de fer et gratis, grâce à la négligence des conducteurs.

Et je me présentai à Toula devant la personne du chef de la police. Il me demanda :

— A quoi pensez-vous vous occuper ici ?

— Je ne sais pas, dis-je.

— Et pourquoi, dit-il, vous a-t-on renvoyé de Pétersbourg ?

— Je ne le sais pas non plus.

— C'est évidemment pour certaines débauches non prévues par le Code pénal? questionna-t-il d'un ton insinuant.

Mais je restai impénétrable.

— Vous êtes un homme peu commode, reprit-il.

— Chacun a sa spécialité, mon bon Monsieur!

Il réfléchit longtemps et me proposa enfin ceci :

— Comme c'est vous-même qui avez choisi votre lieu de séjour, si vous ne vous trouvez pas bien ici, vous pouvez aller plus loin. Il y a d'autres villes : Orel, Koursk, Smolensk, par exemple. Il vous est indifférent de vivre ici plutôt qu'ailleurs. Si vous le désirez, je vous donnerai un laisser-passer pour aller plus loin. Il nous

sera très agréable de ne pas avoir à nous inquiéter au sujet de votre santé. Nous avons une belle quantité de soucis, et, pardonnez notre franchise, mais vous semblez être un homme parfaitement capable d'augmenter les tracas de la police... vous paraissez même avoir été spécialement créé dans ce but.

— Ah! c'est ainsi! mais je me trouve fort bien ici.

— Dans ce cas, si vous en avez envie je vous offre trois roubles pour le voyage ?

— Vous appréciez vos travaux à un bien faible prix... mais je préfère que vous me permettiez de rester sous la protection des lois de Toula.

Cependant il ne l'entendait absolument pas de cette oreille-là. C'était un homme qui savait combiner! Alors j'acceptai de lui quinze roubles nous avons longtemps marchandé et partis pour la ville de Smolensk.

Voyez-vous, dans n'importe quelle mauvaise situation il y a une possibilité de quelque amélioration.

Je puis affirmer cela en me fondant sur ma grande expérience et parce que je connais l'élasticité de l'esprit humain. L'intelligence, c'est une force énorme. Vous êtes un homme encore jeune, et voici ce que je vous déclare : ayez foi en l'intelligence humaine et vous ne périrez jamais. Sachez que tout homme porte en lui un imbécile et un

fripon ; l'imbécile — ce sont les sentiments et le fripon — c'est l'esprit. Le sentiment est bête parce qu'il est franc, juste, et qu'il ne sait pas feindre ; il ignore l'hypocrisie ; comme s'il était possible de vivre sans feindre ! Mais il est indispensable de feindre ! quand ce ne serait que par pitié pour les hommes parce que les hommes sont toujours dignes de pitié, et, surtout, quand ils plaignent les autres.

Donc, j'allai à Smolensk, sentant que la terre était ferme sous mes pas et sachant que je pouvais toujours compter, d'une part, sur l'aide des gens charitables, de l'autre sur l'appui de la police. Je rendais service aux uns en leur permettant de manifester leurs sentiments ; quant à l'autre, je lui étais inutile. C'est pourquoi les uns et l'autre devaient me donner de leur superflu. Voilà.

J'allais et je m'admirais moi-même. J'avais une apparence convenable. Arrive un petit paysan. Il m'examine et demande : « Vous êtes un éclaireur. » Qu'est-ce que cela signifie, pensai-je, et je répondis : « Oui oui ! » — « C'est bien, reprend-il, passerez-vous par Trépovka ? » — « Je passerai à Trépovka, » dis-je. — « Et on commencera bientôt à louer des gens ? » continue-t-il. — « Oui : bientôt. » — « Prendra-t-on des cautions ? » — « Oui, vingt copeks ! » — « Vois-tu ça, » dit le moujik.

Et moi j'avais déjà compris de quoi il retournait et lui demandais d'où il venait ? combien il y avait d'habitants dans son village ? combien

pouvaient travailler aux champs? combien à pied, combien à cheval? Il me comprit et me dit : « Prenez donc des gens de notre district! » Cela m'était bien égal de les prendre n'importe où. Et je reçus d'eux un billet de vingt-cinq roubles, afin d'engager les gens de ce village plutôt que d'un autre, puis vingt copecks pour chaque homme qui devait venir travailler à pied, et trente copecks par homme monté, comme garantie de leur comparution sur le lieu de travail, dans le délai fixé par moi ; ils me remirent une centaine de roubles à peu près, et je leur écrivis des reçus, leur dis de bonnes paroles et pris congé d'eux.

J'arrivai à Smolensk, et comme il faisait déjà froid, je résolus d'y passer l'hiver.

Je trouvai rapidement de bonnes âmes chez lesquelles je m'installai. Ce n'était pas mal, et je passai gaiement la saison. Mais le printemps arriva, et le croiriez-vous, je me sentis entraîné hors de la ville. J'avais envie de vagabonder! Qui m'en empêchait? Je partis, je rôdai de nouveau tout l'été, et j'arrivai dans la ville d'Elisavetgrad vers Noël. Là il me fut impossible de m'astreindre à quoi que ce fût.

Je cherchai, cherchai et trouvai enfin ma voie. Je m'enrôlai parmi les reporters d'une feuille locale ; c'était une petite occupation, mais qui donnait des loisirs et qui nourrissait son homme. Ensuite je liai connaissance avec des sous-officiers

de la noblesse ; il y a dans cette ville une école de cavalerie pour les sous-officiers et, après avoir fait leur connaissance, j'arrangeai des parties de cartes.

C'était une bonne affaire ; pendant cet hiver-là, j'amassai environ mille roubles... Et le printemps arriva de nouveau. Il me trouva muni d'argent et possédant tous les dehors d'un gentleman...

Où aller ? Je me décidai pour Slaviansk, et m'y rendis afin d'y prendre les eaux. Je jouai là avec succès jusqu'au mois d'août ; alors je fus obligé de partir. Je passai l'hiver suivant à Jitomir avec une petite femme, une vraie ordure, mais d'une beauté sans pareille.

C'est ainsi que s'écoulèrent les années de mon exil, loin de Pétersbourg, où je retournai de nouveau. Le diable sait pourquoi ; cette ville m'a toujours attiré.

J'arrivai en gentleman, pourvu de nombreuses ressources. Je recherchai mes anciennes connaissances ; mais que s'était-il passé ? Mes exploits parmi les gens libéraux et éclairés de la province de Moscou leur étaient connus. Mes amis savaient tout : comment j'avais vécu trois semaines dans la maison des Ivanow, nourrissant leurs âmes affamées des fruits de ma fantaisie ; comment j'avais agi avec les Petrow et comment j'avais offensé les Stepanow.

Eh bien, quoi ? Cela devait arriver ! Et si sept

portes se sont fermées devant toi, ouvres-en dix autres... Mais je n'eus pas de chance.

Je fis de grands efforts pour me créer une situation solide dans la société, et je n'y parvins pas ! Avais-je perdu quelque chose de ma faculté, de m'accommoder aux gens, pendant ces trois années d'absence, ou bien les hommes étaient-ils devenus des aigrefins, pires que moi? Puis, lorsque je fus dans une passe particulièrement mauvaise, le diable me poussa à offrir mes services à la section de police secrète.

Je me proposai en qualité d'agent pour la surveillance des maisons de jeu. On m'accepta. Les conditions étaient bonnes. A cette profession occulte, j'en ajoutai une visible : et je me mis à m'occuper de reportage pour un petit journal. J'y écrivais la chronique de la rue, et composai parfois même les feuilletons...

Puis je jouai de nouveau. Et je fus séduit par le jeu — séduit à un tel point que j'oubliai de faire des rapports à mes supérieurs à ce sujet... J'oubliais complètement, voyez-vous, que c'était mon devoir. Et c'était seulement lorsque je perdais que je me souvenais qu'il fallait faire des rapports.

Mais non, pensais-je, rattrappons-nous d'abord, nous rapporterons ensuite.

De cette façon je renvoyai longtemps l'accomplissement de mes fonctions, jusqu'au jour où la

police m'attrapa sur le lieu du délit, à la table de jeu. Et naturellement les agents me couvrirent de honte en me reconnaissant, en public, pour un des leurs. Le lendemain, je fus appelé à la direction ; on me fit des observations féroces, on me dit que je n'avais pas l'ombre de conscience et on m'expulsa de la capitale... on m'expulsa de nouveau avec défense de reparaître pendant l'espace de dix ans.

En voilà six que je voyage et je ne m'en trouve pas trop mal, je ne me plains pas du sort au bon Dieu. Je ne vous raconterai rien de cette période, car elle est trop monotone... ou trop variée. En général, c'est une joyeuse vie d'oiseau! Seul, le grain manque parfois... mais il ne faut pas être trop exigeant, et se souvenir que même les personnes qui sont assises sur les trônes n'éprouvent pas rien que des plaisirs. Dans cette vie-là, il n'y a pas de devoirs, c'est le premier bon côté, et le second, c'est qu'il n'y a pas de lois, sauf celles de la nature. Bien entendu, ces messieurs de la police vous dérangent à l'occasion... mais il y a des puces dans les meilleurs hôtels... En revanche, vous pouvez aller à droite, à gauche, en avant, en arrière, partout où la tête vous chante... et si rien ne vous attire, après vous être muni de pain chez le moujik — il est bon et vous en donnera toujours — après, dis-je, vous être muni de pain, vous pouvez vous coucher et attendre que le

désir vous reprenne de continuer votre route.

Où n'ai-je pas été? J'ai visité les colonies tolstoïennes, et j'ai été nourri dans les cuisines des marchands de Moscou. J'ai vécu au monastère de Kievo-Petchersk et à Athos. J'ai passé à Tchenstokhoff et à Mourome. Il me semble parfois que j'ai déjà foulé de mes pas tous les sentiers du territoire de la sainte Russie.

Et dès qu'il se présentera une occasion de remonter ma garde-robe, je filerai à l'étranger. J'irai en Roumanie, et de là tous les chemins me sont ouverts. Car je m'ennuie déjà en Russie. J'y ai fait tout ce qui pouvait m'intéresser.

Réellement, je crois que j'ai accompli beaucoup de choses pendant ces six années. Combien de paroles prodigieuses ai-je dites, combien de merveilles ai-je racontées! J'arrive dans un village, voyez-vous, je demande à y passer la nuit, et lorsqu'on me nourrit... je donne libre cours à ma fantaisie. Peut-être même ai-je créé de nouvelles sectes, car j'ai souvent et beaucoup parlé des Écritures. Et le moujik a l'ouïe fine pour ce qui concerne les Saintes Écritures; sur deux paroles, il vous organise une nouvelle croyance, ce dont on reste stupéfait!

Et combien de fois ai-je édicté, au sujet des terres du paysan et des prochains partages? Oui, j'ai introduit beaucoup de fantaisie dans la vie.

C'est ainsi que je vis... Je vis et je crois que je

n'ai qu'à désirer un domicile fixe pour en avoir un. Car j'ai de l'esprit et les femmes m'apprécient. J'arriverai maintenant dans la ville de Nicolaieff, j'irai au faubourg Nicolaievsky, où demeure une de mes connaissances.

C'est une femme jolie, aisée et veuve... J'arriverai et je lui dirai : « Kapotchka, chérie, prépare-moi un bain ! Lave-moi et habille-moi, car je resterai avec toi d'une lune à l'autre. » Et elle fera tout cela immédiatement. Et si elle a pris un autre amant en mon absence, elle le mettra à la porte. Et je vivrai chez elle un mois ou plus, aussi longtemps que je le voudrai ! Il y a trois ans, j'ai vécu chez elle pendant deux mois en hiver, l'année passée pendant trois mois... J'y aurais séjourné tout l'hiver, si elle était plus intelligente ; mais on s'ennuie trop avec elle. Elle ne veut s'occuper de rien que de son jardin, qui lui rapporte environ deux mille roubles par an.

Ou bien, j'irai au bord du Kouban, au bourg de Labinsk. Il y a là un cosaque Pierre le Noir, qui me considère comme un saint personnage ; beaucoup de personnes me tiennent pour un homme de mœurs modèles. Il y a des gens simples et confiants et qui me disent : prends ceci, petit père, et allume un cierge à notre saint quand tu seras dans son église... Je prends. J'apprécie la confiance des gens, et je ne veux pas les offenser par la hideuse vérité, en leur disant qu'avec leur

sincère pièce blanche je n'achèterai pas un cierge pour le saint, mais bien du tabac pour mon propre usage...

Il y a aussi une grande beauté dans la conscience que j'éprouve à être détaché des hommes, à comprendre clairement la solidité et la hauteur de cette muraille de péchés que j'ai librement élevée entre eux et moi. Et il y a beaucoup de douceur et de piquant à courir le danger perpétuel d'être découvert, roué de coups et mis en prison. La vie est un jeu... Je risque tout sur une carte ; tout, c'est-à-dire rien — et je gagne toujours, sans crainte de perdre quoi que ce soit, excepté ma peau. D'ailleurs je suis convaincu que si jamais on me bat, on ne me mutilera pas, mais qu'on me tuera. Cependant il ne faut pas s'inquiéter de cela et il serait bête d'en éprouver de la peur.

Eh bien, voilà, jeune homme, je vous ai dit mon histoire. Et je vous l'ai même contée en y ajoutant un peu de philosophie. Et, le croirez-vous, ce que je vous ai narré me plaît. Il me semble que j'ai été éloquent. J'irai même plus loin, il est très probable que j'ai exagéré ; mais cela n'a pas d'importance.

Car, si j'ai exagéré les faits, ma façon d'exposer a été l'image véridique de mon âme. Je vous ai peut-être servi un rôti de fantaisie, mais avec une sauce de la plus pure vérité.

Du reste pourquoi vous ai-je dit tout cela ?

Parce que, mon cher, j'ai l'impression que vous ne me croyez pas. Tant mieux pour vous. Ne croyez personne. L'homme qui parle de lui ment toujours. Dans le malheur, il ment pour éveiller la pitié... il ment encore dans le bonheur afin d'exciter l'envie et, en somme, il ment dans toutes les situations, parce que c'est la meilleure manière d'attirer l'attention des autres sur soi-même. »

LES FERMOIRS D'ARGENT

LES FERMOIRS D'ARGENT

Nous étions trois amis : Semka Kargouza, moi, et Michka, un géant barbu avec de grands yeux bleus : il souriait à tout perpétuellement et avec bienveillance, et perpétuellement aussi il était la proie de l'ivresse.

Nous demeurions à la campagne, derrière la ville, dans un ancien bâtiment à demi ruiné, appelé on ne sait trop pourquoi « la verrerie »... peut-être parce qu'il n'y avait plus une seule vitre entière aux fenêtres ; et nous entreprenions divers travaux, sans que rien nous dégoûtât : nous nous chargions de nettoyer les cours, de creuser des fossés, des caves, des égouts, de démolir les clôtures et les vieilles maisons ; et même nous avions essayé une fois de construire un poulailler. Mais cela ne nous réussit pas. Semka, qui se conduisait toujours avec une honnêteté pédantesque dans les fonctions dont il se chargeait, conçut des doutes sur notre science de l'architec-

ture des poulaillers, et une fois, à midi, pendant que nous nous reposions, il emporta au cabaret les clous, les deux planches neuves et la hache, qui appartenaient à notre employeur. Grâce à cela, on nous congédia; mais, comme il n'y avait rien à saisir chez nous, on n'éleva nulle prétention à des dommages-intérêts pour le tort que nous avions causé. Nous vivions de pain et d'eau, et tous trois nous ressentions du mécontentement contre notre destinée; c'était bien naturel et bien légitime, dans une situation pareille.

Parfois le mécontentement prenait une forme aiguë, qui faisait naître en nous un sentiment de haine contre tout ce qui nous entourait, et nous entraînait à des exploits passablement violents et du genre de ceux prévus par le Code pénal; mais, en général, nous étions mélancoliques et stupides, préoccupés par la recherche de quelque travail, et nous ne réagissions que très faiblement contre tous ces imprévus de l'existence, dont il n'y avait pas moyen de tirer profit.

Pendant les loisirs que nous laissaient nos occupations — et nous avions toujours plus de temps libre qu'il n'aurait fallu — nous rêvions.

Semka, le plus âgé et le plus positif des trois, un compagnon trapu, natif de Pensa, et ancien jardinier, qui, de par la volonté du sort, s'était complètement adonné à l'ivrognerie, était resté dans la ville de K..., depuis l'année précédente, au

lieu de se rendre à la foire de Nijni-Novgorod où il espérait trouver à « se caser » d'une façon quelconque. Semka, un sceptique irrité, rêvait d'une façon claire et déterminée. Il ne souhaitait pas grand'chose :

— Ah! toi, qu'on attrape ta mère et qu'on la marie à ton père! disait-il parfois, lorsque nous nous étendions, nos ventres creux appuyés contre le sol, n'importe où à l'ombre, près de la ville, et que nous essayions d'éclaircir notre avenir en regardant légèrement, mais avec ténacité, dans l'obscurité qui nous le cachait. Si j'avais pu aller en Sibérie! J'aurais fait mon chemin là-bas. J'y aurais rencontré quelque homme de bien et je l'aurais prié de me prendre en apprentissage! « Mon cher ami, lui aurais-je dit, associons-nous! Nous ferons notre prison ensemble et nous porterons la besace tour à tour. »

Après quoi, nous aurions mijoté de moitié deux ou trois petites affaires... et j'aurais été tranquille... voilà...

— Pourquoi vouloir absolument aller en Sibérie? lui demandai-je une fois.

— Pourquoi! c'est là-bas, petit frère, qu'il y a vraiment des gens de valeur. Il y en a beaucoup... il est facile d'en trouver... Mais ici... ici... tu ne rencontres pas un seul homme de bien pendant toute ta vie... Et, si on se met à l'ouvrage seul... c'est en vain, on meurt à petit feu — on n'a

pas de routine.... on n'arrive pas à se faire la main.

Michka ne savait pas penser à haute voix, lui, mais il n'y avait pas le moindre doute qu'il ne rêvât obstinément et beaucoup : il rêvait en silence. Il suffisait de regarder ses excellents yeux bleus, toujours fixés on ne savait où, dans le vague, et de voir le sourire d'ivrogne paisible dont constamment tremblaient ses lèvres charnues. Sa barbe était toujours garnie de différentes petites choses qui n'avaient rien de commun avec elle, telles des plumes d'oiseaux, brins de paille, copeaux, miettes de pain, coquilles d'œufs, etc., etc...; il suffisait, dis-je d'avoir vu une seule fois son visage franc et plus que simple, pour reconnaître immédiatement en lui, Michka, le paysan rêveur de l'espèce la plus typique.

Je rêvais aussi, moi, mais aujourd'hui encore l'orientation de mes méditations n'est guère intéressante que pour moi seul...

Nous nous étions rencontrés dans un asile de nuit, deux semaines environ avant le fait que je vais raconter.

En deux ou trois jours, nous étions déjà devenus des amis ; c'est-à-dire que nous étions inséparables, que nous nous confiions mutuellement nos projets et nos désirs, et que nous partagions avec équité tout ce qui tombait entre les mains de l'un de nous. D'une manière générale nous avions

conclu, à nous trois, une alliance tacite, offensive et défensive contre la vie, qui se conduisait envers nous avec tant d'animosité.

Toute la journée nous appliquions nos plus grands efforts à chercher quelque occasion de démolir, traîner, scier ou creuser quelque chose, et s'il arrivait qu'elle se présentât de suite nous nous mettions au travail avec zèle.

Mais, parce que chacun de nous peut-être pensait en son âme qu'il était destiné à des fonctions plus élevées que de creuser une fosse pour les eaux sales, ou de la nettoyer, ce qui est encore pire (j'ajoute ceci pour les gens qui ne sont pas de la partie), à peine avions-nous commencé le travail en question depuis deux heures, qu'il cessait de nous plaire. Alors Semka se mettait à douter qu'il fût si nécessaire à notre existence.

— On creuse une fosse! Et pourquoi? Pour les eaux sales! Et si on les versait tout bonnement dans la cour? Non, ce n'est pas possible, dis-tu? Cela sentirait mauvais! Vois-tu ça! Les eaux sales sentent mauvais! On dit la même chose d'une bagatelle. Jette, par exemple, un concombre salé, est-ce qu'il sentira, s'il est petit? Il restera là un jour, et il disparaîtra, pourri... Mais, si on jette un cadavre au soleil, alors, vraiment, il commencera à puer, parce que ce n'est qu'un gros tas de vermine.

Quand Semka énonçait de pareilles sentences et

syllogismes, cela refroidissait singulièrement notre ardeur à l'ouvrage. Et c'était assez avantageux pour nous, lorsque nous étions payés à la journée; mais lorsque nous travaillions à la tâche, il arrivait toujours que la paie se touchait et se trouvait mangée avant que l'ouvrage fût mené à bonne fin. Alors, nous allions chez le patron pour lui demander une « augmentation »; d'abord, il refusait et menaçait de nous obliger, avec l'aide de la police, à finir le travail qu'il avait déjà payé. Nous répondions que nous ne pouvions pas travailler, si nous avions faim, et nous insistions pour recevoir l'augmentation, que nous finissions par obtenir la plupart du temps.

Évidemment cela n'était pas dans l'ordre; mais en réalité, c'était très avantageux; et ce n'était pas de notre faute si, dans la vie, tout est si mal organisé, que l'honnêteté d'une action nuit presque toujours à son auteur.

C'était Semka qui se chargeait des contestations avec les patrons; et, en vérité, il les menait avec une habileté artistique, exposant les preuves de son bon droit sur le ton d'un homme harassé de travail et qui dépérit de surmenage...

Et Michka regardait, silencieux, clignotant ses yeux bleus; parfois il souriait de son bon sourire pacificateur, comme s'il eût voulu essayer de dire quelque chose et qu'il n'en eût pas trouvé la force. Il parlait très peu, du reste, et c'était seule-

ment en état d'ivresse qu'il était capable de prononcer quoi que ce soit dans le genre d'un speech.

— Mes petits frères ! s'exclamait-il alors en souriant, et ses lèvres tremblaient étrangement; quelque chose le chatouillait dans le gosier et il toussait pendant deux ou trois minutes avant de commencer son discours, en portant ses mains à son cou...

— Eh bien ? Semka l'encourageait, impatient et ennuyé.

— Mes petits frères ! Nous vivons comme des chiens ! Et même infiniment plus mal... Et pourquoi? On ne sait pas. Mais, il faut supposer que c'est la volonté de Dieu. Tout se fait selon sa volonté, n'est-ce pas, petits frères... Donc, nous sommes dignes de cette vie de chiens, parce que nous sommes mauvais. Sommes-nous de mauvaises gens, hein ? Qu'en pensez-vous ?... Et moi, je dis maintenant : c'est ainsi qu'il faut que nous autres chiens, nous soyons traités. Est-ce que je ne dis pas la vérité? Il en ressort donc que nous n'avons que ce que nous méritons. Donc il faut que nous supportions notre sort... Hein? Est-ce vrai ?

— Imbécile ! répondait Semka, opposant une indifférence laconique aux questions inquiètes du camarade.

Alors celui-ci se recroquevillait d'un air cou-

pable, il souriait timidement et se taisait, clignant ses yeux qui se fermaient d'ivresse.

Un jour, nous eûmes de la chance.

Comme nous attendions qu'on louât nos bras, tout en rôdant par le marché, nous nous heurtâmes à une petite vieille sèche, au visage sévère et ridé. Sa tête tremblait, et sur son nez de hibou sautillait une paire de grosses lunettes à lourde monture d'argent ; elle les rajustait sans cesse, et ses petits yeux vifs qui brillaient, s'agitaient.

— Vous êtes libres? Vous cherchez du travail ? nous demanda-t-elle, comme nous nous arrêtions près d'elle, possédés d'un ardent désir d'être engagés.

— Bien, dit-elle, lorsqu'elle eut reçu de Semka une réponse affirmative, respectueuse et prompte. Il faudrait me démolir une vieille cabine de bains et me nettoyer le puits... Combien prendriez-vous pour cela ?

— Il faut d'abord voir, Madame, de quelle grandeur elle est, votre chambre... dit Semka, poli et raisonnable... Et quant au puits... il y en a de différents. Ils sont parfois très profonds.

On nous invita à aller voir et une heure après, armés de haches et de pioches, nous mettions adroitement en branle les chevrons de la cabine de bains, ayant entrepris de la démolir et de nettoyer le puits pour cinq roubles. La salle de bains était située au coin d'un vieux jardin abandonné.

Non loin, sous les rameaux d'un cerisier, se trouvait un berceau de verdure et, du toit de la cabine, nous pouvions voir la vieille, assise sur un banc dans ce bosquet, lisant attentivement un grand livre ouvert sur ses genoux... Parfois elle jetait un regard actif et vigilant de notre côté, le livre tremblait dans ses mains, et les fermoirs massifs, qui étaient sans doute en argent, étincelaient au soleil...

Il n'y a pas de travail plus avantageux que celui de la démolition.

Nous nous démenions avec zèle dans les tourbillons de poussière sèche et âcre, toussant, éternuant, nous mouchant et nous frottant les yeux à chaque instant; la cabine craquait et s'écroulait, à demi pourrie qu'elle était et aussi vieille que sa propriétaire.

— Tirez ensemble, petits frères! commandait Semka; et les rangées de poutres l'une après l'autre tombaient à terre en gémissant.

— Quel livre peut-elle bien avoir là? Un aussi gros livre! demanda Michka pensif, s'appuyant sur le levier et essuyant du revers de sa main la sueur qui couvrait son visage. Instantanément transformé en mulâtre, il cracha dans ses mains et brandit le levier, afin de l'introduire dans une fente entre les poutres; il réussit, et ajouta, toujours pensif: Il est bien gros, si c'est l'Évangile...

— Qu'est-ce que cela peut bien te faire? dit Semka avec intérêt.

— Ce que cela peut me faire? Rien... J'aime à écouter les livres quand ce sont des livres saints... Chez nous, au village, il y avait un soldat; lorsqu'il commençait à lire le Psautier... on aurait cru entendre battre le tambour... Il lisait bien...

— Et puis après? demanda de nouveau Semka, en roulant une cigarette.

— Rien... C'était agréable... Bien qu'on n'y comprît rien; au moins c'est une parole qu'on n'entend pas dire dans la rue... On n'y comprend rien, et tout de même, on sent que c'est une parole pour l'âme.

— On n'y comprend rien, dis-tu, et pourtant on peut voir que tu es aussi bête qu'une bûche... dit Semka contrefaisant son camarade.

— C'est connu, tu as toujours des injures à la bouche, soupira celui-ci.

— Et comment faut-il parler, quand on a affaire à des imbéciles? Est-ce qu'ils peuvent comprendre?

— Jette donc cette pourriture à bas...

La cabine s'écroulait, tombait en morceaux, noyée dans des tourbillons de poussière qui avait déjà fait toutes grises les feuilles des arbres environnants.

Le soleil de juillet n'épargnait pas notre dos ni nos épaules, et les couvrait de transpiration.

Il aurait été impossible de déterminer, d'après

nos physionomies bigarrées de sueur et de saleté, à laquelle des quatre races nous appartenions.

— Et ce livre là-bas, il a des fermoirs d'argent — dit de nouveau Michka.

— On dirait, répondit Semka laconiquement.

— C'est donc l'Évangile...

— C'est l'Évangile. Et alors quoi?

— Rien...

— J'en ai assez, de l'Évangile. Et toi... puisque tu aimes tant les Saintes Écritures, tu devrais aller là-bas et lui dire : faites-moi un peu de lecture, grand'mère... Nous, nous ne savons où trouver cela... Nous ne pouvons pas aller à l'Église, à cause de notre crasse et de notre tenue peu décente, et pourtant l'âme, nous en avons une, nous aussi. Va donc!

— Est-ce vrai... faut-il y aller?

— Va!

Michka jeta le levier, arrangea sa blouse, se barbouilla encore le museau de poussière du revers de sa manche, et sauta en bas le mur de la cabine.

— Elle te chassera, la diablesse... marmotta Semka; et, sceptique, il sourit, mais suivit des yeux, avec une curiosité extrême, le camarade qui se frayait un chemin parmi les bardanes jusqu'au bosquet. Grand, courbé, les mains nues et malpropres, il se balançait pesamment en marchant, s'accrochait aux buissons, avançait difficilement et souriait d'un air confus et doux. La vieille leva la tête en voyant

arriver le va-nu-pieds, et tranquillement le mesura des yeux.

Les rayons du soleil jouaient sur les verres de ses lunettes et sur leur monture d'argent.

Elle ne le « chassa » pas, malgré la supposition de Semka. Nous ne pouvions pas entendre, à cause du bruit des feuilles, de quoi Michka et la propriétaire parlaient ; mais nous le vîmes qui s'asseyait lourdement à terre, aux pieds de la vieille, tandis que son nez touchait presque le livre. Son visage était digne et imperturbable ; nous pouvions voir qu'il soufflait dans sa barbe, s'efforçant d'en chasser la poussière ; il se démenait, et s'immobilisa enfin dans une pose maladroite, le cou tendu en avant, contemplant, dans l'expectative, les petites mains sèches de la vieille qui tournaient méthodiquement les feuillets du livre.

— Vois-tu, le chien déguenillé! Il a trouvé moyen de se reposer. Et nous ? Il flânerait là-bas, et nous travaillerions à sa place ? Pas si bête que ça!... Allons!...

Deux ou trois minutes après, Semka et moi étions aussi installés à terre, de chaque côté de notre compagnon. La vieille n'avait pas dit un mot en nous voyant venir, elle nous avait seulement jeté un regard perçant et s'était remise à tourner les feuillets du livre, comme si elle cherchait quelque chose. Nous étions assis en cercle dans la splendeur verte du feuillage frais et parfumé, et au-dessus

de nous s'étendait un ciel sans nuages, caressant et tendre. Parfois, un vent léger soufflait, passant dans les feuilles avec ce bruissement mystérieux qui attendrit toujours l'âme, y fait naître un sentiment de paix et de calme, et force à penser à des choses vagues, mais proches de l'homme, qui le nettoient de ses souillures intérieures ou tout au moins, l'obligent à s'oublier un instant et lui permettent de respirer facilement et librement.

« Paul, serviteur de Jésus-Christ », lisait la vieille. Sa voix tintait comme une cloche fêlée, avec des interruptions, mais elle était pleine de dévotion et d'une gravité sévère. Aux premiers accents, Michka fit un fervent signe de croix, Semka s'agita sur le sol, cherchant une pose plus commode. La vieille le considéra un instant, mais sans s'arrêter de lire.

« Je désire ardemment vous voir, afin de vous enseigner un don moral pour votre affermissement, c'est-à-dire, afin de me consoler avec vous par une foi commune, la mienne et la vôtre. »

Semka, en vrai païen qu'il était, bâillait avec bruit; son compagnon jetait sur lui ses regards bleus, pleins de reproches, et baissait profondément sa tête embroussaillée, toute couverte de poussière.

La vieille, lisant toujours, lança aussi un coup d'œil désapprobateur sur Semka, ce qui le troubla. Il baissa le nez, jeta un regard de côté et, désirant peut-être effacer l'impression de son bâil-

lement, il soupira profondément et pieusement.

Quelques minutes se passèrent.

La lecture monotone et incompréhensible avait un effet apaisant.

« Car la colère du Dieu qui est au ciel tombe sur toute impiété. »

— Qu'est-ce que tu veux? cria tout à coup la lectrice, en s'adressant à Semka.

— Mais... rien! Vous daignez lire, j'écoute! expliqua-t-il humblement.

— Pourquoi touches-tu les fermoirs de ta patte sale? dit la vieille, fâchée.

— C'est intéressant... parce que le travail est fin... Et je m'y connais... la serrurerie, c'est mon affaire! C'est pourquoi j'ai tâté.

— Écoute! commanda sèchement la vieille. Dis-moi un peu, qu'est-ce que je t'ai lu?

— Si vous le désirez! Je comprends...

— Eh bien, parle!

— Une prophétie... par conséquent, un enseignement au sujet de la foi, et aussi de l'impiété... C'est très simple... et vrai! Ça vous empoigne jusqu'à l'âme même!

La vieille secoua tristement la tête et nous regarda tous avec reproche.

— ... Vous êtes perdus... Vous avez des cœurs de pierre... Allez travailler...

— Elle... on dirait qu'elle s'est fâchée? annonça Michka en souriant d'un air coupable.

Alors Semka, qui se grattait la tête et bâillait, suivant des yeux la vieille qui s'en allait, sans se retourner, par l'étroite allée du jardin, dit d'un ton pensif :

— Et les fermoirs du livre sont en argent...

Il sourit de tout son museau, comme s'il avait eu un avant-goût de quelque chose.

Après avoir passé la nuit dans le jardin, près des ruines de la salle de bains, que nous avions complètement démolie pendant la journée, nous avions fini de nettoyer le puits vers le milieu du jour suivant ; transpercés par l'eau et couverts de boue, nous attendions notre paye, assis sur le perron, dans la cour, en conversant et en nous promettant, dans un avenir prochain, un dîner et un souper copieux ; quant à essayer de regarder plus avant dans le futur, personne de nous n'en avait envie.

— Quel diable empêche la vieille de venir, dit Semka impatiemment et d'un ton de révolte, mais à demi voix. Est-ce qu'elle aurait crevé, quoi !

— Oh ! comme il jure ! dit Michka, en hochant la tête avec reproche. Et à qui adresse-t-il ses injures, encore ! La vieille est une créature du bon Dieu. Et il l'insulte ! Quel caractère il a, cet homme !

— ... Tu n'es qu'un épouvantail... à moineaux... et tu te permets de juger, dit son camarade en riant.

Cette affable et intéressante conversation des amis fut interrompue par l'apparition de la vieille. Elle s'approcha de nous et tendant la main avec l'argent, dit d'un ton de mépris :

— Prenez et... allez-vous-en. J'avais l'intention de vous faire scier les poutres de la chambre de bains, mais vous n'en êtes pas dignes.

Indignes de l'honneur de scier les poutres, ce dont nous n'avions d'ailleurs pas besoin pour le moment, nous prîmes silencieusement l'argent et partîmes.

— Ah ! toi, espèce de vieux fantôme ! commença Semka, à peine sorti de la cour. Nous ne sommes pas dignes ! crapaud crevé ! Eh bien, tu peux te lamenter maintenant à propos de ton livre !

Plongeant un instant la main dans sa poche, il en tira deux petites choses brillantes et métalliques et, triomphant, nous les montra.

Michka s'était arrêté, la tête tournée avec curiosité vers le bras tendu que Semka élevait en l'air.

— Tu as arraché les fermoirs ? s'écria-t-il avec étonnement.

— Eux-mêmes... en argent ! Celui qui les voudra... en donnera bien un rouble.

— Ah ! toi ! Quand as-tu trouvé moyen ? Cache-les...

— C'est bien ce que je compte faire !

Nous allâmes plus loin dans la rue, silencieux.

— C'est adroit, disait Michka, pensif. Il les a pris et arrachés... Oui... et le livre est beau... La vieille... elle va se fâcher contre nous.

— Mais non... à quoi penses-tu ? Elle va nous rappeler et nous donnera un pourboire... ricana Semka.

— Et combien en veux-tu ?

— Le dernier prix : quatre-vingt-dix copecks. Je ne rabattrai rien... ils me coûtent plus cher... Vois-tu... Je me suis cassé un ongle.

— Vends-les-moi ! demanda timidement Michka.

— A toi ? Est-ce que tu veux te payer des boutons de manchettes ? Achète, ils feront de magnifiques boutons... ils assortiront très bien à ton museau.

— Non, vraiment, vends-les-moi ! et Michka fit sa voix encore plus suppliante.

— Prends...

— Combien ai-je à toucher ?

— Un rouble vingt copecks.

— Et tu en veux combien ?

— Un rouble !

— Fais un rabais, pour un ami !

— Idiot ébouriffé ! Pour quelle diable d'affaire en as-tu besoin ?

— Vends-les-moi d'abord.

Enfin le marché fut conclu et les fermoirs passèrent dans les mains de Michka pour quatre-vingt-dix copecks.

Il s'arrêta et les tourna entre ses doigts ; sa tête couleur de filasse baissée, les sourcils froncés, il se mit à examiner en détail les deux morceaux d'argent.

— Accroche-les à ton nez, lui conseilla Semka.

— Pourquoi ? demanda sérieusement Michka. Ce n'est pas nécessaire. Je les rapporterai à la vieille. Je lui dirai : « Grand'mère... nous avions pris ces petites choses sans le vouloir, et toi... remets-les de nouveau à leur place... au même livre. » Seulement, voilà, tu as emporté le morceau en les arrachant.

— Mais toi, imbécile...

— Et comment ! Vois-tu... un livre pareil, il faut qu'il soit en son entier... en arracher ainsi des morceaux, cela ne vaut rien... Et la vieille aussi, elle va se fâcher... Et elle va bientôt mourir... C'est pourquoi, je... Attendez-moi une minute, petits frères... je vais courir chez elle.

Et, avant que nous ayons réussi à l'arrêter, il disparut à grandes enjambées au tournant de la rue.

— En voilà une poule mouillée ! Sale individu ! se révolta Semka, comprenant le fait en substance et ses conséquences possibles.

Et, jurant désespérément, il commença à me convaincre.

— Allons, plus vite. Il va nous perdre. Peut-

être est-il déjà assis maintenant, les mains liées derrière le dos... et la vieille corneille a envoyé chercher les agents de police. Voilà, lie-toi avec de pareils coquins. Il est capable de te faire aller en prison pour une plume bleue. Non, quel homme! mauvais garnement, va! Faut-il avoir une vilaine âme pour agir ainsi avec ses copains ? Ah ! mon Dieu ! Et voilà pourtant ce que les gens sont devenus aujourd'hui ! Allons, sapristi, es-tu crucifié? Tu attends ? Attends ! Que le diable vous prenne tous, fripons ! Pouah ! malédiction ! Tu ne viens pas? Vous êtes....

Et ajoutant quelque chose d'horrible qui ne peut se répéter, Semka me donna un cruel coup de poing dans les côtes et s'enfuit précipitamment...

J'avais envie de savoir ce que faisait Michka chez notre ancienne patronne, et je me rendis lentement vers la maison. Je n'éprouvais nullement le sentiment de risquer quelque péril ou quelque ennui.

Et je ne me trompais pas.

Arrivé à la maison, j'appliquai mon œil à une ouverture de la haie par où je pouvais voir et entendre : la vieille était assise sur les marches du perron, tenant dans ses mains les fermoirs de la Bible, dont « le morceau avait été emporté » ; elle regardait à travers ses lunettes, avec un air sévère et investigateur, le visage de Michka qui me tournait le dos.

Malgré l'éclat sec et dur de ses yeux vifs, un

délicat repli de chair se formait à la commissure des lèvres ; on voyait que la vieille voulait cacher un bon sourire, le sourire du pardon.

Derrière elle se montraient trois laides figures : deux de femmes : l'une, rouge et coiffée d'un fichu bigarré ; l'autre, tête nue, avec un emplâtre sur l'œil gauche ; la troisième, un peu en arrière, était une physionomie d'homme, tranchante comme une lame, avec des favoris gris et un toupet de cheveux sur le front. Il clignotait parfois étrangement des deux yeux, comme s'il eût voulu dire à Michka :

— Sauve-toi vite, petit frère !

Michka ânonnait, essayait de s'expliquer :

— ... C'est un livre si précieux... Vous nous avez dit : « Vous n'êtes que bétail, vous êtes des chiens... » C'est pourquoi j'ai pensé... « Mon Dieu, c'est vrai. » Il faut dire la vérité... nous sommes des canailles et des gens maudits, des infâmes. Et ensuite, j'ai pensé : la « barinia », elle est vieille, peut-être qu'elle n'a qu'une consolation, que ce livre est tout pour elle... Maintenant, les fermoirs... en donnera-t-on beaucoup ? Mais, lorsqu'ils sont attachés au livre, c'est autre chose. J'ai réfléchi que j'allais réjouir la vieille dame, en lui rapportant la chose. En outre, nous avons, grâce à Dieu, gagné une petite somme qui suffira à notre entretien... Je serais heureux de rester, mais il faut que je m'en aille.

— Attends ! dit la vieille en l'arrêtant. As-tu compris ce que je t'ai lu hier?

— Moi ? Comment puis-je comprendre? J'entends, oui, et encore, comment ? Est-ce que nous avons des oreilles faites pour la parole de Dieu ? Elle est incompréhensible pour nous. Il semble que c'est le cœur qui comprend ce que l'oreille ne peut recevoir. Adieu...

— Ah ! c'est ainsi ! dit la bonne dame, prolongeant l'entretien. Non, attends...

Michka poussa un soupir mélancolique qui retentit dans toute la cour et se mit à piétiner sur place comme un ours. On voyait que cette explication lui pesait déjà.

— Et ne veux-tu pas que je te fasse encore la lecture ?

— Hum !... mes camarades m'attendent...

— Ne t'en inquiète pas... Tu es un bon garçon... Laisse-les.

— Bon... acquiesça doucement Michka.

— Tu les laisseras? oui ?

— Je les laisserai...

— C'est bien, tu es gentil ! Tout à fait comme un enfant ; tu as une grande barbe... presque jusqu'à la ceinture... Es-tu marié ?

— Je suis veuf... ma femme est morte...

— Et pourquoi bois-tu ? car tu es un ivrogne ?

— Oui, un ivrogne... Je bois...

— Pourquoi ?

— Pourquoi je bois? Je bois par bêtise... Je suis bête, alors je bois. Bien sûr, si l'homme avait de l'esprit, se gâterait-il ainsi lui-même? répliqua tristement Michka.

— Bien dit... bien dit... tu n'as qu'à amasser de l'esprit... entasses-en et tu te corrigeras... va à l'église... écoute la parole de Dieu... c'est en elle qu'est toute la sagesse.

— C'est vrai... répondit Michka avec un quasi-gémissement.

— Et je te ferai encore la lecture, veux-tu?

— Si vous voulez... dit Michka, mourant d'ennui.

La vieille sortit la Bible on ne sait d'où, d'une de ses poches, probablement, y fureta un instant; alors la cour résonna des accents tremblants de sa voix.

« Ainsi, tu n'es pas excusable, toi qui juges ton prochain, car tu te juges du même jugement par lequel tu juges autrui, parce qu'en jugeant un autre, tu fais la même chose. »

Michka hocha la tête et se gratta l'épaule gauche.

« Homme, est-il possible que tu échappes au jugement de Dieu? »

— Barinia, dit Michka d'un ton lamentable, laissez-moi aller, au nom de Dieu... Je reviendrai plutôt une autre fois pour écouter... mais maintenant j'ai terriblement envie de manger... si fort que mon ventre en gronde.

La vieille ferma violemment le livre.

— Va, va-t'en ! cria-t-elle d'un ton vif et saccadé.

— Je vous remercie respectueusement ! Et il s'élança vers la porte, en courant presque.

— Ames impénitentes ! Cœurs de bêtes fauves !

Ces mots retentissaient dans la cour derrière lui comme une imprécation.

* * *

Une demi-heure plus tard, nous étions assis ensemble au cabaret et nous prenions du thé avec des craquelins.

— Elle m'a transpercé comme une vrille... disait Michka, en me souriant bénévolement de ses bons yeux. J'étais là et je pensais : Ah ! mon Dieu ! Et pourquoi y ai-je été ? C'était un supplice ! Au lieu de prendre ses fermoirs et de me laisser aller, elle a commencé à parler. Quels drôles de gens ! On veut agir consciencieusement avec eux, et ils vous ennuient avec leurs questions. Je lui ai dit, dans la simplicité de mon âme : « Tiens, barinia, voilà tes fermoirs, ne porte pas plainte contre moi », et elle me répond : « Non, attends, raconte-moi pourquoi tu me les as apportés ? » Et elle s'est mise à me tirer les vers du nez... Ce qu'elle m'a fait transpirer avec toutes ses questions...

Et il souriait toujours de son sourire infiniment doux...

Semka, ébouriffé et maussade, lui dit d'un ton grave lorsqu'il eut terminé son odyssée :

— Tu ferais mieux de mourir, bûche chérie ! Sinon, les cafards et les mouches te mangeront avec tes radotages.

— Allons donc ! Tu en dis, des mots ! Buvons plutôt un petit verre, pour conclure l'affaire !

Sur ce, nous bûmes amicalement un verre et c'est ainsi que se termina cette importante affaire des fermoirs d'argent.

SUR LES RADEAUX

SUR LES RADEAUX

I

De gros nuages se trainent lentement sur le fleuve endormi, on dirait qu'ils descendent toujours plus bas, qu'ils s'éparpillent en loques grises pour aller effleurer les vagues rapides et troublées et que de l'eau, jusqu'au ciel, ils se dressent comme un mur imperméable qui barre la route aux radeaux. Les vagues minent ce mur en vain, se heurtant contre lui avec un bruit faible et larmoyant; elles retombent et s'éparpillent à droite et à gauche, dans les ténèbres profondes de la fraîche nuit de printemps.

Mais les radeaux flottent toujours en amont, la brume recule dans le lointain chargé de masses lourdes et nuageuses.

On ne voit pas les rives, la nuit les a cachées, et les ondes larges de la crue les ont repoussées quelque part.

Le fleuve est comme la mer. Au dessus, le ciel pesant et morne, plein de nuées. Dans ce

gris paysage trouble il n'y a ni air, ni tache de couleur claire.

Les radeaux glissent rapides et silencieux et, sortant de l'obscurité, un bateau à vapeur s'avance à leur rencontre ; il crache par sa cheminée une gerbe gaie d'étincelles et bat sourdement l'eau de son hélice.

Deux lumières rouges sur les paratonnerres grandissent, deviennent plus brillantes et la lanterne du mât se balance doucement de côté et d'autre, semble cligner de l'œil à l'obscurité.

L'espace est plein du bruissement de l'eau déchirée et des soupirs haletants de la machine.

— Garde à vous ! cria une voix forte et profonde qui part des radeaux.

Au gouvernail, près des rames, deux hommes se tiennent debout : Mitia, le fils du maître flotteur, un garçon blond, à l'air maladif, de vingt-deux ans environ; Serguei, l'ouvrier, gars robuste à l'air sombre, dont la barbe rouge laisse entrevoir des dents grandes et fortes que la lèvre supérieure, comiquement retroussée, n'arrive pas à recouvrir.

— Garde à vous !

Un cri prolongé s'élève de la proue des radeaux et ébranle l'air.

— Nous avons des yeux pour voir ! Qu'as-tu à nous assourdir ainsi? fait Serguei d'un ton mécontent, et il soupire en s'appuyant de la poitrine contre la rame.

— Ouf! Allons! Plus fort! Mitia!

Mitia a un accès de toux rauque, il arc-boute ses pieds aux poutres mouillées, tire vers lui, de ses mains maigres, la lourde perche.

— Vire... prends à gauche!... Satané diable! crie-t-on de nouveau d'une voix inquiète et irritée.

— Beugle tant que tu voudras. Ton malade de fils n'aurait pas la force de casser en deux un brin de paille, et toi, tu le mets au gouvernail et tu brailles ensuite de toutes tes forces. Grippe-sou fieffé, qui se fait une maîtresse de sa bru, ne pourrais-tu pas prendre un second ouvrier? Déchire-toi la gueule tant qu'il te plaira!...

Serguei grommelle maintenant à haute voix, il n'a évidemment aucune crainte d'être entendu et semble même le désirer...

Le vapeur court le long des radeaux, jetant des flots d'écume avec le murmure de ses hélices. Les poutres se balancent sur l'eau et les jointures grincent avec un bruit aigre et pitoyable. Le bateau regarde le fleuve et les radeaux de toutes ses fenêtres éclairées. C'est comme une série d'yeux en feu qui se réfléchissent dans l'eau écumante où ils s'évanouissent en taches claires et tremblantes.

Les vagues s'entre-choquent avec violence contre les radeaux, les poutres dansent et Mitri, qui vacille sur ses pieds, se cramponne fortement au gouvernail, de peur de tomber.

— Eh! eh! dit Serguei d'un air moqueur, comme tu danses! Attends un peu! Ton père va hurler de nouveau... ou bien il viendra te donner une bourrade dans les côtes et tu danseras de plus belle. Eh, eh! prends à droite. Oh!... Oh!...

Et de ses mains élastiques comme des ressorts d'acier, Serguei manie puissamment sa rame qui déchire l'eau profondément.

Énergique, grand, un peu méchant et moqueur, il se tient debout comme s'il était vissé aux poutres de ses pieds nus ; la tension de son attitude montre qu'il est prêt à faire virer le radeau ; il regarde en avant d'un œil vigilant.

— Comme ton père caresse Marie! Le démon! Pas de honte, pas de conscience! Et pourquoi, Mitri, ne les abandonnes-tu pas, ces diables impurs?... Est-ce que tu m'écoutes ?

— Je t'écoute! répond Mitri à demi-voix sans regarder là où Serguei, à travers l'obscurité, dit qu'il voit son père.

— Tu écoutes! poule mouillée, va! ricane Serguei avec un rire ironique.

— Quelles affaires! continue-t-il, excité par l'apathie de Mitri. Il est bon, ce vieux! Il marie son fils, lui enlève sa femme, et il croit être dans son droit! Vieux séducteur!

Mitri se tait et regarde en arrière, le long du fleuve, où un mur de nuages épais s'est aussi formé.

Maintenant les nuages sont partout et il semble que les radeaux ne voguent pas, mais qu'ils restent immobiles dans cette eau épaisse et noire, étouffée sous une masse de lourdes nuées gris sombre qui sont tombées sur elle du haut du ciel et qui barrent le chemin.

Le fleuve semble un précipice sans fond entouré de tous les côtés de montagnes qui s'élèvent jusqu'au ciel et couvert d'un voile compacte de brouillard.

Tout, alentour, est calme jusqu'à l'accablement, et l'on dirait que l'eau qui rejaillit faiblement contre les radeaux attend quelque chose. Ce frémissement unique dans la nuit nuance encore davantage la tranquillité, on croit y deviner beaucoup de tristesse et comme une timide interrogation.

— Si le vent venait!... dit Serguei. Mais non, il ne faut pas de vent, parce qu'il ramènera la pluie, ajoute-t-il, se parlant à lui-même, et il commence en gémissant à bourrer sa pipe.

Une allumette flambe, on entend un râle dans le tuyau obstiné de la pipe et un petit foyer rouge, brillant par accès, éclaire la large figure de Serguei en partie plongée dans l'obscurité.

— Mitri! sa voix retentit de nouveau : maintenant elle est moins sombre et on y distingue plus nettement une note railleuse.

— Quoi? répond à mi-voix Mitri sans se dé-

tourner. Ses grands yeux tristes regardent fixement quelque chose dans le lointain.

— Alors, comment ça s'est-il passé, frère ?

— Quoi? reprend Mitri d'un air fâché.

— Donc tu t'es marié? C'est à se tordre de rire! Comment ça s'est-il passé? Tu es resté seul avec ta femme et alors?... ha, ha, raconte!

II

— Eh! vous autres là-bas! Quel vacarme vous faites! Prenez garde!

L'appel menaçant monte du fleuve.

— Comme il mugit, le beau-père maudit, et Serguei, soulignant avec ferveur le dernier mot, revient de nouveau au thème qui l'intéresse.

— Eh bien, raconte Mitia! Dis-moi donc!...

— Laisse-moi tranquille, Serguei, je t'avais déjà tout dit, chuchote d'une voix suppliante Mitri; mais sachant sans doute qu'il ne pourra se débarrasser de Serguei, il commence hâtivement :

— Eh bien, nous étions là, seuls vis-à-vis l'un de l'autre. Je lui dis : « Je ne peux pas être ton mari, tu es une fille robuste, je suis un homme faible et malade. Et je ne voulais pas du tout me marier, mais mon père m'a forcé à le faire : « Marie-toi, me dit-il, je le veux. » Je n'aime pas les filles,

et toi je te hais. Tu es trop hardie... Oui, je ne sais rien de tout cela... Comprends-tu?... Ce n'est qu'une vilenie et un péché... Les enfants aussi... A cause d'eux il faut rendre compte à Dieu... »

— Une vilenie? Serguei pousse une sorte de cri plaintif et rit à gorge déployée. Et que t'avait-elle répondu, Maria?

— Elle? « Que veux-tu que je fasse maintenant? » me dit-elle en pleurant. « Pourquoi ne m'aimes-tu pas? Est-ce que je suis un monstre? » Elle n'a pas de honte, Serguei... et elle est méchante. « Veux-tu donc me pousser à bout, me dit-elle, veux-tu que je me plaigne à mon beau-père? »

Je lui dis : « Fais ce que tu voudras... Va où il te plaira... Je ne peux pas agir contre mon âme... Si je t'aimais, passe encore! Mais comme ça! Grand-père Ivan disait : C'est un péché mortel, tout ça. Sommes-nous donc des bêtes »? Elle pleurait toujours. « Nous ne pouvons vivre ainsi », me dit-elle.

J'avais pitié d'elle. Je lui dis : « Ça te passera. Ou bien, entre dans un couvent. » Elle m'insulta. « Tu es stupide, et fou. Mitri, tu es un misérable... »

— Ah! ah, mes pères! siffle Serguei en un chuchotement d'extase. Tu lui as donc dit : « Entre dans un couvent? »

— Oui, je lui ai dit cela! répond simplement Mitia.

— Et elle t'a appelé « misérable? » Et Serguei élève la voix.

— Oui, elle m'a insulté.

— C'est bien fait! tu l'as bien mérité. On aurait dû encore te battre.

Serguei changea subitement de ton. Maintenant il parlait d'un air sévère, presque inspiré.

— Est-ce que tu as le droit d'agir contre la loi? Tu as osé le faire? C'est une coutume humaine et il n'y a pas à discuter là-dessus. Comprends-tu? Entrer dans un couvent! Quelle tête d'imbécile. Qu'en a-t-elle besoin, la fille? Un couvent, dis-tu? Dieu! quels types il y a de par le monde! Réfléchis un peu toi-même. Qu'avais-tu fait? Sans raison quelconque tu as perdu une fille... C'est grâce à toi qu'elle est la maîtresse du vieux. Le vieux, à cause de toi, a commis un péché pareil. Combien de lois as-tu donc violées? Quelle tête!... Quelle tête!

— La loi, Serguei, est dans le cœur. Il y a une loi pour tout le monde : « Ne fais jamais rien contre ton âme et tu ne feras jamais de mal sur la terre », prononça Mitri doucement et d'un ton conciliant, en secouant la tête.

— Toi, tu as violé cette loi, répliqua énergiquement Serguei. « Dans l'âme », dis-tu? en voilà encore une idée! Il y a tant de choses dans une âme! On ne peut pas tout défendre. L'âme, l'âme! Il faut la comprendre cette âme, frère, puis...

— Non, ce que tu dis n'est pas juste, Serguei, interrompit Mitri avec ardeur, comme s'il prenait

subitement feu. L'âme, mon frère, est toujours pure comme la rosée. Elle est dans une coquille. Elle se trouve à l'abri, bien profondément. Et si tu consens à l'écouter, tu ne te tromperas pas. Ce sera toujours agir d'après Dieu si tu fais quelque chose d'après ton âme. Dieu est dans l'âme, la loi se trouve donc en elle. C'est Dieu qui l'a créée, c'est lui qui l'a insufflée dans l'homme. Il faut seulement savoir la regarder. Il faut le faire sans pitié pour soi-même...

— Hé! là-bas! Vous autres! Lourdauds endormis! Prenez garde!

Une voix gronda sur le fleuve comme un roulement de tonnerre. On sentait que ce cri devait être poussé par un homme sain, énergique, content de lui-même, par un homme plein de vie et heureux de vivre. On devinait qu'il criait, non par nécessité, mais parce que son âme débordait de quelque chose de gai et de fort et que ces deux choses — la gaieté et la force — demandaient à se répandre au dehors en liberté, à s'échapper en un hymne bruyant et sonore.

— Comme il aboie, le vieux diable! fit Serguei avec plaisir ; il sourit, et d'un œil avide, regarda vers l'avant du radeau. Ils se caressent, les pigeons! Tu ne les envies pas, Mitia?

Mitri regardait avec indifférence dans la direction des radeaux où des silhouettes humaines

affairées couraient de droite et de gauche ; parfois elles s'arrêtaient tout près l'une de l'autre, se confondaient en une masse compacte et sombre.

— Tu ne les envies pas? répéta Serguei.

— Les envier! Oh non! C'est leur péché! Ils auront à rendre compte de tout cela, répondit doucement Mitia.

— Oui, reprit Serguei, d'un ton ironique, en bourrant de nouveau sa pipe; et de nouveau aussi un petit foyer rouge rayonna dans l'obscurité.

La nuit devenait toujours plus épaisse, et des nuages sombres descendaient toujours plus bas sur le fleuve large.

— Où as-tu amassé une si grande provision de sagesse, Mitri? Ou peut-être est-elle innée en toi? Tu n'es pas comme ton père, ton père est un héros. Regarde bien. Il a cinquant-deux ans et il a su se faire aimer d'une belle! Car elle l'aime, c'est hors de cause. Oui, elle l'aime, frère... Il est difficile de ne pas aimer un luron pareil. C'est un fameux gaillard, ton père. Quand il travaille, c'est un plaisir de le voir; et puis il est dans l'aisance, tout le monde l'estime et il a la tête à la bonne place. Mitri ! Qu'aurait-il fait, ton père, si la défunte Anfissa était encore vivante? C'est ça qui aurait été intéressant! J'aurais bien voulu voir ce qu'il aurait fait. C'était une femme à poigne, ta défunte mère. Elle était de la force de ton père!...

Mitri se taisait, appuyé contre la rame et les yeux fixés sur l'eau. Serguei, lui aussi, gardait le silence. Le rire sonore d'une femme arrivait de l'avant du radeau. La voix basse d'un homme l'accompagnait. Leurs silhouettes cachées par les ténèbres étaient à peine visibles pour Serguei qui les guettait avec curiosité à travers l'ombre. On pouvait voir que l'homme était grand; debout près de la rame, il écartait largement les jambes, à demi tourné vers une petite femme ronde qui se tenait, la poitrine contre l'autre rame, à une toise et demie environ de la première. De son doigt elle menaçait l'homme et riait très haut d'une façon provocante.

Serguei se détourna avec un soupir de regret, et, après s'être tu quelque temps, il reprit :

— Eh! eh! ils ne se gênent pas. Ils sont heureux. Il m'en faudrait une aussi, à moi, pauvre diable que je suis. Jamais de la vie je ne l'aurais abandonnée. Eh! eh! comme je l'aimerais. Ce n'est pas moi qui la planterais là? Sapristi! Je n'ai pas de chance avec les femmes. Elles n'aiment pas, évidemment, les hommes roux... Elle est capricieuse cette Maria... Et friponne!... Et avide de vivre!... Mitia! Dors-tu?

— Non, répondit doucement Mitia.

— C'est bien. Comment comptes-tu passer ta vie, frère? Puisque, à dire vrai, tu es solitaire comme le pouce. Que comptes-tu faire

maintenant? Il te sera difficile de vivre parmi les hommes. Tu es trop comique. Quelle espèce d'individu est-ce celui qui ne sait pas se défendre? Il faut avoir, frère, des dents et des griffes. Chacun t'offensera. Est-ce que tu es capable de mordre? Comment t'y prendrais-tu? Eh, eh! Tu es drôle! Que comptes-tu faire?

— Moi? Mitia sortit de nouveau de son immobilité et tressaillit. Je partirai, cet automne même; j'irai au Caucase et ce sera fini. Mon Dieu! Si je pouvais vous quitter encore plus vite! Vous n'avez pas d'âme! Vous êtes des hommes irréligieux; vous fuir, c'est le salut. Pourquoi vivez-vous? Où est Dieu pour vous? Vous ne faites que parler. Est-ce que vous vivez d'après les lois du Christ? Vous êtes des loups! Mais là-bas vivent des gens bien différents, leurs âmes sont en Dieu, et leurs cœurs sont pleins d'amour; ils souffrent pour le salut du monde...

Et vous? Vous n'êtes que des bêtes qui vomissent le péché. Il y a des gens qui ne sont pas comme vous. Je les ai vus. Ils m'ont appelé. Je veux aller auprès d'eux. Ils m'ont apporté un livre des Saintes Écritures.

« Notre frère aimé qui croit en Dieu, lis la parole salutaire », m'ont-ils dit. Je l'ai lue et cette parole de Dieu a renouvelé mon âme. Je m'en irai. Je vous quitterai, vous, loups insensés, qui vous nourrissez de la chair les uns des autres. Soyez maudits!

Mitri parlait sans s'arrêter, ses phrases se précipitaient en un chuchotement passionné et le sentiment de fureur méprisante qui débordait de son cœur envers ces loups l'étouffait. Il était altéré du désir d'approcher ces hommes dont les âmes songent au salut du monde.

Serguei restait étourdi. Il se tut, ouvrant largement la bouche; et sa pipe, à la main, il réfléchissait, regardant autour de lui. Enfin il dit d'une voix sombre :

— Comme tu es acharné !... Tu es méchant, toi aussi. Tu as eu tort de lire ce livre. Qui sait ce que c'est que ce livre? Eh bien! va-t'en, file, autrement tu te gâterais complètement. Va-t'en avant que tu sois devenu tout à fait farouche... Quels gens y a-t-il là-bas, au Caucase? Est-ce que ce sont des moines, peut-être? Ou peut-être de vieux croyants? Ou bien encore des Molocans [1] ?

Mais Mitri s'apaisa aussi vite qu'il s'était exalté. Il maniait la rame, suffoquant sous l'effort, et, nerveusement, il marmottait des syllabes rapides. Serguei attendit longtemps sa réponse et ne la reçut pas. Cette nuit sombre et silencieuse comme la mort oppressait sa nature simple; il voulait se rappeler lui-même à la vie, réveiller ce silence par

1. Les Molocans, adeptes d'une secte religieuse rationaliste qui renie l'Eglise et toutes les cérémonies du culte, ainsi que la sainte Vierge et la Trinité. Leur enseignement est fondé exclusivement sur la morale de l'Evangile.

des sons, troubler cette quiétude lourde de l'eau qui s'écoulait vers la mer, de ces nuages dont la nappe restait figée tristement dans l'air. A l'autre bout du radeau la vie battait son plein et excitait à vivre. De là-bas arrivait sans cesse, tantôt un rire doux et content, tantôt des exclamations entrecoupées, qui se noyaient dans le silence et dans l'obscurité de cette nuit toute pleine des effluves du printemps, toute vibrante du désir violent de vivre.

— Qu'est-ce que tu fais, Mitri, comment diriges-tu ? Le vieux t'insultera, prends-y bien garde, dit-il enfin, ne pouvant plus supporter ce silence, et voyant que Mitri battait sans but l'eau de sa rame. Mitri s'arrêta, essuya son front en sueur et resta immobile tandis que, cramponné à la rame, il respirait avec effort.

— Il y a peu de bateaux aujourd'hui... Depuis combien d'heures voguons-nous déjà, et nous n'en avons rencontré qu'un.

Mitri ne répondit rien à cette remarque. Alors Serguei en donna le motif lui-même :

— C'est parce que la navigation n'est pas encore ouverte. Cela ne fait que commencer. Mais nous serons bientôt à Kazan, la Volga travaille bien, elle a un dos de géant, elle est capable de tout supporter. Pourquoi restes-tu ainsi sans bouger ? Es-tu fâché ? Eh, Mitia ?

— Quoi ? demanda Mitri mécontent.

— Rien, tu es un homme original... Pourquoi ne parles-tu pas ? Penses-tu sans cesse? Laisse cela. C'est mauvais pour l'homme. Eh, eh, toi, le sage, tu raisonnes toujours, tu cherches partout des raffinements, mais tu ne comprends pas que tu n'as pas tant d'esprit que ça.

Serguei riait, conscient de sa supériorité, sifflait très haut, se taisait, sifflait de nouveau, puis continuait à développer son idée :

— Penser !... Ah ! Est-ce une occupation pour un homme simple ? Regarde ton père, il ne raisonne pas, il vit. Il aime ta femme et ils se moquent tous deux de toi, le sage imbécile. Oui, oui !... Écoute bien comme ils s'amusent là-bas. Que le diable les emporte ! Les vilains ! Quels lurons ! N'est-ce pas, Mitia, c'est du propre ?...

— Serguei !... — un murmure passionné, nerveux, se fit entendre — je te supplie au nom du Christ, ne déchire pas mon âme, ne me brûle pas à petit feu, laisse-moi tranquille. Tais-toi. Je t'en supplie, au nom du Sauveur, ne me parle pas, ne m'empoisonne pas, ne suce pas ainsi mon sang ! Je me jetterai dans le fleuve et le grand péché retombera sur ta tête. Je détruirai mon âme, ne me touche pas ! Au nom de Dieu, je te le demande !...

Un sanglot maladif et plaintif déchira le silence de la nuit, et Mitri qui était debout se laissa tomber sur les poutres comme assommé par quelque chose de lourd.

Des nuages sombres se penchaient sur le fleuve.

— Eh bien ! eh bien ! grommela craintivement Serguei, regardant son camarade qui s'agitait sur les poutres, comme s'il était en proie au supplice du feu. Tu n'es qu'un original ! Tu es drôle ! Il fallait le dire que tu n'aimais pas ça, tu...

— Tu me tourmentes pendant toute la route... Pourquoi ? Suis-je ton ennemi ? Dis-le ?... chuchota avec ardeur Mitia.

— Tu es bien bizarre, frère ! grand original ! murmura Serguei d'un air confus et offensé. Est-ce que je savais ? Je ne connais pas ton âme, moi...

— Je vais oublier tout cela, comprends-le ! Oublier pour toute ma vie ! Ma honte, mes souffrances terribles... tout cela... Vous êtes des hommes sans pitié. Je m'en irai ! Pour toujours... Je ne puis plus le supporter...

— Eh bien, va-t'en !... cria Serguei de toutes ses forces et il souligna son exclamation d'une injure cynique ; mais il s'interrompit subitement, se crispa, s'accroupit, écrasé évidemment lui aussi par ce drame intime qu'il ne pouvait pas ne pas comprendre.

— Ohé vous ! là-bas ! on vous appelle ! Êtes-vous sourds ? La voix de Silan Pétrow s'élevait sur le fleuve. Qu'avez-vous ? Pourquoi faites-vous un tapage pareil ?

Évidemment, Silan Pétrow aimait, quand il était sur le fleuve, à faire résonner sa voix basse, épaisse et puissante, pleine d'une santé robuste et qui coupait le silence de plomb. Les appels se confondaient, ébranlaient l'air chaud et humide, pesant de toute leur sonorité intense sur la silhouette débile de Mitri qui était retourné aux rames. Serguei répondait tout haut, aussi fort qu'il pouvait, au patron, l'accablant en même temps à demi-voix d'injures russes les plus salées qu'il pût trouver.

Des voix déchirèrent la nuit silencieuse, l'éveillèrent et la secouèrent de sa torpeur, puis elles se joignirent en une seule note lourde comme le son d'une grande trompette en cuivre, qui s'éleva jusqu'au fausset, plana dans l'air, s'éteignit et disparut. Puis tout redevint tranquille. Des échappées du ciel, un rayon de lune tomba en taches jaunes sur l'eau sombre, et, après avoir brillé un moment, disparut, noyé dans l'obscurité profonde.

Les radeaux voguèrent plus loin au milieu des ténèbres et du silence.

III

Près d'une des rames du premier radeau se tenait Silan Pétrow : il portait une ample chemise

rouge dont le col ouvert laissait voir son cou puissant et sa poitrine velue, forte comme une enclume. Une mèche de cheveux gris tombait sur son front et au dessous souriaient des yeux bruns, grands et chauds. Les manches de sa chemise retroussées jusqu'au coude mettaient à nu ses bras musculeux qui tenaient solidement la rame, et Silan, penché un peu en avant, l'œil vigilant, observait chaque chose dans l'obscurité épaisse du lointain.

Marie était à trois pas de lui vers le courant et, un sourire de contentement sur les lèvres, regardait la figure large de son bien-aimé. Tous deux se taisaient, occupés à observer : lui, l'horizon, elle, les jeux de physionomie sur ce visage barbu et expressif.

— C'est sans doute un feu de pêcheurs, dit-il, se retournant vers elle. C'est bien. Nous dirigeons juste. Oh ! oh ! et de toute sa personne s'exhala une colonne d'air chaud, tandis qu'il soulevait la rame gauche en coups réguliers.

— Ne travaille pas trop, Macha, dit-il, voyant qu'elle fait le même mouvement que lui avec la rame droite. Rondelette, robuste avec de gais yeux noirs et des joues roses, pieds nus, et vêtue d'un sarafane mouillé qui s'ajuste à son corps et le dessine nettement, elle tourne son visage vers Silan, sourit tendrement et lui dit :

— Tu me ménages trop. Je suis en bonne santé, Dieu merci!

— Je t'embrasse, je ne te ménage pas! dit Silan, haussant les épaules.

— Et il ne faut pas! murmure-t-elle, provocante...

Tous deux se turent, en s'examinant avec des regards avides. L'eau bruissait harmonieusement sous les radeaux. Quelque part au loin, à droite, les coqs chantaient. Les radeaux avançaient et s'agitaient à peine sous leurs pieds; ils allaient, là-bas, où les ténèbres s'éclaircissaient et se fondaient; où les nuages prenaient des contours plus arrêtés et des nuances plus claires.

— Silan! sais-tu pourquoi ils glapissaient ainsi là-bas? Je le sais bien, moi, je le sais! C'est Mitri qui se plaignait de nous à Serguei et qui, dans son angoisse, parlait si plaintivement; c'est Serguei qui nous injuriait.

Marie fixa des yeux scrutateurs sur le visage de Silan, devenu sévère et froidement obstiné à l'ouïe de ces paroles.

— Eh bien, que veux-tu dire? demanda-t-il brièvement.

— C'est ainsi! Rien.

— Et s'il n'y avait rien, il ne fallait rien dire.

— Mais ne te fâche donc pas.

— Me fâcher contre toi? J'en serais bien aise quelquefois, si je le pouvais.

— Aimes-tu ta Machka? murmura-t-elle câline, en s'inclinant vers lui.

— E-eh! — grommela énergiquement Silan, et il tendit vers elle ses mains vigoureuses, puis il dit entre les dents :

— Viens, si tu veux... Ne m'excite pas...

Elle se plia comme une chatte et se serra doucement contre lui.

— Nous enchaînerons de nouveau les radeaux! — murmura-t-il, embrassant le visage, qui brûlait sous ses lèvres.

— C'est assez! Il commence à faire jour... on nous voit de l'autre bout.

Et, faisant un signe de tête en arrière, elle essaya de se dégager de son étreinte.

Mais, d'une main, il la retint encore plus fortement, tandis que, de l'autre, il prit le gouvernail.

— On voit? Qu'ils voient! Que tout le monde voie! Je m'en fiche! je commets un péché, en effet. Je le sais. Eh bien, quoi? J'en serai responsable envers Dieu. Tout de même, tu n'étais pas sa femme. Cela veux dire que tu es libre, que tu t'appartiens... Je sais qu'il a la vie dure! Et moi? Est-ce que c'est flatteur d'être l'amant de sa bru? Bien que tu ne sois pas sa femme, à vrai dire... Malgré tout, la vie m'est bien difficile maintenant, parce qu'on m'estime beaucoup! Et n'est-ce pas un péché devant Dieu? Oui! Je sais

tout cela ! Et j'ai tout violé. Parce que cela en vaut la peine ! On ne vit qu'une fois au monde et on peut mourir chaque jour. Eh, Marie ! j'aurais dû attendre un mois seulement pour marier Mitia ! Alors rien de tout cela ne serait arrivé. Si je t'avais envoyé une demande en mariage tout de suite après la mort d'Anfissa, tout serait en règle, sans péché, sans honte. C'est de ma faute. Elle me prendra cinq ou dix années, cette faute. J'en mourrai...

Silan Petrow parlait tranquillement, d'un air décidé, et une obstination de fer se reflétait sur sa figure, comme s'il se préparait à défendre tout de suite son droit d'aimer.

— Eh bien, laisse cela, ne t'inquiète pas. Nous avons parlé bien souvent de toutes ces choses, murmura Marie : elle se délivra doucement de ses bras, et s'approcha de sa rame.

Il commença à travailler avec ardeur, comme s'il voulait donner une issue au poids qui oppressait sa poitrine et assombrissait son beau visage.

L'aube commençait à poindre. Les nuages, en s'éclaircissant, couvraient lentement le ciel, comme s'ils ne voulaient pas céder la place au soleil qui se levait. L'eau du fleuve devint claire et prit le froid éclat de l'acier mat.

— Il m'a parlé de nouveau, hier : « Mon père, a-t-il dit, n'est-ce pas un péché, une honte pour nous deux ? Laisse-la — c'est de toi qu'il s'agissait — laisse-la, a-t-il dit, reste dans la mesure. »

« Mon fils, lui dis-je, mon cher, retire-toi, si tu veux rester vivant! Je vais mettre ton corps en lambeaux, comme un chiffon pourri. Il ne restera rien de la vertu. Je t'ai fait naître pour mon tourment, bâtard! » Il trembla. « Père! dit-il, est-ce de ma faute? » « Oui, lui dis-je, tu es coupable, moucheron criard, parce que tu es comme une pierre sur mon chemin. Tu es coupable, lui dis-je parce que tu ne sais pas te défendre. Tu n'es qu'un cadavre, lui dis-je encore, toi, une charogne. Si, au moins, tu étais bien portant, on pourrait te tuer; mais cela est impossible, maintenant. Je te plains, misérable fantôme. » Il se mit à sangloter!...

Eh, Marie! Les hommes se sont gâtés! Un autre à ma place!... se serait vite délivré du lien qui l'embarrasse. Et nous, nous y restons pris! Oui, nous pourrions bien nous y étrangler tous les deux.

— De quoi parles-tu? demanda timidement Marie, regardant avec crainte cet homme si sévère, si fort et si froid.

— C'est ainsi... S'il était mort... Voici de quoi il s'agit. S'il était mort... ce serait bien! Tout serait rentré dans l'ordre. Aux tiens j'aurais donné la terre, je leur aurais fermé la bouche, et avec toi, je serais parti pour la Sibérie... ou pour le Kouban. Et quand on m'aurait demandé qui tu étais, j'aurais dit : « Ma femme! » As-tu com-

pris? Nous nous serions procuré un passeport... les papiers nécessaires. J'aurais ouvert une boutique dans un village quelconque. Et nous aurions pu vivre. Et Dieu nous aurait pardonné notre péché. Avons-nous besoin de beaucoup de choses? Nous aurions pu nous dévouer à notre prochain, nous aurions fait du bien aux malheureux et cela nous aurait aidé à tranquilliser notre conscience... Est-ce bien? Ah! Macha!...

— Oui, oui! soupira-t-elle, et, fermant les yeux, elle tomba dans une rêverie profonde.

Ils se turent... L'eau bruissait...

— Il est faible... Peut-être mourra-t-il bientôt, fit sourdement Silan Pétrow.

— Que Dieu t'entende, dit Marie d'une voix suppliante, et elle fit un signe de croix.

Les rayons du soleil printanier percèrent les nuages et tombèrent sur l'eau en un arc-en-ciel doré.

Le vent souffla; tout tressaillit, se ranima et sourit. Le ciel bleu lui aussi riait, par les échappées des nuages, à l'eau ensoleillée. Et les nuages, déjà, restaient en arrière des radeaux.

Rassemblés en une masse lourde et sombre, ils semblaient pensifs et immobiles là-bas, au-dessus du fleuve large, comme s'ils cherchaient la route pour fuir devant ce soleil vivifiant. Ce soleil riche d'éclat et de joie était leur ennemi, à elles, les nuées, mères des tempêtes hivernales, des ra-

fales de neige attardées reculant maintenant pour faire place au printemps.

Le ciel pur et serein luisait au-dessus des radeaux et le soleil, dans l'aube encore froide mais éclatante, se levait fier et beau des ondes en or pourpre du fleuve et montait toujours plus haut dans le désert bleu du ciel.

On voyait, à droite, le brun rivage montagneux avec la frange verte des forêts, et, à gauche, le tapis d'émeraudes pâles des prairies scintillant sous les diamants de la rosée.

Dans l'air flottaient les odeurs succulentes de la terre, de l'herbe qui venait de naître et l'arome résineux des sapins.

Silan Pétrow lança un coup d'œil aux rames d'arrière.

Serguei et Mitri semblaient y être attachés. Mais ils étaient encore trop loin pour qu'on pût voir l'expression de leurs figures.

Il tourna ses yeux vers Marie.

Elle avait froid. Se tenant debout près de la rame, elle se serrait en boule, se faisait toute ronde. Elle regardait en avant, pensive, tout inondée de soleil, et ce sourire mystérieux et charmeur, qui rend une femme, même laide, désirable et enchanteresse, jouait sur ses lèvres.

— Attention, les gars! Ah! ah!... cria Silan Pétrow de toutes ses forces, et il sentit monter

dans sa poitrine un flot d'énergie et de courage.

Et tandis qu'alentour toutes les choses semblaient renaître à la vie, l'écho de sa voix résonna longtemps sur la rive montagneuse.

UN LIVRE INQUIÉTANT

UN LIVRE INQUIÉTANT

IMPRESSIONS D'UN HOMME BASSIS

Je ne suis pas un gamin : j'ai quarante ans, oui, Monsieur! Je connais la vie comme les rides sur ma joue ou sur la paume de ma main : je n'ai plus rien à apprendre de personne. J'ai une famille et, pour lui créer du bien-être, j'ai dû courber l'échine pendant vingt ans.

Courber l'échine, c'est une lourde besogne, et qui est très désagréable. Mais cela, c'est le passé, et maintenant je veux me reposer des fatigues de la vie, Monsieur, je vous prie de le croire.

En me reposant, j'aime à lire. La lecture est un grand plaisir pour un homme civilisé, et j'estime le livre, il m'est cher. Mais je n'appartiens nullement à la catégorie de ces originaux qui se jettent sur le premier livre venu comme les affamés sur le pain, pour chercher en lui une parole nouvelle et lui demander des indications sur la manière de vivre.

Je sais comment il faut vivre, oui, je le sais...

Ma lecture, je la choisis moi-même, et je ne lis que les bons livres, écrits avec sentiment. J'aime quand l'auteur peut montrer les côtés honnêtes et lucides de l'existence, quand il dit bien même les choses mauvaises; ainsi on ne pense pas à la qualité du rôti en se régalant de la sauce.

Nous autres gens qui avons beaucoup travaillé dans la vie, le livre doit nous consoler, il doit agir sur nous comme la berceuse qui endort l'enfant. Voilà mon opinion, Monsieur.

Un repos sérieux, c'est mon droit sacré! Qui oserait se permettre de dire que ce n'est pas juste?

Donc, un jour, j'ai acheté le livre d'un de nos écrivains en vogue.

Je l'ai acheté, je l'ai apporté à la maison, et le soir, coupant les feuillets avec précaution, j'ai commencé à le lire.

Il faut vous le dire : j'avais un préjugé en commençant cette lecture. Je ne crois pas en ces jeunes talents. J'aime Tourgueneff; c'est un écrivain doux et agréable. Quand on le lit, c'est comme si on buvait du lait crémeux et succulent, on pense : « Il y a bien longtemps que cela s'est passé, ce n'est plus d'aujourd'hui, c'est déjà vécu. » J'aime aussi Gontcharoff, il écrivait dans le genre tranquille, solide et persuasif.

Je commence donc le livre... Eh! que diable! Une

langue magnifique, précise, tout est exprimé sans parti pris, tout est parfaitement équilibré : c'est très bien !... J'ai fini un petit récit, j'ai fermé le livre et j'ai commencé à réfléchir.

Une impression triste... mais on peut lire sans crainte. Il n'y a rien de rude, pas de ricanements masqués ni d'allusions méchantes à l'égard des classes aisées, aucune tendance à offrir les petites gens comme des modèles de toutes les vertus et de toutes les perfections. Bref, il n'y a rien d'impertinent, tout est très simple, très joli.

Je lis encore un récit : très, très bien. Bravo !... Encore !... On dit que quand un Chinois veut empoisonner l'ami dont il désire se débarrasser pour des raisons quelconques, il l'invite chez lui et lui offre des confitures de gingembre. Ce sont des confitures délicieuses, d'un goût exquis, et on mange jusqu'à un certain moment avec un plaisir indescriptible. Mais quand arrive ce « certain moment », l'homme tombe comme une masse et c'est fini. Jamais plus il ne mangera parce que lui même est déjà prêt à servir de nourriture aux vers.

Ainsi ce livre, je l'ai lu tout d'une haleine, j'étais déjà au lit quand je l'ai terminé et, après l'avoir achevé, j'éteignis la lampe et me préparai à dormir. J'étais étendu bien paisible. Autour de moi régnaient la tranquillité et le silence.

Subitement j'éprouve quelque chose d'extraor-

dinaire ; il me semble qu'au-dessus de moi, dans l'obscurité, un vol de mouches d'automne se met à tourbillonner ; vous connaissez ces mouches importunes qui savent si bien se poser à la fois sur votre nez, dans vos deux oreilles et autour de votre menton ? Leurs pattes vous chatouillent d'une manière excessivement irritante.

J'ouvre les yeux, — je ne vois rien. Mais, dans mon âme, il y a quelque chose de terne et de triste. Je me rappelle involontairement tout ce que j'ai lu ; devant mes yeux s'élèvent les figures sombres des héros. Ce sont tous des gens débiles, modérés, qui n'ont point de sang dans les veines, leur vie est sotte... et ennuyeuse.

Je ne peux pas m'endormir.

Je commence à penser : J'ai vécu quarante ans, quarante ans, quarante ans. L'estomac fonctionne mal. Ma femme dit que je suis... hm !... que je ne l'aime plus avec autant de passion qu'il y a cinq ans. Mon fils est un imbécile. Ses notes sont très mauvaises ; il est paresseux ; il n'a pas d'autre occupation que de patiner sans cesse et de lire des livres idiots... Il faudrait voir quels sont ces livres. L'école est une institution atroce ; et elle estropie les enfants. Ma femme a déjà une patte d'oie au coin des yeux et cependant elle a encore des prétentions. Mon service comme fonctionnaire est, au fond, d'une bêtise parfaite si l'on veut discuter logiquement.

Et en général toute ma vie... si l'on voulait discuter logiquement...

Ici, j'ai tiré sur les rênes de mon imagination et j'ai ouvert les yeux. Que diable! Qu'est-ce que c'est que cette fantasmagorie?

Je vois — près de mon lit — un livre. Un volume sec, mince, perché sur de longs pieds fins, et qui hoche la tête en signe d'approbation.

Avec un froissement léger de ses pages il me dit:

— Sois logique!

Son visage est long, furieux, et en même temps triste, et ses yeux qui brillent d'un éclat excessif me perforent l'âme:

« Réfléchis un peu, réfléchis bien, pourquoi as-tu vécu quarante ans? Qu'as-tu donné à la vie pendant ce temps? Pas une seule pensée nouvelle n'a germé dans ta cervelle: tu n'as pas prononcé un seul mot original pendant toutes ces quarante années. Jamais ne s'est élevé dans ta poitrine un sentiment sain et fort, et même quand tu es tombé amoureux, tu pensais toujours: Est-ce qu'elle sera une femme commode pour moi?

« Une moitié de ta vie, tu l'as employée à t'instruire, et, pendant l'autre moitié, tu as oublié ce que tu avais appris. Et toujours tu n'as eu d'autre souci que ton bien-être, ton confort, une bonne nourriture. Tu es un homme nul, insensible, superflu sur la terre, et personne n'a besoin de toi.

Tu mourras, et que restera-t-il de toi? Rien! Ce sera comme si tu n'avais jamais vécu! »

Alors le livre maudit marche sur moi, il s'installe sur ma poitrine et l'oppresse; ses pages tremblent, m'enveloppent et me chuchotent :

« Des hommes comme toi, il y en a des dizaines de mille au monde. Toute votre existence se passe comme celle des blattes, au fond de leurs chaudes crevasses, et c'est pourquoi la vie est si ennuyeuse, si grise! »

J'écoute ces discours, et il me semble que des doigts minces, froids, pénètrent dans mon cœur et se promènent là. Une angoisse m'étreint, j'éprouve un malaise, et je sens qu'une inquiétude indicible s'empare de tout mon être.

Jamais la vie ne m'a semblé très lumineuse : je la considérais comme un devoir qui serait devenu une habitude; ou, pour mieux dire, je vivais sans y penser. Je vivais, voilà tout. Mais maintenant ce stupide ouvrage m'a dépeint l'existence sous des couleurs si insupportablement mornes et fâcheuses.

« Les hommes souffrent, ils veulent quelque chose, ils aspirent à quelque chose, et toi, tu ne t'occupes que de ton service. Toi-même, tu n'y trouves aucune jouissance et tu ne fais pas plaisir aux autres. Pourquoi vis-tu? »

Ces questions me harcelaient, me mordaient, me rongeaient; je ne pouvais dormir. Et l'homme doit dormir, Monsieur!

Des pages du livre les yeux des héros se fixaient sur moi, me posant cette question :

— « Pourquoi vis-tu? »

— « Cela ne vous regarde pas »! aurais-je voulu dire; mais je ne le pouvais. Des bruits indistincts, des chuchotements résonnaient dans mes oreilles. Il me semblait que l'océan de la vie avait saisi mon lit et m'emportait avec lui sur ses vagues, me balançant dans l'infini. Les souvenirs des années passées provoquaient en moi quelque chose de pareil au mal de mer. Jamais je n'ai passé une nuit si agitée, je vous le jure, Monsieur!

Et, je vous le demande un peu, de quelle utilité est pour l'homme un livre qui l'inquiète et qui l'empêche de dormir? Un livre doit développer mon énergie, tandis que, s'il sème des aiguilles sur ma couche, à quoi me servira-t-il? dites-le-moi, s'il vous plaît!

Il faut retirer de la circulation des livres pareils, oui, Monsieur; — parce que l'homme a besoin qu'on lui fournisse quelque chose d'agréable; les choses désagréables, il peut se les créer lui-même.

Comment cela a fini? D'une manière très simple. Le matin, je me levai irrité, méchant comme le diable; je pris ce volume et le portai chez le relieur.

Et il me l'a r-e-l-i-é.

C'est une forte reliure, bien lourde. Le livre est

maintenant placé sur le rayon inférieur de ma bibliothèque, et quand je suis de bonne humeur, je le touche doucement de la pointe de ma botte et je lui demande :

— Qui l'a emporté de nous deux?... Hein?...

UNE FOIS, EN AUTOMNE

UNE FOIS, EN AUTOMNE

Une fois, en automne, il m'arriva de me trouver dans une situation très critique; j'étais sans le sou et sans logement dans une ville où je venais d'arriver et où je ne connaissais âme qui vive.

Après avoir vendu, pendant les premiers jours, toutes les pièces de mes vêtements dont je pouvais me passer, je quittai la ville pour un endroit nommé Oustié; il y avait là des débarcadères et, au temps de la navigation, un bouillonnement de vie alerte et laborieuse; mais alors nous étions aux derniers jours d'octobre : c'était le désert et le silence.

Tout en battant la semelle sur le sable humide, que j'examinais avec obstination dans le désir d'y trouver des restes de n'importe quelle substance comestible, je rôdais solitaire parmi les bâtiments vides et le long de ces grands coffres qui servent de comptoir aux échoppes et sur lesquels

les revendeurs étalent leurs marchandises, et je pensais qu'il ferait bon être rassasié...

Dans un certain état de culture, la faim de l'âme peut être plus vite satisfaite que celle du corps. Vous errez dans les rues, vous êtes entouré de bâtiments d'extérieur agréable, et on peut le dire sans risque de se tromper — agréablement installés à l'intérieur; cela peut éveiller en vous de consolantes pensées au sujet de l'architecture, de l'hygiène, et de beaucoup d'autres choses élevées et sages ; vous rencontrez des gens habillés chaudement et confortablement — ils sont polis, s'éloignent toujours de vous avec délicatesse, peu désireux d'acquérir la triste certitude de votre existence. Ma parole, l'âme de l'homme affamé se nourrit toujours mieux et de façon plus saine que celle des rassasiés : voilà une thèse de laquelle on peut tirer une conclusion très spirituelle en faveur des rassasiés !...

Le soir arrivait, la pluie tombait et le vent soufflait du Nord, par saccades. Il sifflait autour des comptoirs et des boutiques vides, heurtait aux fenêtres des hôtels barricadés par leurs volets clos, et faisait écumer sous ses coups les flots de la rivière, qui rejaillissaient avec bruit sur le sable du rivage, élevaient très haut leurs crêtes blanches et s'en allaient l'un après l'autre dans le lointain trouble, en bondissant impétueusement les uns par-dessus les autres...

Il semblait que la rivière sentit l'approche de l'hiver et s'enfuit sans savoir où, dans sa frayeur de subir l'esclavage des glaçons où pouvait la jeter cette nuit même le vent du nord. Le ciel était lourd et sombre ; il en tombait sans cesse des gouttelettes de pluie à peine visibles, et l'élégie qu'exhalait la nature qui m'entourait était encore soulignée par deux saules blancs, crevassés et difformes, au pied desquels gisait un bateau renversé sens dessus dessous.

Un bateau renversé, dont le fond était troué, et de vieux arbres misérables, dépouillés par le vent glacial... Alentour tout semblait aboli, dépeuplé et mort, et le ciel pleurait des larmes intarissables... C'était comme un désert sombre qui m'enveloppait ; on aurait dit que c'était l'agonie universelle, que j'allais rester bientôt seul survivant, et que la froide mort m'attendait, moi aussi.

Et j'avais alors dix-huit ans ! un bel âge !

J'allais, j'allais toujours sur le sable glacé et humide ; mes dents exécutaient des trilles en l'honneur du froid et de la faim, et tout à coup, comme je cherchais en vain quelque chose à manger, j'arrivai derrière l'une de ces échoppes de revendeurs, et j'aperçus, accroupie à terre, une forme vêtue d'une robe de femme, que la pluie mouillait en la moulant exactement sur les épaules.

Je m'arrêtai près d'elle, et je regardai ce qu'elle faisait. Il se trouva qu'elle creusait de ses mains

un trou dans le sable pour tâcher de forcer le coffre de l'échoppe.

— Pourquoi fais-tu cela? demandai-je, en m'accroupissant à côté d'elle.

Elle eut une exclamation étouffée et se dressa vivement sur ses pieds.

Maintenant qu'elle était debout et me regardait de ses yeux gris, largement ouverts et remplis de crainte, je vis que c'était une jeune fille de mon âge, avec un visage très gracieux, mais orné, par malheur, de trois grandes meurtrissures. Elle en était toute défigurée, bien que les ecchymoses fussent disposées dans des proportions remarquables : deux de dimensions pareilles, dont une sous chaque œil, et la troisième, plus importante, sur le front, juste au-dessus de la racine du nez. On reconnaissait dans cette symétrie le travail d'un artiste très expert dans l'art d'abîmer les physionomies humaines.

La jeune fille me regarda, et la peur s'éteignit peu à peu dans ses yeux... Puis elle secoua le sable de ses mains, arrangea son fichu d'indienne sur ses cheveux, frissonna et me dit :

— Toi, je suppose que tu as aussi envie de manger... Creuse donc... j'ai les mains fatiguées. Là dedans — elle désigna le coffre de la tête — il y a probablement du pain... et peut-être même de la charcuterie. C'est une échoppe qui s'ouvre tous les jours.

Je commençai à creuser. Quant à elle, après avoir attendu un peu et m'avoir examiné, elle s'assit à côté de moi et se mit à m'aider...

Nous travaillâmes en silence. Je ne puis dire maintenant si je me souvins, à ce moment-là, du Code pénal, de la morale, de la propriété et autres choses semblables, qu'il faut se rappeler à tous les instants de la vie, selon l'opinion des gens instruits. Comme je désire rester le plus près possible de la vérité, je dois avouer que j'étais si profondément absorbé par mon entreprise de saper le coffre que j'en oubliais tout le reste, excepté ce qu'il pouvait bien y avoir dans ledit coffre...

Le soir tombait. L'obscurité — humide et pénétrante — allait s'épaississant autour de nous. Les flots semblaient faire plus de bruit qu'auparavant, et la pluie tambourinait plus fort et plus vite sur les planches du comptoir. Non loin de là, retentissait le son fêlé de la crécelle d'un gardien de nuit.

— Y a-t-il un plancher, oui ou non? demanda ma compagne, à voix basse. Je ne compris pas de quoi elle parlait et me tus...

— Je te demande s'il y a un plancher sous le comptoir? S'il y en a un, nous nous éreintons pour rien. Nous creusons un trou, et après, peut-être, rencontrerons-nous des planches épaisses... Comment les arracher?... Autant briser le cadenas... il n'a pas l'air solide...

Les bonnes idées visitent rarement les têtes de femmes; mais, comme vous le voyez, elles les visitent tout de même. J'ai toujours apprécié les bonnes idées et me suis toujours efforcé d'en tirer parti dans la mesure du possible...

Après avoir trouvé le cadenas, je le tordis et l'arrachai en même temps que les anneaux de la chaîne qui le retenait. Ma collaboratrice se baissa vivement, et se glissa comme un serpent dans le coffre par le trou carré qui venait de s'ouvrir. De là elle fit retentir une exclamation approbative :

— Bravo, mon garçon!

Une petite louange de femme m'est plus chère qu'un long dithyrambe prononcé par un homme, cet homme fût-il aussi éloquent que tous les orateurs anciens et modernes mis ensemble.

Mais alors j'étais d'humeur moins aimable qu'aujourd'hui et, sans accorder d'attention au compliment de mon amie, je lui demandai brièvement et avec anxiété :

— Y a-t-il quelque chose?

Elle se mit à me détailler d'une voix monotone ses découvertes :

— Un panier avec des bouteilles... Des sacs vides... Un parapluie... Un seau en fer...

Tout cela n'était pas mangeable. Je sentais mon espoir s'éteindre. Mais tout à coup elle s'écria d'une voix animée.

— Ha! ha! le voilà...

— Quoi ?

— Le pain... Un pain rond... seulement il est mouillé... Attention !

Ce fut d'abord le pain qui roula à mes pieds, puis ma vaillante amie le suivit. J'avais déjà rompu un petit morceau de la miche, je l'avais porté à ma bouche et je le mâchais...

— Eh bien !... donne-m'en... Et puis, il faut s'en aller d'ici. Où pourrions-nous bien nous mettre ?

Elle scrutait tous les alentours dans l'obscurité. Il faisait froid, sombre, il y avait du bruit...

— Tu vois, là-bas, il y a un canot renversé... Si nous y allions ?...

— Allons !...

Nous nous dirigeâmes de ce côté et, chemin faisant, nous rompions le pain et nous nous en remplissions la bouche.

La pluie augmentait, la rivière hurlait. Un sifflement ironique et prolongé, parti on ne sait d'où, arrivait jusqu'à nous. On aurait dit qu'un être puissant et mystérieux sifflait quelque part comme pour se moquer de la nature entière, des hommes et de leurs institutions, de ce triste crépuscule d'automne et de nous deux qui en étions les héros.

L'âme se navrait, angoissée, d'entendre ces râles aigus ; mais, malgré tout, je mangeai gloutonnement ; ce en quoi la jeune fille qui marchait à ma gauche ne me le cédait en rien.

— Comment t'appelles-tu ? lui demandai-je sans trop savoir pourquoi.

— Natacha ! répondit-elle brièvement, en mâchant avec bruit.

Je la considérai un instant ; mon cœur se serra douloureusement, je regardai devant moi, dans l'ombre, et il me sembla que le méchant visage de mon sort souriait, énigmatique et railleur...

* * *

Sur le bois du bateau, la pluie frappait sans relâche, et ce bruit doux donnait des pensées tristes ; le vent sifflait, s'engouffrait par les trous du fond, par la fente où les maillons d'une petite chaîne sonnaient et s'entre-choquaient avec un timbre inquiet et plaintif.

Les vagues de la rivière rejaillissaient sur le rivage et résonnaient, monotones et désespérées, comme si elles eussent raconté quelque chose d'insupportablement triste et morne, dont elles eussent été remplies jusqu'au dégoût, une chose à laquelle elles auraient voulu échapper et dont il fallait qu'elles parlassent tout de même. Le bruit de la pluie se mêlait à leur rejaillissement et, au-dessus du bateau renversé, planait comme un soupir — le soupir haletant, lourd et sans fin, de la terre irritée et fatiguée de ces changements

perpétuels de l'été chaud et lumineux en l'automne froid, brumeux et mouillé. Et les rafales soufflaient toujours sur la rive déserte et la rivière écumeuse, s'épuisaient à chanter leurs lugubres chansons...

L'installation sous le canot était dépourvue de tout confort : il y faisait humide ; on y était à l'étroit ; par le fond troué tombaient des gouttelettes d'eau fines et glacées... des bouffées de vent pénétraient... Nous étions assis, silencieux et tremblants de froid. J'avais sommeil ; je m'en souviens. Natacha s'appuyait le dos contre le rebord du bateau, roulée en une petite pelote. Les genoux entourés de ses mains, le menton posé sur les genoux, elle regardait obstinément la rivière, les yeux largement ouverts ; dans la tache blanche de sa figure, ils semblaient énormes, à cause des meurtrissures qui les entouraient. Elle ne bougeait pas, et cette immobilité et ce silence — je le sentais — faisaient peu à peu naître en moi comme une crainte de ma voisine... J'aurais voulu parler avec elle ; mais je ne savais pas comment entamer la conversation.

Ce fut elle qui commença.

— Quelle maudite vie, prononça-t-elle distinctement, en scandant ses paroles d'un ton profondément convaincu.

Mais ce n'était pas une lamentation. Il y avait trop d'indifférence dans ses paroles pour qu'elles

fussent une plainte. Tout simplement, elle avait réfléchi, comme elle pouvait ; elle avait réfléchi et en était arrivée à cette conclusion, qu'elle avait exprimée à haute voix et que je ne pouvais désapprouver sans me contredire. C'est pourquoi je me tus. Et elle, comme si elle ne s'apercevait pas de ma présence, restait toujours assise sans bouger.

— Il vaudrait mieux crever tout de suite, reprit Natacha, d'une voix basse et pensive, cette fois ; mais de nouveau aucune note plaintive ne sonnait dans ses paroles.

On voyait qu'après avoir pensé à la vie, elle avait reporté ses regards sur elle-même, et, tranquillement, cette conviction s'imposait, qu'elle n'était pas capable d'autre chose précisément que de « crever » pour se défendre contre les ironies de la destinée.

J'éprouvais une angoisse, un écœurement indicibles de cette netteté de raisonnement, et je sentis que si je continuais à me taire, je me mettrais à pleurer... Et cela aurait été honteux devant une femme, d'autant plus qu'elle ne pleurait pas. Je résolus de faire la conversation avec elle.

— Qui t'a ainsi battue? demandai-je, ne trouvant rien de plus délicat ni de plus spirituel à lui dire.

— Pachka, bien sûr! répondit-elle d'une voix égale et haute.

— Qui est-ce?

— Mon amant... il est boulanger...

— Et il te bat souvent?...

— Chaque fois qu'il est ivre... Bien souvent!...

Et tout à coup, s'approchant de moi, elle commença à me parler d'elle, de Pachka et des relations qui existaient entre eux.

C'était une de ces filles qui se « promènent », et lui, un boulanger aux moustaches rouges, jouait très bien de l'accordéon.

Il venait chez elle et lui plaisait beaucoup, parce qu'il était gai et s'habillait proprement. Il avait un veston de quinze roubles et de superbes bottes. Pour toutes ces raisons, elle s'en était amourachée, et il était devenu son amant. Mais, une fois qu'elle fut sa maîtresse, il ne s'occupa plus que de lui enlever l'argent que d'autres amants lui donnaient et de le dépenser à boire, puis il commença à la battre — cela, elle l'aurait encore supporté, — mais il allait jusqu'à « s'amuser » avec d'autres filles, sous ses yeux...

— N'est-ce pas humiliant pour moi? Je ne suis pas plus mal qu'une autre... C'est donc pour se moquer de moi qu'il le fait, le misérable!... Avant-hier, je suis allée me promener, j'arrive chez lui et j'y trouve Dounka, qui était grise. Et lui il était ivre aussi. Je lui dis : « infâme! lâche! » Et il m'a battue comme plâtre. Et des coups de pieds!... Et il m'a tiré les cheveux... Cela n'aurait encore rien été... Mais voilà, il m'a tout

déchiré!... Il m'a tout déchiré... et ma robe, et mon corsage... un corsage tout neuf, que j'ai payé cinq roubles!... et il m'a arraché mon fichu de la tête... Mon Dieu! Que vais-je devenir?... Je ne pourrai jamais rentrer comme ça chez moi, sanglota Natacha tout à coup, d'une voix angoissée et déchirante.

Le vent mugissait, de plus en plus violent et glacé... mes dents recommençaient à claquer... Et elle aussi tremblait de froid : elle s'approcha de moi assez pour que je puisse voir l'éclat de ses yeux, dans l'obscurité...

— Quels mauvais garnements vous êtes tous, vous autres hommes!... Je voudrais vous écraser tous, vous mettre en pièces... Et, si l'un de vous mourait à mes pieds, je lui cracherais au visage et ne le plaindrais pas... Vous nous importunez de vos prières, vous remuez la queue comme des chiens vils, et si une femme est assez stupide pour se donner à vous... son affaire est faite! Vous marchez aussitôt dessus!... Infâmes et canailles que vous êtes!

Ses injures étaient très variées, mais il n'y avait pas de force dans ses invectives; je n'y découvrais aucune méchanceté, aucune haine contre ces « infâmes », contre ces « canailles d'hommes ». En général, le ton tranquille de ses discours était peu d'accord avec leur contenu, et la voix restait tristement dépourvue de notes.

Mais cela me touchait bien davantage que toutes les tirades, tous les livres pessimistes, fussent-ils les plus éloquents et les plus convaincants, que je connais à fond depuis longtemps et dont j'entends parler ou que je lis encore aujourd'hui. Et cela me touchait encore, voyez-vous, parce que l'agonie d'un mourant donne toujours une impression plus naturelle et plus forte qu'une description, fût-elle parfaitement exacte et artistique, de la mort.

J'éprouvais un malaise... c'était plutôt la température, que les discours de ma compagne de logement. Je me mis à gémir doucement et à claquer des dents.

Et, presque au même instant, je sentis deux petites mains glacées, dont l'une touchait mon cou ; l'autre s'était posée sur mon visage, et une voix douce, affectueuse et pleine d'anxiété murmurait cette question tout près de mon oreille :

— Qu'as-tu?

J'aurais juré que c'était la voix de quelqu'un d'autre et non celle de cette Natacha, qui, un instant auparavant, déclarait que tous les hommes sont des canailles et souhaitait leur mort.

Mais elle se mit à parler vite, précipitant les paroles :

— Qu'as-tu?... As-tu froid?... Tu gèles?... Drôle d'homme que tu es ! Il reste assis et il se tait... comme une chouette. Il fallait le dire que tu avais froid ! Eh bien, couche-toi à terre... et je

m'étendrai aussi... c'est cela ! à présent, entoure-moi de tes bras... plus fort !... Eh bien ! maintenant, tu dois avoir plus chaud. Et, après, nous nous mettrons dos contre dos. Ainsi nous passerons la nuit !...

A présent toi, dis-moi, que t'est-il arrivé ?... continua-t-elle. Tu buvais sans doute ? Et l'on t'a mis à la porte ?... Mais ce n'est rien !... ça s'arrangera.

Elle cherchait à me consoler, à me redonner du courage.

Que je sois trois fois maudit ! Aurais-je pu rien imaginer d'aussi ironique ? Pensez donc ! En ce temps-là j'étais sérieusement occupé des destinées de l'humanité ! Je rêvais des révolutions politiques, une réorganisation de la machine sociale ; je lisais plusieurs auteurs, si profonds, si diaboliquement difficiles, que leur pensée n'était vraisemblablement pas comprise d'eux-mêmes.

En ce temps-là aussi, je m'efforcais de préparer en ma personne « une force active et puissante pour la société ». Il me semblait même parfois que j'avais en partie accompli cette tâche : du moins l'idée que je me faisais de moi-même allait jusqu'à la reconnaissance de mon droit exclusif à l'existence, en tant que personnage indispensable à l'humanité et très bien qualifié pour y jouer un rôle historique.

Et voilà qu'une prostituée me réchauffait de

son corps; j'étais l'obligé d'une misérable créature, meurtrie, honnie, bannie par la société, qui ne voulait pas lui faire une place, et c'était cette pauvre femme qui m'avait secouru avant que j'eusse songé moi-même à lui venir en aide, ce que, d'ailleurs, je n'aurais pas pu faire pratiquement, même si j'y avais pensé...

Ah! j'étais prêt à croire que j'avais rêvé et que tout cela n'était qu'un cauchemar stupide et angoissant. Mais, hélas! Je ne pouvais pas me faire d'illusion, parce que les froides gouttes de pluie tombaient sur moi, tandis que, contre ma poitrine, se pressait passionnément la poitrine palpitante d'une femme et que, sur mon visage, je sentais son souffle chaud, avec un léger parfum d'eau-de-vie, mais... si réconfortant.

Le vent hurlait et gémissait, la pluie fouettait le canot, les vagues rejaillissaient, et tous deux, étroitement enlacés, nous tremblions néanmoins de froid. C'était très positif tout cela, et je suis sûr que personne n'a jamais eu un rêve aussi pénible, aussi angoissant, que cette réalité.

Et Natacha me consolait; toujours elle parlait d'une voix douce et caressante, comme, seules, les femmes savent parler. Et ces discours naïfs et tendres allumèrent en moi comme une flamme, et quelque chose se fondit dans mon cœur.

Alors, de mes yeux tombèrent des larmes qui lavèrent de mon cœur beaucoup d'amertume, de

tristesse, de souillure et de haine, qui s'y étaient accumulées avant cette nuit.

Natacha répétait sans cesse :

— Assez, assez! Je t'en supplie, mon chéri, ne pleure pas!... Assez! Dieu t'aidera, tu te remettras, tu trouveras une nouvelle place... tu seras heureux, tu...

Et elle m'embrassait... longuement... longuement... plusieurs fois de suite... sans compter... elle me donnait des baisers en nombre infini.

C'étaient les premiers baisers de femme que la vie m'offrait, et c'étaient les meilleurs, car ceux qui ont suivi m'ont coûté très cher et ne m'ont rien apporté.

— Eh bien, cesse de hurler! Quel original! Je te trouverai demain quelque chose, si tu ne sais où aller!

J'entendais comme en un rêve son chuchotement doux et persuasif.

Jusqu'au matin, nous restâmes dans les bras l'un de l'autre.

Et, quand le jour est venu, nous sommes sortis de dessous le bateau, et nous sommes allés jusqu'à la ville. Ensuite, nous nous sommes dit amicalement adieu et nous ne nous sommes jamais plus rencontrés, bien que, pendant presque six mois de suite, j'aie cherché partout, j'aie fouillé tous les antres et tous les bouges pour retrouver cette gentille et chère Natacha, avec laquelle j'avais

passé la nuit d'automne que je viens de raconter.

Si elle est déjà morte, quel bonheur pour elle! paix soit à son âme!

Et, si elle vit encore, que le calme règne dans son cœur. Et que jamais ne s'éveille en elle le sentiment de sa chute... parce que ce serait une souffrance de trop, inutile et superflue dans le monde.

LES AMIS

LES AMIS

On appelait l'un d'eux « l'Espérant » et l'autre « Pied-qui-danse », et voici quelle était leur situation sociale : voleurs.

Ils habitaient à l'extrémité de la ville, dans le faubourg qui s'étendait régulièrement tout le long du ravin, un de ces chétifs taudis de bois, à moitié pourris, enduits de terre glaise, et qui ressemblaient à des tas de gravois jetés au bas de la pente.

Les amis allaient exercer leur profession dans les villages voisins de la cité, parce qu'il est difficile de voler dans une ville, et parce qu'il n'y avait rien à prendre dans le faubourg.

Ils étaient tous deux des garçons intelligents et modestes : ils s'appropriaient un morceau de toile, une souquenille ou une hache, un harnais, une chemise ou une poule, et de longtemps ils ne venaient plus dans le bourg où ils avaient réussi

à voler quelque chose. Malgré cette façon prudente d'agir, les paysans les connaissaient bien et leur annonçaient souvent qu'ils les roueraient de coups à la première occasion favorable. Mais cette occasion favorable ne se présentait pas et les os des deux amis restaient intacts, bien qu'il se fût écoulé déjà six ans depuis qu'ils s'entendaient menacer ainsi par les paysans.

Pied-qui-danse était un homme d'une quarantaine d'années environ, de haute taille, voûté, maigre, la peau toute sillonnée de veines. Il marchait la tête inclinée vers la terre, ses longues mains jointes derrière le dos, allant sans hâte, mais d'un pas large; et, tout en marchant, il lançait de côté des regards inquiets et vigilants, clignotant de l'œil d'un air préoccupé. Il portait les cheveux courts et la barbe rasée ; de grandes moustaches grises, qui semblaient se hérisser de colère, couvraient sa bouche, donnant à son visage une expression rude. Sa jambe gauche avait été probablement cassée ou disloquée, et avec les années elle s'était soudée de telle façon qu'elle était devenue plus longue que la jambe droite. Quand il la soulevait pour marcher, elle dansait en l'air avec un soubresaut de côté ; c'est cette particularité de sa démarche qui lui avait valu son sobriquet.

L'Espérant était plus âgé que son camarade de cinq ans environ, plus petit de taille et plus large d'épaules. Mais il toussait souvent, d'une manière

sourde, et son visage, aux grosses pommettes, encadré d'une longue barbe noire grisonnante, était d'une maladive couleur jaune. Il avait de grands yeux sombres qui regardaient l'univers d'un air doux et timide. En marchant, il arrondissait ses lèvres en forme de cœur et sifflait doucement une chanson quelconque, une chanson monotone, triste et toujours la même. Il portait un habit court fait de haillons multicolores, quelque chose de semblable à une jaquette ouatée.

Pied-qui-danse s'habillait d'une souquenille grise retenue par une ceinture.

L'Espérant était un campagnard ; son camarade, fils d'un sacristain, avait été autrefois valet de chambre et marqueur. On ne les apercevait jamais l'un sans l'autre, et les paysans, en les voyant, disaient :

— Les amis sont venus de nouveau... faut faire bien attention !

— Les mauvais diables !

— Est-ce qu'ils ne crèveront pas bientôt ?

Et pendant ce temps les amis s'en allaient par quelque chemin vicinal, regardant avec soin autour d'eux et évitant les rencontres. L'Espérant toussait et sifflait sa chanson, et la jambe de son camarade dansait en l'air comme si elle voulait s'arracher, se sauver bien loin du chemin dangereux que suivait son patron. Sur la lisière du bois, dans le seigle du ravin, ils parlaient douce-

ment, discutant ce qu'ils pourraient bien voler afin d'avoir quelque chose à manger.

En hiver, les loups eux-mêmes, plus et mieux adaptés cependant à la lutte pour l'existence que les deux amis, vivent mal. Décharnés, affamés et méchants, ils courent les chemins. On a beau les tuer, on les craint : ils ont des griffes et des dents pour se défendre, et surtout rien ne peut les attendrir. Ce dernier point est très important, car, afin de vaincre dans cette lutte pour la vie, l'homme doit avoir ou beaucoup d'esprit ou un cœur de pierre.

L'hiver était dur aux amis; souvent ils s'en allaient mendier le soir dans les rues de la ville, s'efforçant de ne pas tomber sous les yeux de la police. Très rarement, ils parvenaient à voler quelque chose. Quant à rôder près des villages, ce n'était pas avantageux, car il faisait froid et la neige gardait les traces ; c'était même inutile, puisque là tout était clos et couvert de neige. Les camarades dépensaient beaucoup de forces, l'hiver, à combattre la faim, et peut-être que personne n'attendait le printemps avec autant d'impatience qu'eux.

Enfin, le printemps arrivait. Les amis, vidés et malades, sortaient de leur ravin; ils regardaient avec joie les champs où la neige fondait chaque jour plus vite et laissait voir la terre fauve ; les mares brillaient comme des miroirs et les ruisseaux babillaient gaiement. Le soleil prodiguait à

la terre ses caresses désintéressées, et les deux camarades se chauffaient à ses rayons en parlant du temps où la terre serait sèche et où ils pourraient enfin s'en aller chasser dans les campagnes. Souvent l'Espérant, qui souffrait d'insomnie, éveillait son compagnon de bon matin et lui annonçait joyeusement :

— Hé! Lève-toi! Les freux sont arrivés!

— Les freux?

— Ma parole! Entends-tu comme ils piaillent.

Et sortant de leur masure, ils regardaient longtemps et avec attention les noirs messagers du printemps, empressés à se bâtir de nouveaux nids ou à réparer les anciens, en remplissant l'air de leurs cris perçants et soucieux...

— Maintenant, c'est le tour des alouettes, dit un matin l'Espérant, et il se mit à raccommoder un vieux filet à demi pourri.

Les alouettes étaient venues : les compagnons se rendirent alors à la campagne, étendirent le filet dans un endroit dépouillé de neige et, courant par les champs, mouillés et sales, chassèrent sous le filet les oiseaux affamés et fatigués de la migration, et qui cherchaient leur nourriture sur la terre humide à peine affranchie du joug de la neige. Les amis vendaient les oiseaux ainsi attrapés, cinq ou dix copecks la pièce. Plus tard dans la saison poussait l'ortie, qu'ils récoltaient pour la porter aux marchands de légumes. Au prin-

temps, presque chaque jour leur donnait quelque chose de nouveau, quelque gagne-pain imprévu, si minime fût-il. Ils savaient tirer profit de tout : saules, oseille, champignons, fraises; leurs mains n'épargnaient rien. Les soldats s'exerçaient-ils au tir dans les champs, les amis, le tir achevé, fouillaient les remparts pour ramasser les balles qu'ils vendaient ensuite douze copecks la livre. Toutes ces occupations, si elles permettaient aux deux compagnons de ne pas mourir de faim, ne leur donnaient que très rarement la possibilité de jouir d'un semblant de satiété, de cette sensation agréable que procurent un estomac plein et l'activité qu'il déploie après l'absorption des aliments.

Un jour d'avril, alors que les bourgeons apparaissent encore à peine sur les arbres, que les bois sont plongés dans un demi-jour bleuâtre et que l'herbe pointe légèrement à la surface des champs bruns et gras tout inondés de soleil, les amis suivaient la grande route en fumant des cigarettes de leur propre fabrication et conversaient entre eux :

— Tu tousses de plus en plus fort, disait Pied-qui-danse, avertissant ainsi tranquillement son compagnon.

— Ça, je m'en moque!... Le soleil va me réchauffer et je guérirai!...

— Mm!... Mais peut-être que tu ferais mieux d'entrer à l'hôpital...

— Allons donc! A quoi bon? S'il faut mourir, eh bien, je mourrai.

— Ça, c'est bien sûr...

La route les menait le long d'une rangée de bouleaux qui jetaient sur eux l'ombre capricieuse de leurs rameaux ténus. Les moineaux sautillaient sur le chemin en pépiant avec vivacité.

— Tu marches mal depuis quelque temps, remarqua Pied-qui-danse après un silence.

— C'est parce que je suis oppressé... expliqua l'Espérant. L'air est lourd, humide, gras, c'est pourquoi j'ai de la peine à le respirer.

Et s'arrêtant, il se mit à tousser.

Pied-qui-danse restait à côté de lui et le regardait d'un œil vague tout en fumant. L'Espérant, que l'accès de toux faisait trembler, se frictionnait la poitrine de ses mains; sa figure devenait violette.

— J'ai le poumon fameusement déchiré, fit-il, quand il eut cessé de tousser.

Et ils continuèrent leur marche en faisant lever les moineaux sur leurs pas.

— Maintenant, nous allons vers Mouchina... reprit Pied-qui-danse — il jeta sa cigarette et cracha — nous en ferons le tour par derrière... peut-être trouverons-nous quelque chose... Ensuite, nous irons par le bois de Siwzoff vers Kousnechika. De Kousnechika nous tournerons sur Markovka, et de là à la maison.

— Il y aura trente verstes à marcher, fit l'Espérant.

— Pourvu que ça serve à quelque chose.

A gauche du chemin s'étendait un bois uniformément sombre et peu engageant ; aucune tache verte, caressante à l'œil, ne se faisait encore voir parmi les branches dépouillées. A la lisière rôdait un petit cheval velu et ébouriffé, aux flancs d'une maigreur effrayante ; les côtes dessinaient son squelette avec autant de relief que les cercles sur un tonneau. Les compagnons s'arrêtèrent de nouveau et le regardèrent se mouvoir avec lenteur, abaisser son museau vers la terre, puis mâcher soigneusement entre ses dents usées et jaunies les brins d'herbe sèche qu'il cueillait avec ses lèvres.

— Il est aussi affaibli par le jeûne ! remarqua l'Espérant.

— Petit, petit !

Pied-qui-danse essaya d'attirer la bête.

Le cheval le regarda, hocha négativement la tête et se pencha de nouveau vers la terre.

— Il ne veut pas venir vers toi. — L'Espérant interpréta ainsi le mouvement las du cheval.

— Bah ! Supposé que nous l'amenions aux Tartares... ils en donneront peut-être sept roubles... fit d'une voix songeuse Pied-qui-danse.

— Oh ! non, pas autant. Il ne les vaut pas !

— Et la peau ?

— La peau ! Et tu crois qu'ils donneront sept roubles de la peau ? Ils en donneront trois !

— Allons donc !

— Eh quoi ! Mais regarde-la, sa peau ! C'est de la vieille toile, mais pas de la peau !

— Tout de même, ils en donneront quelque chose.

— Évidemment !

Pied-qui-danse regarda son compagnon et, s'arrêtant, lui dit :

— Alors ?

— C'est bien du souci, répondit l'Espérant indécis.

— Et pourquoi ?

— A cause des traces... La terre est humide, on verra où nous le mènerons.

— Nous lui ferons des chaussons de tille.

— Comme tu voudras.

— Hourra ! Menons-le dans le bois et là nous attendrons la nuit au fond du ravin... Et pendant la nuit, nous le sortirons et nous le conduirons jusque chez les Tartares. Ce n'est pas loin d'ici — trois verstes.

— Que faire ? — l'Espérant hocha la tête, allons. Un tiens vaut mieux... Si seulement...

— Il n'y a pas de danger ! assura Pied-qui-danse.

Ils abandonnèrent le chemin et, inspectant les environs des yeux, entrèrent dans le bois. Le che-

val les regarda, s'ébroua, agita la queue et se remit à brouter l'herbe flétrie.

Il faisait sombre, humide, et tranquille, au fond du profond ravin boisé. Le murmure du ruisseau retentissait monotone et triste comme une plainte. Des versants escarpés de la gorge pendaient des branches nues de noyer, d'érable, de chèvrefeuille sauvage. Çà et là surgissaient des racines délavées par les pluies printanières. Le bois ne vivait pas encore, le crépuscule ajoutait à la monotonie de ces teintes mortes, et le silence funèbre qui le hantait y mettait la paix majestueuse et sombre des cimetières.

Les amis étaient déjà depuis longtemps assis là dans le silence et l'obscurité humide, près d'un groupe de trembles glissés au fond de l'étroit vallon en même temps qu'un énorme bloc de terre. Un petit feu brûlait vivement devant eux; ils chauffaient leurs mains à la flamme et y jetaient de temps à autre des branches sèches, en s'efforçant que le brasier flambât d'une façon égale et sans fumée.

Non loin d'eux se trouvait le cheval. Ils lui avaient enveloppé le museau dans une manche arrachée aux haillons de l'Espérant et l'avaient attaché par la bride à un tronc d'arbre.

L'Espérant, pensif, accroupi près du feu, regar-

dait la flamme et sifflotait une chanson; son camarade, après avoir coupé une poignée de branches d'osier, en tressait une corbeille et se taisait, absorbé qu'il était par son travail.

Le refrain mélancolique du ruisseau et le sifflement doux de l'homme malheureux se mêlaient en un seul accord et flottaient plaintivement dans le silence du soir et du bois; parfois des branches sèches craquaient dans le feu et gémissaient comme si elles soupiraient: on eût dit qu'elles sympathisaient avec la vie, plus lente que leur mort sur le feu et par conséquent plus douloureuse.

— Eh bien... partons-nous bientôt? demanda l'Espérant.

— C'est encore trop tôt. Nous nous en irons quand il fera tout à fait nuit, répondit Pied-qui-danse, sans lever la tête de dessus son ouvrage.

L'Espérant soupira et se mit à tousser.

— Tu as froid, toi: hein? demanda son compagnon après une longue pause.

— Non, je suis triste, je ne sais pourquoi...

— Vois-tu ça, dit Pied-qui-danse en secouant la tête.

— Le cœur me ronge!

— C'est la maladie...

— Probablement... Mais peut-être aussi autre chose.

Pied-qui-danse se tut et reprit:

— N'y pense pas..

— A quoi?

— Mais à tout...

— Vois-tu, et l'Espérant s'anima tout à coup, je ne peux pas ne pas y penser. Je le regarde (il désigna le cheval de la main), je le regarde et je comprends, j'en avais aussi un pareil... Il était petit et maigre, et je n'avais pas de meilleur aide au travail... J'en ai même possédé une fois deux... je travaillais joliment dans ce temps-là.

— Et qu'en as-tu de plus maintenant? demanda Pied-qui-danse d'un ton sec et froid. Je n'aime pas cela en toi... Tu mènes une vie libre et tu ne fais que soupirer... pourquoi?

L'Espérant jeta en silence dans le feu une poignée de bois mort brisé en menus morceaux et regarda les étincelles s'éparpiller en l'air et s'éteindre dans l'atmosphère humide. Ses yeux clignotaient souvent et son visage s'assombrissait à chaque instant. Il tourna ensuite la tête dans la direction du cheval et l'examina longuement.

L'animal restait immobile comme s'il eût été cloué en terre; sa tête, défigurée par le bandeau, était baissée.

— Il faut raisonner simplement, dit Pied-qui-danse, d'un ton rude et suggestif. Notre vie — c'est le jour, ensuite la nuit; voilà comment les vingt-quatre heures passent. Nous vivons au jour le jour. S'il y a à manger tant mieux; sinon grogne un peu et puis tais-toi; car cela ne sert à rien... Quand

tu entames ce sujet-là, tu deviens ennuyeux. C'est à cause de la maladie.

— En effet, ce doit être la maladie, acquiesça doucement l'Espérant; puis, après un silence, il ajouta: Et peut-être, la faiblesse du cœur.

— Et le cœur est rendu faible par la maladie, déclara catégoriquement Pied-qui-danse.

Il coupa une branche d'osier avec ses dents, l'agita, en déchira l'air avec un sifflement et dit sévèrement :

— Moi, je suis sain, je n'ai rien de pareil...

Le cheval trépignait, une branche morte craqua : un peu de terre tomba dans le ruisseau, avec des glouglous, et ajouta des notes nouvelles à sa tranquille mélodie. Puis deux petits oiseaux prirent leur essor et s'envolèrent le long du ravin avec des cris agités. L'Espérant les suivit des yeux et dit doucement :

— Qu'est-ce que c'est que ces oiseaux ? Si ce sont des étourneaux, ils n'ont rien à faire dans la forêt ; ils préfèrent vivre près des habitations. Ça doit être plutôt des jaseurs de Bohême ; personne plus qu'eux...

— Si c'étaient des becs-croisés, peut-être ? dit Pied-qui-danse.

— C'est trop tôt. Et ensuite, le bec-croisé habite les forêts de pins. Il n'a rien à faire ici. Ce sont des jaseurs de Bohême, et rien d'autre !

— Je m'en fiche de cela !

— Ça va sans dire, acquiesça l'Espérant; il soupira profondément, sans cause apparente.

L'ouvrage avançait vivement entre les mains de Pied-qui-danse ; il avait déjà tressé le fond de la corbeille et attaquait habilement les côtés. Il sciait les branches avec son couteau, les coupait avec ses dents, les ployait, les liait, les triait rapidement du bout des doigts, tout en reniflant, tandis que ses moustacles se hérissaient de colère.

L'Espérant regardait tantôt son camarade, tantôt le cheval qui semblait pétrifié, la tête toujours baissée vers la terre, tantôt le ciel presque sombre déjà, mais sans étoiles.

— Le paysan viendra pour reprendre son cheval, fit-il tout à coup d'une voix étrange, et il n'y sera plus... Le paysan le cherchera ici et là, et point de cheval!

Et l'Espérant écarta les mains d'un geste vague. Sa figure était bête et ses yeux clignotaient à chaque instant, comme s'il regardait une chose lumineuse, brusquement apparue devant lui.

— Pourquoi dis-tu cela ? demanda durement Pied-qui-danse.

— Je me suis souvenu d'une histoire, dit l'Espérant comme pour s'excuser.

— Quelle histoire ?

— Voilà... une fois... il arriva aussi qu'un cheval fut emmené... le cheval de mon voisin —

un nommé Michel — c'était un gros paysan tout grêlé...

— Ensuite?

— Ensuite le cheval fut enlevé... il broutait dans les blés d'automne... et disparut... Quand Michel comprit qu'il n'avait plus de cheval, il fallait le voir tomber par terre et l'entendre hurler! Ah! mon petit frère, comme il a hurlé alors! Et comme il est tombé... on aurait dit qu'il avait eu les jambes brisées.

— Ensuite?

— Ensuite, il est resté longtemps ainsi...

— Et qu'est-ce que ça peut bien te faire?

A cette réponse tranchante, l'Espérant s'éloigna de son camarade et lui répondit timidement :

— Voilà... je m'en suis souvenu... parce que le paysan sans cheval est misérable.

— Ecoute ce que j'ai à te dire, commença d'une voix sévère Pied-qui-danse, en regardant fixement l'Espérant : laisse tout cela. Tes racontars ne servent à rien. As-tu compris? Ça ne te regarde pas!

— Mais ça fait pitié! répondit l'Espérant haussant les épaules.

— Pitié! N'aie pas peur, personne n'a pitié de nous autres.

— C'est bien sûr!

— Alors, tais-toi... Il nous faudra partir tout à l'heure.

— Déjà?

— Sans doute...

L'Espérant s'approcha du brasier, le tisonna avec un bâton, regarda de côté Pied-qui-danse, plongé de nouveau dans son travail, et dit d'un ton doux et suppliant :

— Laissons-le aller...

— Tu en as un de mauvais caractère ! s'exclama douloureusement Pied-qui-danse.

— Je t'en donne ma parole, reprit l'Espérant d'une voix basse et convaincante, réfléchis un peu, c'est dangereux, il faut le conduire pendant quatre verstes ! Et si les Tartares n'en veulent pas ? Alors quoi ?

— C'est mon affaire.

— Comme tu voudras. Seulement il aurait mieux valu le laisser partir. Qu'il aille rôder ! Il est à moitié crevé.

Pied-qui-danse ne disait rien ; seuls ses doigts se mouvaient plus vite.

— Combien en donneront-ils, s'ils le prennent ? continua l'Espérant obstinément, à voix basse. Et maintenant c'est le meilleur moment de la soirée ; il va faire sombre tout de suite. Nous aurions été le long de la gorge jusqu'à Doubenka et peut-être aurions-nous attrapé quelque chose de plus commode.

Le discours monotone de l'Espérant flottait dans le ravin, avec le gazouillement du ruisseau, irritant le zélé Pied-qui-danse.

Il se taisait, serrait les dents, si surexcité que les osiers se rompaient entre ses doigts :

— Les femmes blanchissent la toile ces jours, reprit l'Espérant.

Le cheval soupira profondément et commença à se démener. Enveloppé d'ombre, il semblait encore plus difforme et pitoyable.

Pied-qui-danse le regarda et cracha dans le feu.

— La volaille est dehors aussi maintenant, sur les mares... les oies... insinua encore l'Espérant.

— As-tu bientôt fini ? demanda Pied-qui-danse mécontent.

— Ne te fâche pas contre moi, camarade. Qu'il aille au diable ! Bien vrai ?

— Est-ce que tu as eu l'occasion de te mettre quelque chose sous la dent aujourd'hui ? cria Pied-qui-danse.

— Non, répondit l'Espérant, confus et effrayé de cette apostrophe.

— Eh ! Eh ! fiche-moi la paix ! Que tu crèves ! Je m'en moque.

L'Espérant, silencieux, le regarda rassembler les baguettes en tas ; il les liait en gerbe et reniflait avec fureur.

Un reflet du brasier tombait sur sa figure irritée, rouge, aux moustaches hérissées.

L'Espérant se détourna et soupira profondément.

— Encore une fois, je te dis que je m'en fiche,

moi, fais ce que tu voudras, reprit Pied-qui-danse d'une voix méchante et enrouée.

— Bon, répondit doucement l'Espérant.

— Seulement, je t'avertis que si tu continues à tortiller ainsi... je ne serai plus ton compagnon En voilà assez... je te connais... C'est tout....

— Tu es un homme original, un drôle de corps !

— C'est assez !

L'Espérant eut une crispation et se mit à tousser; puis, quand l'accès fut passé, il reprit en respirant difficilement :

— Si je dis tout cela, c'est surtout parce que c'est dangereux...

— Assez ! cria Pied-qui-Danse, d'une voix fâchée.

Il souleva les branches d'osier, les jeta sur son épaule, prit sous son bras la corbeille inachevée et se leva.

L'Espérant se leva aussi, regarda son compagnon et se dirigea lentement vers le cheval.

— Prrrt, prrrt ! reste tranquille ! Va, va-t'en... allons, imbécile !

Pied-qui-Danse regardait son camarade s'occuper du cheval, défaire le haillon de son museau, et les lèvres du rude voleur tremblaient.

— Viens-tu, oui ou non ? dit-il, en se mettant en marche.

— Je viens, répondit l'Espérant.

Et, se frayant un chemin parmi les buissons,

ils s'en allèrent silencieux le long du ravin, dans l'obscurité du soir qui l'envahissait jusqu'aux bords.

Le cheval les suivit.

Un bruit d'eau qui rejaillissait s'éleva derrière eux, couvrant la mélodie du ruisseau.

— Vois-tu, l'idiot... le voilà qui trébuche dans le ruisseau, dit l'Espérant.

Pied-qui-danse, en colère, reniflait sans répondre.

Dans le silence morne du ravin, le doux frémissement des buissons descendait lentement de l'endroit où les charbons du brasier scintillaient dans les ténèbres en un tas rouge, comme un œil monstrueux, méchant et moqueur.

La lune se leva.

Son éclat transparent remplit le petit vallon d'un demi-jour opaque ; partout se profilaient des ombres; le bois en devint plus épais et le calme sembla plus profond et plus sévère. Les troncs blancs des bouleaux, argentés par la lune, se dessinaient pareils à des cierges, sur le fond sombre des chênes, des ormes et des buissons.

Les deux amis marchaient toujours au fond du ravin; ils avançaient péniblement: leurs pieds tantôt glissaient, tantôt s'enfonçaient profondément dans la boue.

L'Espérant avait le souffle court et de sa poitrine s'échappaient des sifflements, des râles, des

cris plaintifs; on aurait dit une vieille horloge détraquée. Pied-qui-danse marchait en avant; l'ombre de son corps élancé et droit tombait sur l'Espérant.

— Nous allons! dit-il tout à coup d'un ton offensé et grondeur. Et où aller? Chercher quoi? Ah!...

L'Espérant soupira, mais se tut.

— En outre, la nuit est aussi courte qu'un bec de moineau; maintenant, nous arriverons au village avec l'aube et comment marchons-nous? Comme des demoiselles... Nous nous promenons.

— Je ne me sens pas bien, ami, dit l'Espérant à voix basse.

— Pas bien? s'exclama ironiquement Pied-qui-danse. Voyez-vous ça! Et qu'as-tu?

— J'ai de la peine à respirer... répondit le voleur malade.

— De la peine à respirer? Et pourquoi ne peux-tu pas respirer?

— A cause de la maladie, je suppose.

— Tu mens, c'est à cause de ta bêtise.

Pied-qui-danse s'arrêta, fit volte-face vers son compagnon et, agitant son doigt sous le nez de celui-ci, ajouta:

— C'est à cause de ta bêtise que tu ne peux pas respirer. Voilà... As-tu compris?

L'Espérant inclina la tête bien bas et dit, comme pour s'excuser:

— Évidemment...

Il voulut ajouter quelque chose, mais il se mit à tousser; il s'appuya de ses mains tremblantes à un tronc d'arbre et toussa longtemps, trépignant sur place, secouant la tête, la bouche largement ouverte.

Pied-qui-danse regardait fixement son visage décharné que le clair de lune rendait terreux et verdâtre.

— Tu vas réveiller tous les loups-garous du bois... fit-il enfin d'une voix rébarbative.

Puis, lorsque l'Espérant eut fini de tousser et qu'il put respirer librement, la tête rejetée en arrière, il lui proposa d'un ton de commandement :

— Repose-toi.... asseyons-nous !

Et ils s'assirent sur la terre humide, à l'ombre des buissons. Pied-qui-danse roula une cigarette, l'alluma, la regarda brûler et commença lentement :

— Si encore nous avions quoi que ce soit à manger à la maison, nous y serions retournés.

— C'est vrai... approuva l'Espérant de la tête.

— Mais comme nous n'avons rien à la maison, il faut encore marcher...

— Oui, il faut aller, soupira l'autre.

— Bien que nous n'ayons nulle part où aller, car c'est en vain. Nous sommes bêtes, voilà la vraie cause. Nous sommes même si bêtes que...

La voix sèche de Pied-qui-danse coupait l'air et

semblait causer une grande inquiétude à l'Espérant: il se roulait à terre, soupirait et s'agitait étrangement.

— Et j'ai faim... horriblement faim... termina Pied-qui-danse d'une voix traînante, pleine de reproches.

L'Espérant se leva alors, décidé...

— Où vas-tu ? demanda Pied-qui-danse.

— Allons.

— Qu'est-ce qui te prend... pourquoi es-tu si pressé ?

— Allons.

— Allons.

Pied-qui-danse se leva aussi.

— Seulement, c'est inutile.

— Nous verrons bien ce qui arrivera.

L'Espérant jetait le manche après la cognée.

— Tu as repris courage !

— Et que veux-tu d'autre ? Tu m'as scié, scié, accusé, accusé... Ah ! mon Dieu !

— Et pourquoi est-ce que tu agis sans réflexion ?

— Pourquoi ?

— Mais oui !

— Parce que j'ai eu pitié apparemment...

— De qui ?

— De qui ? De l'homme, parbleu !

— De l'homme ? demanda Pied-qui-danse d'une voix lente. Ah, toi, tu en es une de bonne âme, mais tu n'as pas pour un sou d'esprit ! Est-ce que

tu lui dois quelque chose à cet homme? Comprends-tu ça? S'il te met la main au collet, il t'écrasera comme une puce sous l'ongle! Et pendant ce temps, tu le plains... oui. Tu pourras alors lui manifester toute ta sottise. Et il te fera subir les sept fléaux... pour ta pitié. Il dévidera tes boyaux sur sa main; il te soutirera tout le sang de tes veines à raison d'un verchok[1] à l'heure. Et toi... avec ta pitié! Prie plutôt Dieu qu'on te batte sans aucune compassion. Ça vaudra mieux. Ah! toi! que la pluie te réduise en bouillie! De la pitié! Fou stupide!

Il était révolutionné, ce Pied-qui-danse.

Sa voix tranchante pleine d'ironie et de mépris pour son compagnon, résonnait dans le bois, et les rameaux des arbustes se balançaient avec un léger frémissement, comme s'ils approuvaient ces paroles dures, mais justes.

L'Espérant, écrasé par ces reproches, marchait à pas tremblants, les mains enfouies dans les poches de sa veste et la tête profondément inclinée sur la poitrine.

— Attends, dit-il enfin. A quoi bon! J'irai mieux... nous allons arriver au village... et j'irai... seul!... ne viens pas du tout. Je prendrai ouvertement... ce qui me tombera d'abord sous la main... et ensuite! à la maison.... En arrivant, je me cou-

1. Verchok : 4 centimètres et demi.

cherai! Je me sens mal! sans parler de toi...

On l'entendait à peine, il suffoquait, avec un râle, un bouillonnement dans la poitrine. Pied-qui-danse le regardait d'un air soupçonneux; il s'arrêta, voulut dire quelque chose, vit que ce serait inutile, et se remit en marche sans parler.

Ils allèrent longtemps en silence et lentement.

Tout près d'eux, des coqs chantaient; un chien hurlait; semblable à une large tache noire dans la lumière trouble de la lune, un grand oiseau planait, et, sur le ravin, flottait dans un froissement d'ailes son cri de mauvais augure.

— C'est un corbeau... ou un freux, remarqua Pied-qui-danse.

— Écoute... dit l'Espérant, en s'asseyant lourdement à terre, va, et moi je resterai là... je n'en peux plus... j'étouffe, la tête me tourne...

— Allons, bon... fit Pied-qui-danse mécontent, alors quoi, tu ne peux plus?

— Je n'en peux plus.

— Mes compliments! Fi donc!

— Je me sens tellement faible!

— Le grand miracle! Quand on rôde le ventre creux dès le matin.

— Non, ceci... c'est déjà... je suis fini! Voilà, regarde comme le sang jaillit.

Et l'Espérant avança près de la figure de son camarade sa main tachée d'une chose foncée.

Celui-ci regarda la main de côté, et d'une voix assourdie demanda :

— Qu'allons-nous faire?

— Vas-y et je resterai... je me reposerai... peut-être...

— Où faut-il aller? Si j'allais dire... au village qu'un homme est malade.

— Non, prends garde, on te battra.

— Ça, c'est vrai... Il n'y aurait qu'à tomber entre leurs mains ..

L'Espérant s'étendit sur le dos, toussant sourdement et crachant des flots de sang.

— Ça coule? demanda Pied-qui-danse, debout près de lui, mais détournant les yeux.

— Ça coule fort, répondit l'Espérant, d'une voix faible comme un souffle et il se mit à tousser.

Pied-qui-danse jura cyniquement et à haute voix :

— Si j'appelais quelqu'un!...

— Qui? répéta l'Espérant comme un triste écho.

— Et peut-être, si tu te levais... et si nous allions... tout doucement...

— Non...

Pied-qui-danse s'assit près de la tête de son ami; et, entourant ses genoux de ses mains, considéra le visage du malade. La poitrine de l'Espérant se soulevait irrégulièrement, avec un râle sourd; les yeux s'enfonçaient dans l'orbite, et les

lèvres se détendaient d'une façon étrange, comme si elles adhéraient aux dents. Du coin gauche de la bouche jaillissait un filet de sang vif et sombre qui coulait sur la joue.

— Ça coule encore? demanda Pied-qui-danse à voix basse, et dans le ton de sa question il y avait comme quelque chose de respectueux.

La figure de l'Espérant trembla.

— Ça coule...

On entendit un faible râle.

Pied-qui-danse baissa la tête sur ses genoux et se tut.

Au-dessus d'eux s'élevait le versant de la gorge, sillonné de crevasses profondes par les torrents du printemps. Au sommet, une rangée d'arbres velus regardaient le ravin, éclairé par la lune.

L'autre talus, à pente plus douce, était couvert d'arbrisseaux; çà et là, surgissaient, parmi leurs masses sombres, les troncs gris des trembles, et sur les branches nues, on voyait clairement les nids des freux. Et le ravin, éclairé par la lune, ressemblait à un songe, à un rêve ennuyeux, privé des couleurs de la réalité ; le gazouillement paisible du ruisseau augmentait encore ce manque de vie, en nuançait la tranquillité triste.

— Je meurs, chuchota d'une voix à peine perceptible l'Espérant, et il répéta encore d'une voix haute et ferme : Je meurs, camarade!

Pied-qui-danse, ému, tremblait de tout son

corps; il s'agita, renifla, et relevant la tête de dessus ses genoux, il dit doucement, comme s'il eût craint de déranger quelque chose :

— N'aie pas peur... ce n'est rien... peut-être que c'est simplement... ce n'est rien, ami, ma parole !

— Seigneur Jésus, soupira profondément l'Espérant.

— Ce n'est rien ! murmura Pied-qui-danse, se penchant vers sa figure. Tâche de prendre un peu courage... peut-être que cela va passer...

Mais l'Espérant se mit à tousser; un son nouveau s'échappait de sa poitrine, c'était comme si un chiffon mouillé claquait entre ses côtes. Pied-qui-danse le regardait et frisait sa moustache en silence. Quand il eut cessé de tousser, l'Espérant, commença à respirer d'une façon entrecoupée et bruyante, comme quelqu'un qui court de toutes ses forces.

Longtemps il respira ainsi, puis il parla :

— Pardonne-moi, camarade... si je te... et aussi pour le cheval... pardonne-moi, petit frère !

— C'est à toi de me pardonner !... interrompit Pied-qui-danse, et s'étant tu un instant, il ajouta :

— Moi ! Où irai-je maintenant ? Et que ferai-je sans toi ?

— Toi ?... Tu... Que Dieu te...

Il soupira sans achever la phrase et se tut.

Puis il commença à râler... il allongea les jambes, l'une d'elles s'écartant légèrement.

Pied-qui-danse le regardait sans détourner les yeux. Des minutes passèrent, longues comme des heures.

L'Espérant avait voulu soulever un peu la tête, mais il était trop faible, elle retomba sur le sol.

— Petit frère, comment vas-tu? Pied-qui-danse se baissa vers lui. Mais l'Espérant ne répondit pas; il restait étendu et sans mouvement.

Le sévère Pied-qui-danse demeura encore un peu à côté de son camarade; puis il se leva, ôta sa casquette, fit un signe de croix et s'éloigna lentement le long du ravin. Son visage avait une expression de dureté douloureuse, ses sourcils et ses moustaches se hérissaient et il marchait très fort, frappant la terre de ses pieds comme pour lui faire mal.

Le jour commençait à poindre. Le ciel était gris, sans douceur; un silence morne régnait dans le petit vallon; seul, le ruisseau, impassible, continuait son discours monotone et ennuyeux.

Voici qu'un bruit se fit entendre soudain... peut-être une motte de terre qui roulait au fond de la gorge. Les freux s'étaient éveillés et s'envolaient avec des cris d'alarme. Mais ces sons ne troublèrent pas longtemps le silence, à peine s'étaient-ils élevés qu'ils s'évanouirent dans l'air humide et froid du ravin ..

LE PRISONNIER

LE PRISONNIER

I

Un brûlant et aveuglant soleil de juillet brillait sur Smolkina et inondait les vieilles chaumières d'un torrent de rayons ardents. Il dardait tout particulièrement sur le toit de la maison du staroste, qui avait été, depuis peu, recouverte à neuf avec de minces planches rabotées et lisses, jaunes et parfumées. C'était un dimanche, et presque toute la population du village se promenait dans la rue, où croissait une herbe épaisse, et parsemée de mottes de boue desséchée. Devant la maison du staroste, des moujiks et des femmes se rassemblaient en groupes compacts, d'autres s'asseyaient sur les talus de terre qui couraient autour des chaumières, d'autres encore s'installaient tout bonnement sur le sol, et enfin un certain nombre

se tenait debout : des petits enfants se poursuivaient et se faufilaient parmi les grandes personnes, qui les apostrophaient vivement ou leur donnaient des chiquenaudes.

Au centre de la foule, on apercevait un homme de haute taille, avec de grandes moustaches aux pointes retombantes. A en juger par son visage basané recouvert de poils épais et hérissés, tout sillonné de rides profondes, et aussi d'après les mèches de cheveux qui sortaient de dessous son chapeau de paille crasseux — on pouvait lui donner une cinquantaine d'années. Il regardait à terre; les narines de son grand nez cartilagineux tremblaient. Lorsqu'il releva la tête pour jeter un coup d'œil sur la fenêtre de la maison du staroste, on put voir ses yeux à l'expression triste, maussade même, profondément enfoncés dans l'orbite et sur lesquels les sourcils très fournis jetaient leur ombre. Il portait une vieille soutanelle de frère convers, brune et déchirée, qui lui tombait à peine jusqu'aux genoux ; une ficelle lui tenait lieu de ceinture. Une besace pendait sur son dos; il avait dans la main droite un long bâton ferré, et la gauche était posée sur sa poitrine. Les gens qui l'entouraient l'examinaient avec de la méfiance, de l'ironie et du mépris, et aussi avec une joie très vive, car ils avaient réussi à capturer le loup avant qu'il ait eu le temps de faire du mal aux troupeaux.

Comme il traversait le village, il s'était approché de la fenêtre du staroste, et avait demandé à boire. Le staroste lui avait donné du kvass et avait lié conversation avec lui. Mais le passant, contrairement à l'habitude des pèlerins, ne lui avait pas répondu de bonne grâce. Le staroste lui ayant demandé son passeport, il se trouva qu'il n'en avait pas. Là-dessus on avait arrêté le vagabond et décidé de l'envoyer au bailliage. Pour l'escorter, le staroste avait choisi le centenier (garde champêtre), auquel il donnait maintenant, dans sa maisonnette, les instructions nécessaires pour la route, laissant le prisonnier au milieu de la foule, à laquelle il servait de passe-temps.

Le prisonnier était resté dans la position où il se trouvait quand on l'avait arrêté, debout près d'un tronc de saule blanc, contre lequel il appuyait son dos voûté.

Un vieillard myope, au visage de renard avec une barbiche grise en pointe, apparut sur le perron de la maisonnette. L'un après l'autre, il posait sur chaque marche et avec précaution ses pieds chaussés de longues bottes, et son petit ventre rond s'agitait sous sa longue blouse de toile. Derrière lui, se montrait la figure anguleuse et barbue du garde champêtre.

— Tu as compris, Iefimouchka? demanda le staroste au centenier.

— Est-ce si compliqué que ça? J'ai parfaite-

ment compris. Moi, le centenier du village de Smolkina, je suis chargé d'escorter cet homme jusque chez le bailli, et c'est tout.

Après avoir prononcé ce discours dont il scanda chaque parole avec une gravité comique, le centenier cligna des yeux à la foule.

— Et le rapport?

— Le rapport, il est sur moi.

— C'est bien, c'est bien! dit le staroste d'un ton persuasif, et il ajouta en se grattant vivement le côté :

— Allez-vous-en alors, à la garde de Dieu.

— Allons! Marchons, hein, petit père? le garde champêtre sourit au prisonnier.

— Vous auriez pu nous donner une charrette, répondit sourdement celui-ci à la proposition du centenier. Le staroste se mit à rire.

— Une cha-a-rette? Vois-tu ça! Il y en a tant de votre espèce qui rôdent dans les champs, dans les villages... qu'il n'y aurait pas de chevaux pour tous. Tu peux bien aller à pied. Voilà!

— Cela ne fait rien, père, allons! commença le centenier, d'un ton encourageant. Tu crois que nous avons un grand trajet à faire?... Une vingtaine de verstes peut-être, et peut-être même pas autant. Nous serons vite là-bas, petit père. Et alors tu pourras te reposer...

— Au cachot, expliqua le staroste.

— Cela ne fait rien... déclara le centenier ;

quand l'homme est fatigué, il trouve du repos partout, même en prison. Et ensuite, le cachot, il est frais... Après une journée chaude, on y est joliment bien !

Le prisonnier lança un regard âpre à son convoyeur ; celui-ci souriait joyeusement et franchement.

— Eh bien, allons, mon brave homme! Adieu, Wassil Gavrilitch! Allons.

— Adieu, Iefimouchka! Prends garde! Ouvre bien les deux yeux.

— Et, si tu en as trois, ouvre-les tous les trois, jeta au centenier un jeune gars qui était parmi la foule.

— Allons donc! est-ce que je suis un petit enfant?

Et ils partirent, sans s'éloigner des maisonnettes, afin de marcher dans la bande d'ombre. L'homme en soutane allait en avant d'un pas dégingandé, mais vif, celui d'un être habitué à la marche. Le centenier venait derrière lui, un solide gourdin à la main.

Iefimouchka était un moujik de petite taille, trapu, avec une bonne et large figure encadrée dans une barbe rousse, qui s'embrouillait en touffes menues et montait jusqu'à ses yeux gris et clairs. Il souriait presque toujours, découvrant ses dents jaunes et saines et fronçant la racine du nez, comme s'il eût voulu éternuer. Il était revêtu d'un

caftan d'été, dont il avait rabattu les basques dans sa ceinture afin de pouvoir marcher plus librement ; il avait sur la tête une casquette vert sombre, sans visière, enfoncée jusqu'aux sourcils et rappelant beaucoup un bonnet de prisonnier.

Son compagnon avançait sans faire attention à lui et comme s'il ne l'eût pas même senti derrière lui. Ils allaient le long d'un étroit chemin vicinal qui serpentait à travers la mer onduleuse des seigles, et l'ombre des deux passants rampait sur l'or des épis.

A l'horizon bleuissait le sommet des bois et, à gauche des hommes s'étendaient jusqu'à perte de vue les champs ensemencés, parmi lesquels gisait la tache sombre du village, puis au delà, de nouveau des champs, baignés dans une vapeur bleuâtre.

A droite, derrière un bouquet de saules blancs, s'élançait dans le ciel bleu la flèche d'un clocher recouvert de tôle, non encore vernie ; elle brillait d'un tel éclat au soleil que les yeux en étaient blessés.

Dans le ciel, les alouettes chantaient ; les bluets souriaient parmi les seigles, et il faisait chaud, étouffant, presque. Les pieds des deux hommes soulevaient beaucoup de poussière.

Iéfimouchka commençait à s'ennuyer. Il était grand bavard de sa nature ; il ne pouvait se taire longtemps et, après avoir craché, il entonna d'une

voix de fausset :

Ah! a-a-et-pou-ou-ourquoi,
Pou-ourquoi mon cœur est-il rongé d'ennui ?

— Je n'ai pas assez de voix, non... pourtant, je savais bien chanter... autrefois. Le maître d'école de Vichenski me disait : toi, Iéfimouchka, entonne!... Et nous chantions tous ensemble ! C'était un bon garçon...

— Qui ? demanda l'homme en soutane d'une voix sourde et basse.

— Le maître d'école de Vichenski...

— Vichenski était son nom de famille?

— Vichenski, petit frère, c'était un village. Et lui, c'était le maître d'école Pavel Mikhalitch, c'était un homme de première qualité. Il est mort, il y a trois ans...

— Encore jeune ?

— Il n'avait pas trente ans...

— De quoi est-il mort ?

— De chagrin, à ce qu'il faut croire.

L'interlocuteur d'Iéfimouchka le regarda de côté et sourit.

— Vois-tu, mon cher homme, l'affaire est arrivée ainsi... Il enseignait, il avait enseigné sept ans de suite, et alors il s'est mis à tousser... Il toussait, toussait sans cesse, et bientôt l'ennui le prit. Et, bien entendu, il s'est mis à boire de l'eau-de-

vie. Le père Alexis ne l'aimait pas, et lorsqu'il s'est mis à boire, ledit père Alexis envoya une lettre à la ville, dans laquelle il disait : « le maître boit, que c'est un vrai scandale ; » et en réponse, on envoya de la ville une autre lettre et une maîtresse d'école, une longue perche, osseuse, avec un nez immense. Alors, Pavel Mikhalitch vit que cela allait mal. Il en eut du chagrin et disait : « J'ai enseigné longtemps, et on me renvoie... ah ! vous les diables ! » De l'école il alla directement à l'hôpital et, cinq jours après, il rendit son âme à Dieu... Et c'est tout...

Ils marchèrent silencieux pendant quelque temps. A chaque pas, le bois se rapprochait des voyageurs, grandissant sous leurs yeux et, de bleu, il devenait vert.

— Nous allons par le bois? demanda le compagnon d'Iéfimouchka.

— Nous suivrons la lisière, pendant une demi-verste, à peu près. Et pourquoi? Hein ! Vois-tu ça ! Tu es une oie, mon honorable père.

Et Iéfimouchka se mit à rire en secouant la tête.

— Pourquoi ris-tu? demanda le prisonnier.

— Comme cela, pour rien. Ah ! toi ! Tu demandes si nous allons par le bois ! Tu es nigaud, mon cher homme ; un autre, plus intelligent, n'aurait pas demandé cela. Il serait simplement entré dans le bois, et alors...

— Quoi ?

— Rien ! Moi, frère, je comprends tes intentions. Eh ! toi ! ma petite âme ! Non, tu feras mieux d'abandonner ton idée au sujet du bois. Ou bien, crois-tu pouvoir me tenir tête ?... Mais je peux en faire tomber trois comme toi, et, en luttant avec une seule main... j'aurais raison de toi. Comprends-tu ?

— J'ai compris ! Tu es un imbécile ! dit le prisonnier d'un ton laconique et expressif.

— Ha, ha ! Je t'ai donc deviné ? triompha Iefimouchka.

— Nigaud ! Qu'est-ce que tu as deviné ? dit le prisonnier avec un rire forcé.

— A propos du bois... Je comprends... Tu penses qu'arrivé dans la forêt tu me fausseras compagnie et que tu t'en iras par les champs et par les bois. N'est-ce pas ?

— Tu es bête ! dit l'homme en haussant les épaules. Et où voudrais-tu que j'aille ?

— Où cela te conviendrait, ça, c'est ton affaire !

— Mais où ?

L'interlocuteur d'Iefimouchka était fâché et désirait beaucoup entendre son compagnon lui indiquer où il aurait pu aller.

— Je te dis, où ça t'aurait convenu ! déclara Iefimouchka calmement.

— Je n'aurais pas su où m'enfuir, petit frère ! dit son compagnon à voix basse.

— Allons donc ! prononça le convoyeur avec

doute et il agita même la main. On peut toujours s'enfuir quelque part. La terre est grande; il ne manquera jamais de place pour un homme.

— Et qu'est-ce que cela te fait! Tu voudrais peut-être que je prenne la fuite? s'informa le prisonnier en souriant.

— Vois-tu ça! Tu as de bonnes idées! Est-ce ainsi que les choses doivent se passer! Tu décamperas, et qui mettra-t-on en prison à ta place? C'est moi qu'on enfermera alors. Non, je dis cela, comme ça, pour dire quelque chose...

— Tu es heureux... et d'ailleurs tu as l'air d'un bon moujik, dit le compagnon d'Iefimouchka en soupirant. Iefimouchka se hâta de l'approuver.

— C'est juste, quelques personnes disent que je suis heureux; et c'est juste aussi que je suis un bon moujik. Je suis simple, voilà la vraie cause. Les autres gens ne cherchent que leur profit et rusent pendant toute leur vie; pourquoi le ferais-je? Je suis seul au monde. Si l'on ruse, on meurt, et si on vit dans la droiture, on meurt aussi. Alors j'aime mieux marcher tout droit.

— Tu as raison! remarqua le compagnon d'Iefimouchka avec indifférence.

— Et comment donc? Pourquoi me mettrais-je à agir contre ma conscience, puisque je suis seul; tout est là. Moi, petit frère, je suis un homme libre : je vis comme je veux, et je passe ma vie à

observer ma propre loi... Oui... Et comment t'appelles-tu ?

— Comment? Eh bien, disons Ivan Ivanow...

— Ah ! Tu es du clergé, hein ?

— Non...

— Bien vrai? Et moi, qui croyais que tu étais du clergé !

— A cause de mon habit, peut-être?

— Oui, oui! Tu ressembles tout à fait à un moine fuyard, ou à un ex-pope. Mais ton visage ne correspond pas à ton vêtement : d'après ta physionomie tu dois être soldat... Dieu sait quelle espèce d'homme tu es? Et Iefimouchka jeta un regard curieux sur le vagabond. Celui-ci soupira, arrangea son chapeau sur sa tête, essuya son front couvert de sueur et demanda au garde champêtre :

— Tu fumes la pipe?

— Ah ! oui, je t'en prie ! C'est bien sûr que je fume...

Il sortit de sa blouse une blague à tabac graisseuse et, la tête penchée, il se mit à bourrer de tabac une pipe d'argile, mais sans cesser de marcher.

— Allume si tu veux !

Le prisonnier s'arrêta et, se penchant vers le feu que lui tendait son compagnon, il alluma une cigarette. Une fumée bleue monta en l'air.

— De quelle classe es-tu, alors? un bourgeois, peut-être ?

— Un noble... dit laconiquement le prisonnier,

et il cracha de côté, sur les épis de blé, déjà couverts d'un reflet doré.

— Hé, hé ! C'est gentil ! Comment se fait-il alors que tu te promènes sans passeport ?

— Voilà, parce que c'est ainsi.

— Allons, allons ! En voilà une affaire ! Ta noblesse n'est pas accoutumée à une pareille vie de loup ? Toi, malheureux !

— C'est bon... c'est assez bavardé... dit sèchement le malheureux.

Mais Iefimouchka regardait l'homme sans passeport avec une compassion et une curiosité croissantes ; il continua en secouant pensivement la tête :

— Ah ! comme le sort joue avec l'homme, quand on y pense ! C'est assez probable que tu sois de la noblesse, car tu as une belle prestance. Y a-t-il longtemps que tu vis de cette manière ?

L'homme à la belle prestance jeta un coup d'œil sombre sur Iefimouchka et agita la main de son côté, comme pour chasser une guêpe importune.

— C'est assez, te dis-je ! Pourquoi m'obsèdes-tu comme une femme ?

— Ne te fâche pas ! dit Iefimouchka d'un ton conciliant. Je dis cela dans la pureté de mon cœur... j'ai très bon cœur.

— Tant mieux pour toi... Mais mon malheur à moi, c'est que tu as la langue trop bien pendue.

— C'est bon ! Je me tairai... on se tait, quand on s'aperçoit qu'on ne tient pas à écouter votre

conversation. Tout de même, tu te fâches sans raison... Ou bien est-ce peut-être de ma faute si tu en es arrivé à mener l'existence d'un vagabond ?

Le prisonnier s'arrêta et serra les dents si fort que ses pommettes en devinrent rouges comme des charbons ardents ; et ses poils gris se hérissèrent sur ses joues. Il regarda Iefimouchka des pieds à la tête en clignant des yeux et avec une expression de méchanceté croissante.

Mais, avant qu'Iefimouchka eût remarqué cette mimique, il se remit à arpenter le sol à grands pas.

Une sorte de rêverie distraite se trahissait sur le visage du centenier bavard. Il regarda le ciel, d'où descendaient les trilles des alouettes et leur répondit en sifflant entre ses dents, tandis qu'il rythmait le mouvement de son gourdin sur celui de ses pieds.

Ils arrivèrent à la lisière de la forêt. C'était comme une muraille immobile et sombre, nul son n'en sortait pour venir à la rencontre des voyageurs. Le soleil se couchait déjà et ses rayons obliques teintaient de pourpre et d'or les têtes des épis. Une humidité parfumée s'échappait des arbres, le crépuscule et le silence concentré qui remplissait le bois, faisaient naître dans l'âme un sentiment d'oppression.

Lorsque la forêt est immobile et sombre, et qu'elle paraît enveloppée dans une paix impénétrable, lorsque chaque arbre semble écouter atten-

tivement on ne sait quoi, alors on dirait que cette forêt tout entière est remplie d'une vie mystérieuse qu'elle va laisser s'échapper. Et on s'attend à en voir surgir tout à coup quelque chose d'énorme et d'incompréhensible pour l'esprit humain et qui, prenant la parole d'une voix puissante, racontera les grands secrets de la création et de la nature.

II

Arrivés à la lisière du bois, Iefimouchka et son compagnon décidèrent de se reposer et s'assirent dans l'herbe, près d'une large souche de chêne.

Le prisonnier détacha lentement la besace de son dos et demanda d'un ton indifférent au centenier :

— Veux-tu du pain?

— Si tu m'en donnes, j'en mangerai, répondit Iefimouchka en souriant.

Et ils se mirent à mâcher leur pain, sans parler. Iefimouchka mangeait lentement et soupirait sans cesse, en examinant les alentours : son compagnon mangeait vite et mâchait avec bruit en mesurant des yeux son morceau de pain.

Les champs prenaient une couleur plus foncée; les blés avaient déjà perdu leur teinte dorée et

devenaient d'un rose soufré; des nuages déchiquetés arrivaient du Sud-Ouest, et jetaient sur la terre des ombres qui couvraient les épis, s'étendaient jusqu'au bois, là où l'on apercevait confusément la silhouette de deux êtres humains. Et les arbres aussi projetaient leur ombre sur le sol, et toutes ces ombres faisaient l'âme mélancolique.

— Je te rends grâce, Seigneur! dit Iefimouchka, en recueillant dans le creux de la main les miettes de pain qui étaient tombées sur les pans de son caftan; et les attrapant d'un coup de langue, il ajouta : il ne faut rien laisser perdre! Hé l'ami! Restons-nous une petite heure ici? Nous arriverons toujours au cachot assez tôt!

Son compagnon acquiesça de la tête.

— C'est joli, cet endroit, c'est une place qui m'est familière... Là-bas, à gauche, il y avait la maison seigneuriale des messieurs Toutchkoff.

— Où? demanda vivement le prisonnier, en se tournant dans la direction qu'Iefimouchka avait indiquée de sa main.

— Là-bas, derrière cette colline. Tous les champs d'alentour leur appartenaient. C'étaient des gens excessivement riches... mais ils furent ruinés après l'affranchissement des serfs. Moi aussi, je leur appartenais, ici nous avons tous été à eux... C'était une grande famille... Le colonel lui-même s'appelait Alexandre Nikititch Toutchkoff. Il avait

des enfants : quatre fils ; où sont-ils tous maintenant ? On dirait que le vent emporte les gens, comme les feuilles en automne. Un seul d'entre eux est encore ici, Ivan Alexandrovitch ; c'est chez lui que je te mène, c'est notre bailli... Il est déjà vieux.

Le prisonnier se mit à rire. Il riait sourdement, d'un étrange rire intérieur ; sa poitrine et son ventre s'agitaient, mais son visage restait immobile, c'étaient comme des aboiements sourds sifflant à travers ses dents découvertes.

Iefimouchka, effrayé, se pelotonna sur lui-même, et, se rapprochant de son gourdin, demanda :

— Qu'est-ce qui te prend ? Es-tu devenu fou ? Pourquoi ris-tu ainsi ?

— Ce n'est rien... cela passera... dit le prisonnier d'une voix saccadée, mais caressante. Raconte encore...

— Oui, donc voilà l'affaire, il y a eu des messieurs Toutchkoff, et maintenant il n'y en a plus. On ne sait pas s'ils sont morts, s'ils sont perdus ; on n'a plus jamais entendu parler d'eux et on ne les a jamais revus. Surtout l'un d'entre eux... le cadet, on l'appelait Victor, Vitia. Nous étions camarades tous les deux... A l'époque où fut déclaré l'affranchissement, nous avions environ quatorze ans... Ah ! quel gentil petit garçon c'était... que Dieu fasse grâce à son âme. Plus pur que le ruisseau ! Toujours occupé, toujours actif !... Où

est-il maintenant? Est-il encore vivant ou non?

— Pourquoi l'aimais-tu tant? demanda le compagnon d'Iefimouchka à voix basse.

— Pour tout, s'exclama Iefimouchka. Pour sa beauté, son intelligence, son cœur. Ah! ma petite âme, fruit mûr, homme étrange que tu es! Tu aurais dû nous voir ensemble alors... aïe, aïe, aïe! A quels jeux n'avons-nous pas joué! et comme la vie était gaie! oh! oui! bien gaie! Quelquefois il me criait : « Iefimouchka, allons à la chasse! » Il possédait un fusil que son père lui avait donné à un anniversaire, et il prenait parfois un autre fusil pour moi. Et nous venions dans ce bois pour deux ou trois jours! Nous rentrions à la maison. On le grondait, on me fouettait, et, le lendemain, il criait de nouveau : « Iefimouchka, allons aux champignons! » Nous en avons tué des milliers d'oiseaux! Nous en avons cueilli des quintaux de ces champignons! Il attrapait parfois des papillons et des scarabées, les transperçait d'une épingle et les piquait dans une boîte. C'était intéressant! Il m'apprit à lire et à écrire... « Iefimka, me dit-il, je veux t'instruire. » — « Si vous voulez. » Et il commença... Il me disait : « Dis *a*! » Je criais : « A. » Et de rire.

D'abord, ce fut une plaisanterie pour moi : à quoi cela sert-il au paysan de savoir lire et écrire! Mais il m'exhortait : « C'est pour étudier qu'on t'a donné la liberté, imbécile! Quand

tu sauras lire et écrire, tu apprendras comment il faut vivre et où il faut chercher la vérité! » L'enfant était intelligent; il avait entendu les grandes personnes tenir des discours de ce genre et il avait commencé à les répéter... C'étaient des bêtises, bien sûr... Elle est dans le cœur, l'instruction, c'est le cœur qui montre où est la vérité... C'est lui qui a la meilleure vue... Ainsi donc, Vitia m'instruisait; il y avait pris tellement de goût qu'il ne me laissait plus le temps de respirer. C'était un travail pénible! Je le suppliais, lui disant : « Vitia, l'étude est au-dessus de mes forces, je ne peux pas apprendre »... Il fallait l'entendre crier alors : « Je te rosserai avec la cravache de papa, si tu n'étudies pas !» « Je t'en supplie, laisse-moi. » Et j'étudiais. Une fois, je m'enfuis de la salle, je me levai et me sauvai à toutes jambes... Il me chercha toute la journée, son fusil à la main, pour me tuer. Après cela, il me dit : « Si je t'avais rencontré ce jour-là, je t'aurais fusillé! » Voilà le caractère vif qu'il avait! Il était indomptable et passionné, un vrai seigneur... Il m'aimait beaucoup, c'était une âme ardente... Une fois, mon père m'avait couvert le dos de meurtrissures en me frappant avec des courroies, et lorsque Vitia, qui était venu dans notre maisonnette, vit cela... mon Dieu, qu'arriva-t-il? il pâlit, se mit à trembler, et, serrant les poings, il grimpa sur le poêle où mon père était couché. Il lui dit : « Com-

ment as-tu osé faire cela? » Mon père répondit : « Je suis son père. » — « Ha! ha! très bien, je ne viendrais pas à bout de toi à moi tout seul, mais, sois bien sûr que ton dos sera pareil à celui d'Iefimka. » Après quoi, il se mit à pleurer et s'enfuit. Et le croirais-tu, brave homme? il tint parole. Il s'arrangea probablement avec la valetaille : toujours est-il que mon père rentra un jour à la maison en gémissant ; il voulut enlever sa blouse ; mais elle était toute collée à sa peau... Il se fâcha alors contre moi et dit : « C'est à cause de toi que je souffre, de toi, chien, qui es toujours à mendier les faveurs de ton maître. » Et il me donna un bon soufflet... Mais il s'était trompé en m'insultant ainsi, car je n'ai jamais été le chien du maître.

— C'est vrai, Iefimka, tu ne l'as jamais été — dit le prisonnier d'un ton affirmatif et tout tremblant — cela se voit tout de suite; tu n'aurais pas pu être le chien de qui que ce soit, ajouta-t-il hâtivement.

— Oui, oui, c'est cela, s'écria Iefimouchka... je l'aimais tout simplement, ce Vitia! C'était un enfant si capable, tous l'aimaient, et non pas moi seulement... Il lui arrivait de tenir différents discours ; je ne me souviens plus de ce qu'il disait, il y a déjà plus de trente ans que cela s'est passé... Ah! mon Dieu! Où est-il? Peut-être est-il vivant et occupe-t-il une haute situation, ou peut-

être est-il plongé dans le gouffre. La vie des hommes est si vaine. Elle bouillonne, déborde et ne fait rien qui vaille... Et les hommes périssent... et c'est dommage pour eux, c'est si dommage.

Iefimouchka, soupirant profondément, laissa tomber sa tête sur sa poitrine... Le silence dura une minute.

— Et tu me plains, moi? interrogea d'une voix contente le prisonnier. Il demandait cela avec une joie véritable; tout son visage s'éclairait d'un bon et doux sourire...

— Quel homme original tu es! s'exclama Iefimouchka. Comment ne pas te plaindre! Qu'est-ce que tu es, quand on y pense bien?... Puisque tu vagabondes, c'est que tu n'as rien sur la terre qui t'appartienne, ni toit, ni parents. Et peut-être as-tu quelque grand péché sur la conscience; qui sait? Tu es un infortuné, en un mot...

— C'est vrai, dit le prisonnier.

Et ils se turent de nouveau. Le soleil était déjà couché et l'ombre devenait plus épaisse. Dans l'air se répandait l'odeur de la terre mouillée, des fleurs et des mousses humides de la forêt... les deux hommes restèrent longtemps assis sans parler...

— On est bien ici... mais il faut s'en aller tout de même. Il nous reste encore environ huit verstes à faire. Allons, père, lève-toi!

— Restons encore un peu, demanda le « père ».

— Je voudrais bien ; moi-même, j'aime à être près de la forêt, le soir... Seulement, quand arriverons-nous chez le bailli ? Il me grondera si nous venons tard...

— Cela ne fait rien, il ne grondera pas.

— Tu as donc un moyen pour le calmer! dit le centenier, en souriant.

— J'en ai un.

— Allons donc!

— Et pourquoi pas?

— Tu plaisantes! Tu seras bien reçu... à coups de poing...

— Il bat les gens, vraiment?

— Et comment! Il est adroit : quand il vous donne un coup de poing sur l'oreille, il semble qu'on vous a fauché les jambes.

— Hé bien, nous le paierons de la même monnaie! dit le prisonnier d'un ton assuré, en frappant amicalement sur l'épaule de son convoyeur.

Ce mouvement était familier et déplut à Iefimouchka. De toutes manières, il était le supérieur, et ce dindon de prisonnier ne devait pas oublier que Iefimouchka portait sur son sein une plaque de cuivre, insigne de ses fonctions. Iefimouchka se leva, prit son gourdin, et arrangea sa plaque de cuivre bien en évidence au milieu de sa poitrine. Alors il dit sévèrement:

— Lève-toi, allons!

— Je ne veux pas! dit le prisonnier.

Iefimouchka se troubla, et, les yeux écarquillés, il garda le silence, pendant une demi-minute, ne comprenant pas pourquoi son prisonnier commençait tout à coup à plaisanter.

— Allons, ne lambine pas, partons ! dit-il d'un ton plus doux.

— Je ne veux pas ! répéta le prisonnier avec fermeté.

— Comment, tu ne veux pas ? s'écria Iefimouchka plein d'étonnement et de colère.

— Non. Je veux passer la nuit ici, avec toi... Allons, prépare donc un feu.

— Je te ferai passer la nuit ici, en t'allumant un feu dans les côtes, moi ! menaça Iefimouchka.

Mais, dans la profondeur de son âme, il était stupéfait. Cet homme disait : je ne veux pas aller — et il n'offrait pas de résistance, il n'essayait pas de se battre, il restait couché par terre, et c'était tout. Que faire ?

— Ne crie pas, Iefim ! conseilla tranquillement le prisonnier.

Iefimouchka se tut de nouveau, et, se tenant debout devant son prisonnier, tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre, il le considérait avec de grands yeux. Et celui-ci le regardait aussi, le regardait et souriait. Iefimouchka ne pouvait parvenir à se représenter la conduite qu'il devait tenir maintenant. Et pourquoi ce vagabond, qui avait été tout le temps si maussade et méchant, mais en

même temps obéissant, s'était-il mis tout à coup à faire le capricieux? Peut-être le centenier devait-il se jeter sur lui, lui lier les mains et lui donner une ou deux taloches; cela suffirait-il?

Et du ton le plus sévère et le plus impératif qui fût à sa disposition, Iefimouchka prononça :

— Toi, bout de chandelle, entends-tu, c'est assez plaisanté, lève-toi! Sinon, je te lierai les mains, et tu seras bien forcé de me suivre, alors! As-tu compris? Prends garde, sinon je te ferai sentir la force de mon poing.

— A moi? dit ironiquement le prisonnier.

— Et pourquoi pas?

— Toi, Iefim Grislo, tu battrais Vitia Toutchkoff?

— Ah! toi, mauvais sujet! s'exclama Iefimouchka étonné, qu'as-tu donc? Pourquoi joues-tu ainsi la comédie? Allons!

— C'est assez crié, Iefimouchka; c'est le moment de me reconnaître, dit le prisonnier, avec un sourire tranquille et, se levant, il ajouta : Bonjour! je te salue!

Iefimouchka fit quelques pas en arrière, sans prendre la main qui lui était tendue; il examinait de tous ses yeux le visage de son prisonnier... Subitement ses lèvres tremblèrent et toute sa figure se rida.

— Victor Alexandrovitch... c'est réellement bien vous? demanda-t-il à demi-voix.

— Si tu le désires, je peux te montrer mon passeport! ou, ce qui est encore mieux, je te rappellerai le passé! Voyons, te souviens-tu quand tu es tombé dans un piège à loups, près de la forêt de pins, à Ramenski? Et quand j'ai grimpé sur un arbre et que je me suis pendu, la tête en bas, à une branche? Et comment, une fois, nous avons volé de la crème à la vieille laitière Pétrovna, celle qui nous racontait des histoires ?...

Iefimouchka s'assit lourdement à terre et se prit la tête dans ses mains.

— Tu me crois? lui demanda le prisonnier, et il s'assit aussi, à côté de lui, le regardant dans les yeux et lui posant la main sur l'épaule. Iefimouchka se taisait.

Il faisait maintenant tout à fait sombre. Des bruits, des rumeurs vagues flottaient autour de la forêt, et bien loin, dans la profondeur des arbres, un oiseau nocturne commençait à gémir. Un nuage s'approchait avec un mouvement presque imperceptible.

— Quoi, Iefim, tu n'es pas content de la rencontre? ou es-tu trop content? Ah! toi, tu as une âme de saint! Tu es resté tel que tu étais, enfant!... Iefim? Mais parle donc! Cher monstre!

Iefimouchka se mit à se moucher avec force dans la basque de son caftan.

— Petit frère, aïe, aïe! dit le prisonnier, en secouant la tête d'un air de reproche. Que fais-tu

donc ! N'as-tu pas honte ! tu as bientôt cinquante ans et tu te laisses encore aller à de pareilles bêtises ! Cesse donc ! Ne pleure pas ! il le secoua légèrement et prit le centenier par l'épaule.

Celui-ci se mit à rire d'un rire tremblant et dit :

— Je ne fais rien ! je suis content... C'est donc bien vous ? Comment puis-je croire cela ? Vous dans une situation pareille ! Vitia ! tombé dans un tel état ! conduit en prison !... sans passeport !... n'ayant que du pain pour se nourrir ! sans tabac !... Mon Dieu ! Est-ce juste ? Si j'étais à votre place, et que vous soyez le centenier, ce serait moins dur ! Et maintenant qu'est-il arrivé ?... Comment puis-je vous regarder dans les yeux ?... Je me suis toujours souvenu de vous avec plaisir... Je pensais parfois : « Vitia », et mon cœur se remplissait de joie. Et maintenant... Seigneur ! Si on racontait cela aux gens, ils ne le croiraient pas...

Il murmurait ces phrases saccadées, en regardant obstinément ses pieds, et portait sa main tantôt à sa gorge, tantôt à sa poitrine.

— Tu n'as pas besoin de raconter tout cela aux gens. Et maintenant cesse tes jérémiades : es-tu coupable de tout ce qui est arrivé ? Ne t'inquiète pas de mon sort... J'ai des papiers, je ne les ai pas montrés au staroste, afin de n'être pas reconnu de tous, là-bas. Mon frère Ivan ne me jettera pas au cachot ; au contraire, il m'aidera à me remettre à flot... Je resterai chez lui, et j'irai de

nouveau à la chasse avec toi... Vois-tu, comme tout s'arrange bien.

Vitia disait tout cela du ton caressant qu'emploient les grandes personnes pour apaiser les enfants qui ont du chagrin. Au delà du bois, la lune se levait, et venait à la rencontre du nuage dont les bords s'argentaient, prenaient de vagues teintes d'opale. Une caille criait dans les blés, un râle de genêt faisait, au loin, son bruit de crécelle. L'obscurité de la nuit devenait de plus en plus épaisse.

— C'est vrai ! dit Iefimouckha à voix basse. Ivan Alexandrovitch sera heureux de revoir son propre frère et vous rentrerez dans l'existence, c'est bien... Et nous irons chasser... Seulement tout cela est si différent de ce que je m'étais toujours représenté... j'ai pensé : « Il fera de grandes choses dans sa vie... il deviendra un homme célèbre... » Et maintenant...

Vitia Toutchkoff se mit à rire.

— Moi, frère Iefimouchka, j'ai suffisamment fait de choses... J'ai dépensé toute ma part du domaine, je n'ai pas pu m'accoutumer au service militaire, j'ai été acteur, employé chez un marchand de bois, ensuite directeur de théâtre ; puis la ruine est venue, les dettes, et je me suis fourré dans une sale histoire... eh ! Il y a eu de tout, dans ma vie, et... tout cela est derrière moi, maintenant.

Le prisonnier fit claquer ses doigts et se mit à rire doucement.

— Je ne suis plus un seigneur maintenant... cela m'a passé! Quelle jolie vie nous allons mener ensemble..... hein ? oui ? réponds donc !

— Que dois-je répondre ? dit Iefimouchka, d'une voix étranglée, j'ai honte, voilà tout. Tout à l'heure je vous ai dit différentes choses, des paroles inconvenantes, et d'une manière générale... Je ne suis qu'un moujik. Eh bien ! nous allons passer la nuit ici, comme vous le disiez... Je vais faire du feu...

— Oui, c'est entendu.

Le prisonnier s'allongea sur le dos, dans l'herbe, et le centenier disparut dans le bois ; un bruissement de branches sèches retendit, et Iefimouchka reparut bientôt avec un fagot dans les bras. Quelques minutes plus tard, le feu avait déjà pris au petit monceau de menus branchages.

Les vieux camarades regardaient la flamme d'un air pensif, assis en face l'un de l'autre et fumant tour à tour la même pipe.

— C'est tout à fait comme autrefois, dit tristement Iefimouchka.

— Seulement, les temps sont changés! — répondit Toutchkoff.

— Oui, la vie a été plus rude que le caractère... Elle vous a brisé...

— Allons donc, tu ne sais pas si elle m'a brisé ou si c'est moi qui l'ai brisée... reprit Toutchkoff en souriant.

Ils se turent.

— Ah! mon Dieu, Vitia! En voilà une de surprise ! s'exclama Iefimouchka d'un ton affligé!

— Eh ! laisse cela ! Le passé est bien passé ! répliqua philosophiquement Toutchkoff en guise de consolation.

Derrière eux s'élevait la haute muraille de la forêt, qui murmurait on ne sait quoi ; le feu crépitait gaîment, les ombres dansaient silencieuses alentour et une obscurité impénétrable couvrait les champs.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

Caïn et Artème 3

Un Étrange compagnon 67

Les Fermoirs d'argent 139

Sur les radeaux 165

Un Livre inquiétant 193

Une fois, en automne 203

Les Amis 223

Le Prisonnier 253

Table des matières 283

TOURS, IMP. DESLIS FRÈRES, 6, RUE GAMBETTA.